

Bibliothèque numérique

medic@

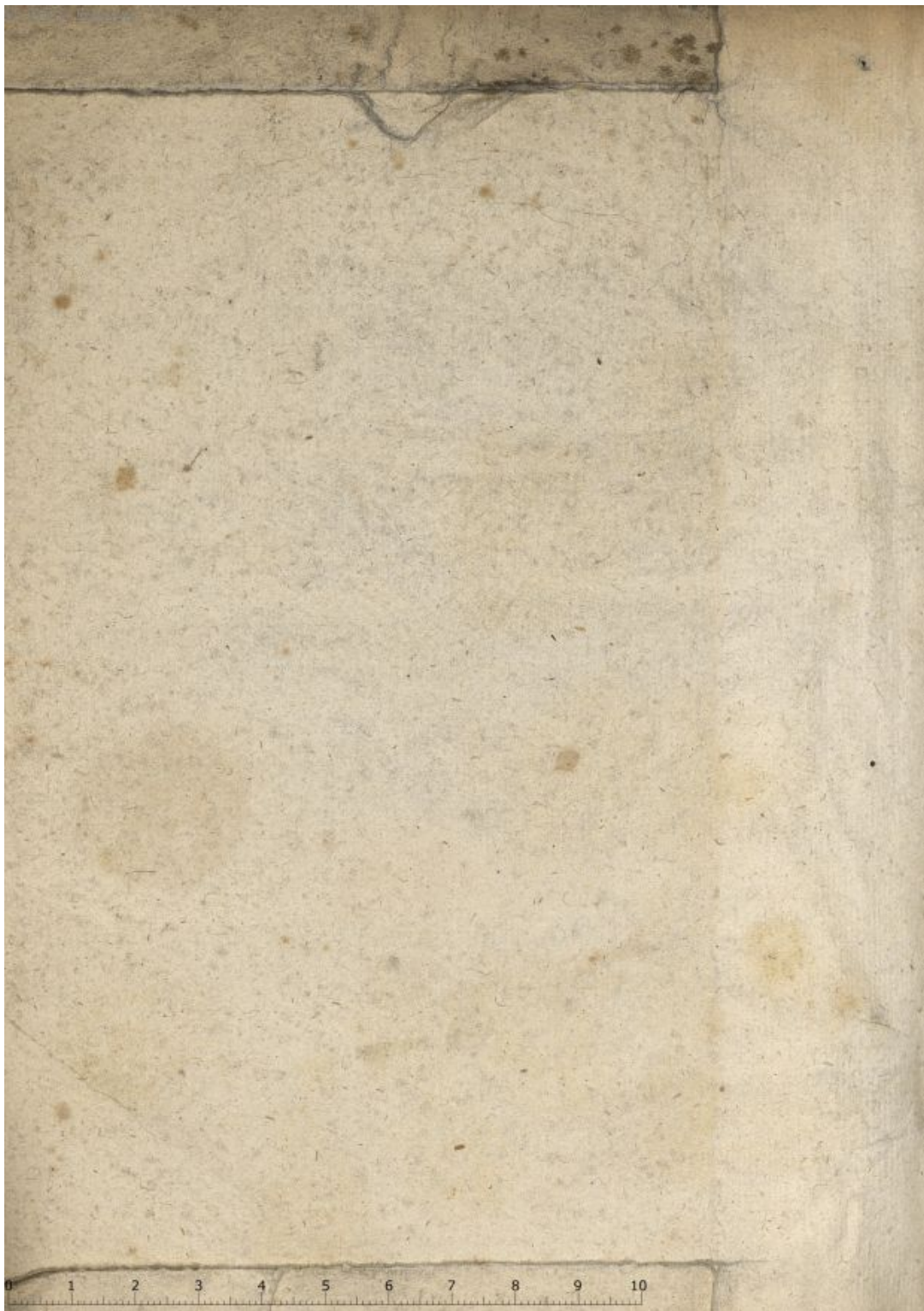
Tardy, Claude. **Traité du mouvement circulaire du sang et des esprits qui est le principal des trois moyens dont la Nature se sert à perfectionner l'homme...**

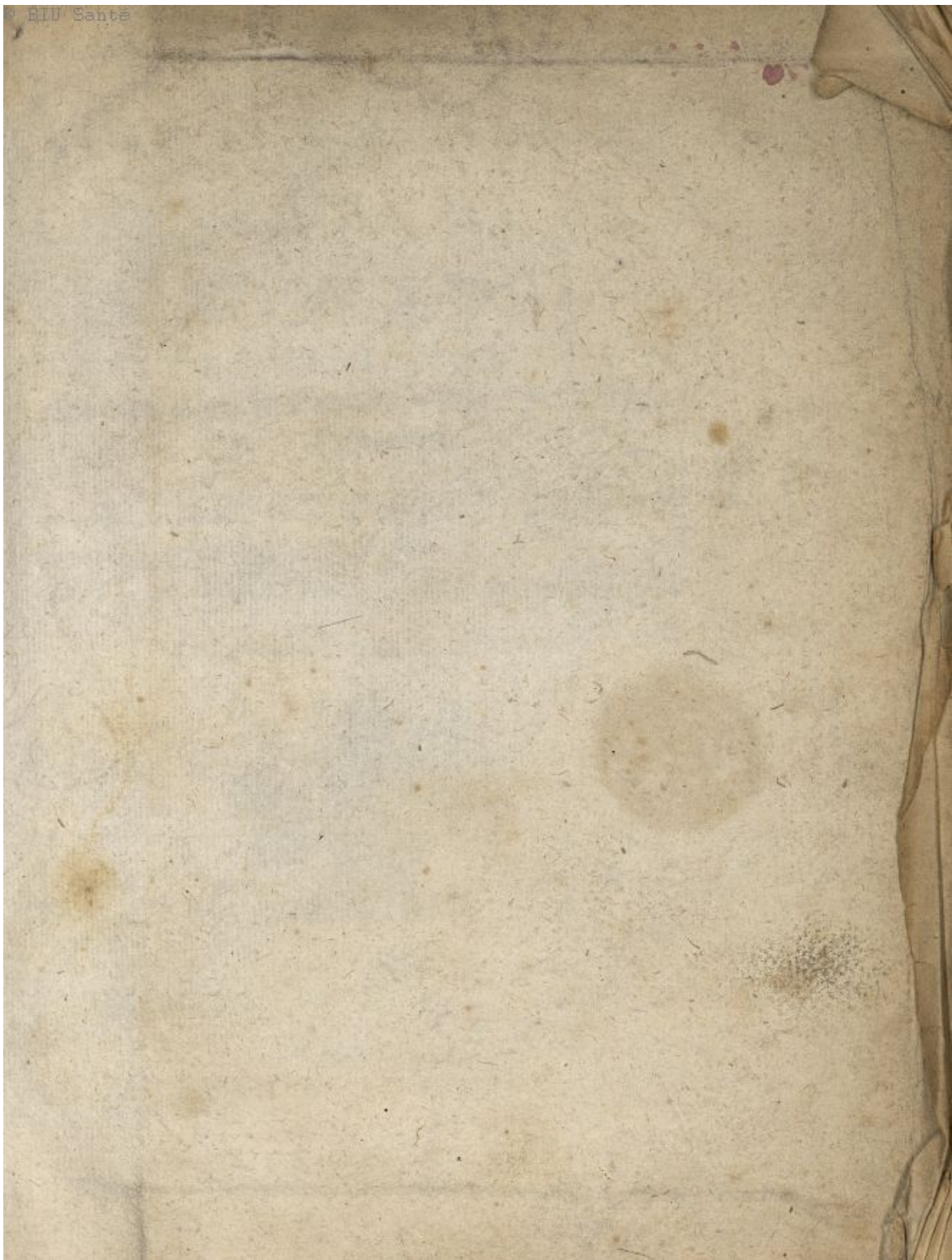
A Paris, chez Charles Du Mesnil, 1654.

Cote : 5611

11

Circulation de
Sang





40.557

5611

5611

TRAITTE' DV MOVVEMENT CIRCULAIRE DV SANG

ET DES ESPRITS.

QVI EST LE PRINCIPAL DES TROIS
moyens dont la Nature se sert à perfectionner
l'Homme.

Par M^r. CLAUDE TARDY, Conseiller & Me-
decin de Monseigneur le Duc d'Orleans, Docteur
Regent en la Faculté de Medecine à Paris.

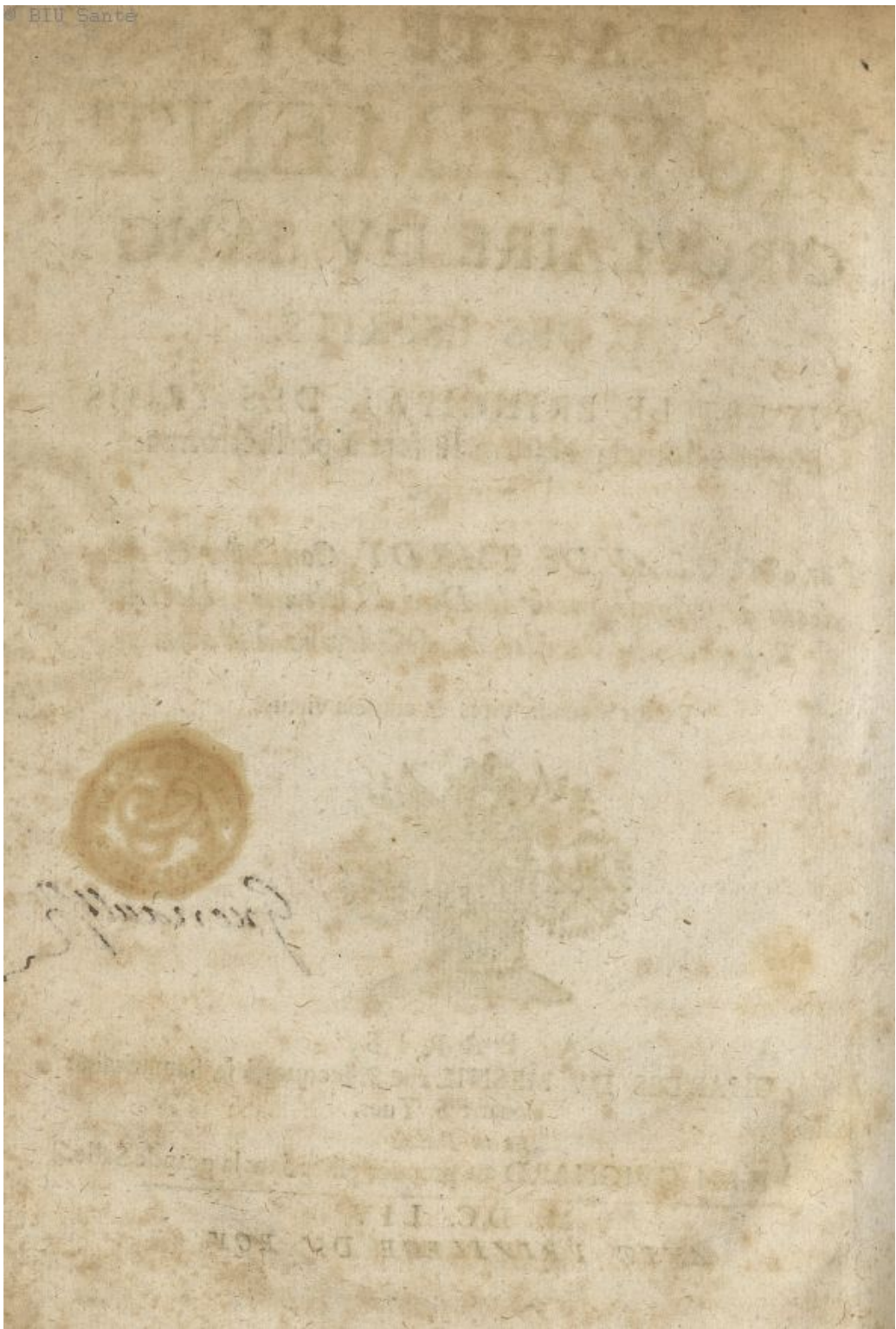
Pudor incendit vires & conscia virtus.



Guenaull

A PARIS,
Chez } CHARLES DV MESNIL rue S. Iacques à la Samaritaine
deuant S. Yues.
Et au Palais
JEAN GVIGNARD au premier pilier dans la grande Salle.

M. DC. LIV.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.





A MONSIEVR
G V E N A V T
DOCTEVR REGENT
EN LA FACVLTE' DE MEDECINE
DE PARIS.

MONSIEVR,

Il y auroit de l'injustice à produire en public un Ouvrage qui contient les véritables sentimens d'Hippocrate, & à ne les point faire paroistre sous l'adueu de vostre nom, puisque vous estes aujourd'huy le modèle des plus excellens Medecins, comme cet Auteur incomparable l'a tousiours esté iusqu'à nous: Car vous connoissez si bien les maladies & vous sçavez si parfaitement les moyens de les chasser, qu'il est vray de dire que vostre façon de guerir est entierement conforme à celle de

a ij

ce grand Genie. Nous aprenons de ses escrits qu'il employoit les tithyinales, la coloquinte, l'hellebore & autres violens remedes, & qu'il en produisoit des effets si extraordinaires & si merueilleux, qu'ils sembloient surpasser les forces de la nature; & nous reconnoissons que c'est de vous que nous tenons l'industrie de dompter avec l'antimoine les maladies les plus rebelles, où les remedes doux sont inutiles. C'est pourquoy, MONSIEVR, tenant d'Hippocrate & de vous ce que ie sçay de meilleur, ie me sens obligé de rechercher vostre faueur contre la malice de ceux qui rejettent la veritable Medecine & de vous en offrir les plus solides maximes que i'explique. J'ose esperer de vostre bonté que receuant ce petit Ouurage, comme un tesmoignage assure de ma reconnoissance & de l'honneur que ie vous dois, vous me permettrez aussi de publier que ie suis,

MONSIEVR

Vostre tres-humble & tres-obligé seruiteur

TARDY.

P R E F A C E .



AINCT AVGVSTIN dit que ce n'est pas vne arrogance que de chercher ou de dire la verité, ie l'ay cherchée dès l'âge de quinze ans dans les escrits du grand Hippocrate & d'Aristote, aussi bien que dans le sein de la Nature, par vne inclination naturelle & curieuse de sçauoir toute chose. Je l'ay descouuerte & fait voir en plusieurs subjects excellens, par vn travail opiniatre & continuel de trente ans dans Paris, aux lieux publics & à la veüe de tous. Je n'ay peu viure content de l'honneur d'estre Docteur en Medecine, si ce n'estoit dans l'Vniuersité de Paris qui seule est capable de rendre l'honneur à la vertu, comme elle en est le séjour. J'y voulus paroistre & y soustenir la verité proposant en public vne partie de mes remarques en trois theses principales & quodlibetaires toutes remplies & tissües de principes admirables & secrets du diuin Hippocrate, c'est à dire de la nature. Mais quoy l'enuie iouïa son jeu, quelques-vns me firent passer pour vn arrogant insupportable, & d'autres pour vn ridicule d'aduancer des principes & des propositions qu'ils croyoient sans fondement, venuës de mon caprice, & en vn mot elles furent bien receuës de peu de personnes. La honte que i'en eus ioincte à la connoissance de mes propres forces me fit entrer dans vne indignation tres-iuste.

*Aduersus
Cresc.*

C'est pourquoy pour venger cette injure faite à la Verité, ie mis la main à la plume & donnay en peu de temps au public deux traittez sur deux points difficiles de la plus belle de mes theses qui monstre parfaitement la nature & la connexion de toutes les choses qui font la santé & la mort, la maladie & la guerison, la conclusion est que le septenaire n'est pas critique par sa propre force. Dans le premier de ces Traittez j'examine par l'Analytique la proposition de la these & j'esclaircis trois demonstrations qui la concluënt, ayant fait voir le bel arrangement de toutes ses parties. En suite ie monstre que la definition de crise qui commence la these est d'Hippocrate & meilleure que la vulgaire qui est celle de Galien, parcequ'elle est imparfaicte & comprise en la mienne; Enfin ie m'estens au long sur toutes les parties de cette definition.

*Septenarius
non est vi pro-
pria criticus.*

Dans le second Traitté i'agite vne proposition de cette mesme these, qui est d'une demie ligne tirée de la fin du troisieme corollaire, qui montre la force suréminente du ternaire pardessus les autres nombres, & que le septenaire est composé de trois ternaires. La proposition est que l'infusion de l'ame de l'homme arriue du troisieme iour iusques au septieme à comter depuis la reception de la semence, & ne se fait iamais plustost que le troisieme iour, ny plus tard que le septieme, quoy qu'elle arriue tousiours en vn moment.

L'auois resolu d'escire aussi exactement sur tous les autres points de cette mesme these, dont i'auois les matieres esbauchées, & d'acheuer vn ouurage qui pourroit estre souhaité par les sçauans qui verront ces eschantillons; mais ie m'aperceus que ce stile estoit vn peu trop releué pour plusieurs de qui ie voulois estre entendu. C'est pourquoy quittant la science des crises ou des guerisons que la nature fait d'elle-mesme, ie m'apliqué à parler de celles que l'art de la Medecine enseigne, & ie mis au iour la methode de purger d'Hippocrate ou pour mieux dire sa pratique entiere comprise en la derniere de mes theses, à laquelle selon l'ordre de l'escole i'auois presidé quelques mois auparauant.

L'année 1646. suiuant le mesme project i'enseigné publiquement en nos Ecoles mes Commentaires sur le Liure qu'Hippocrate a fait des maladies des filles, où ie fis voir que tous ses raisonnemens preuent la circulation du sang, où la supposent pour principe & pour fondement, & ont esté mis au iour en l'année 1648. Or dès l'année 1642. i'auois ietté les fondemens de cette doctrine & démontré par la premiere these que ie soustins, n'estant encore que Bachelier; que la circulation des Cieux & du Soleil engendre toutes choses & les fait estre, agir & mouoir en circuits.

Ce mouuement produit tous les autres, il leur sert de borne & de regle estant seul egal, exempt de limites, tousiours en son commencement aussi bien qu'en sa fin, il est seul capable de durer eternellement & de donner l'estre à sa mode avec vicissitude à toute chose, comme toutes choses l'imitent & le representent en ce qu'elles peuuent. Car non seulement tous les corps se forment en rond & principalement ceux des animaux, mais aussi toutes leurs parcelles dans lesquelles les esprits, le sang & les autres humeurs avec les maladies qui en naissent, les symptomes & leurs crises, où leurs guerisons s'agitent en cercle, afin que tout se face à l'imitation de l'Vniuers & de Dieu mesme. La preuve de cette these que i'ay soustenuë le premier dans l'Vniuersité de Paris commence par là, elle continuë par la generation de l'homme &

conclud par sa naissance qui n'est iamais si parfaite que lorsqu'elle arriue à dix mois qui est le commencement de la quatrieme saison, qui fait l'année Medecinale & la plus parfaite reuolution du Soleil, parce qu'il faut que l'ouurage le plus accompli s'acheue par la reuolution la plus parfaite & la plus accomplie du plus noble de tous les agens. Je donnay cette doctrine au public comprise dans mes Commentaires sur les Liures des accouchemens à sept & à huit mois d'Hippocrate l'année 1650. & fut retardé de quelques mois, par la ialousie de ceux qui ont tousiours essayé de trauerser iniustement mes desseins.

En cet Ouurage ie monstre & fraye le chemin qui conduit euidentement à la perfection de cette sublime & tant desirée science des crises que i'ay commencé de produire, car les maladies, la santé & la mort arriuent à tous les hommes & se font par les mesmes circuits de temps que les auortemens, les conceptions & les couches, lesquels circuits estans parfaitement demonstrez, s'ensuit aussi necessairement la connoissance de ceux auxquels la maladie, la santé & la mort arriuent, (c'est à dire la science des crises.)

Hipp ad calces
l. de sept. partu.

Ainsi mes abbregez contiennent les semences tres-fecondes & les principes inefbranlables pour demonstrez la verité de toutes les propositions qu'on peut faire dans la theorie ou dans la pratique de la Medecine, parce qu'ils renferment en peu de mots tout ce qu'il y a de plus beau dans les ouurages d'Hippocrate & d'Aristote. De là vient que tous les Escris que i'ay produit en suite ont vne liaison parfaite, & ne se demantent en rien, parcequ'ils sont apuyez sur des principes qui sont les veritables lois de la nature, lesquels principes estans en petit nombre s'entretiennent parfaitement & seruent de fondemens à d'autres qui sont en plus grand nombre, qui tous ensemble dans vn excellent arrangement & dans leur mutuelle dependance font l'admirable establissement de l'œconomie de la nature, qui est le vray pourtrait de la sagesse incréée.

Ces ouurages ont veritablement agréé à plusieurs & ont fermé la bouche à ceux qui contrefont les gens de bien, & quant à ceux qui m'ont tousiours persecuté & qui neantmoins n'ont iamais osé m'attaquer en face, ils en ont esté si surpris qu'à present ils ne peuuent & n'osent me desnier l'honneur & l'approbation qu'ils me doiuent, bien que malicieusement ils continuënt à ne me la rendre iamais parmi les ignorans & le vulgaire, parcequ'ils croyent mal à propos que la reputation d'autruy retranche de la leur, & que produire quelque chose de beau c'est bastir sur leur ruine. L'enuie les auugle & les rend incapables de conceuoir les belles choses, joint qu'elle se trouue d'ordinaire en ceux

qui d'ailleurs ne sont pas beaucoup clairuoyans, parceque ce vice est vn venin qui corrompt la lumiere de l'ame & luy oste le veritable discernement, ne plus ne moins que la bile en la iaunisse respanduë sur vn œil luy faict paroistre les obiects autrement qu'ils ne sont, ou dans vn estomach aporte preiudice dans l'vsage du meilleur aliment par vne corruption indubitable.

Ainsi l'enuie faict prendre d'vn mauuais sens & mal interpreter tout ce qui est de plus ingenu dans les mœurs & de plus releué dans les sciences. C'est folie de la vouloir combattre, il n'y a point d'armes capables de vaincre ce phantôme qui croist autant que la vertu, la meilleure de toutes c'est le mespris dont elle est tres-digne, puisqu'elle est seule qui d'entre les vices ose bien affronter la mesme vertu qui est l'vnique objet de toute sorte d'honneur & de reuerence.

Le traitement que j'ay receu de ces gens-là sans doute m'est tres-fauorable, puisqu'il me donne autant de tesmoins & de tres-equitables Iuges qu'il y a de personnes d'esprit qui liront mes ouurages, quoy que ie sois contrainct de les produire moindres en toutes choses que les precedens, qui ont esté formez pour les sçauans sur les incomparables genies d'Aristote & du grand Hippocrate. C'est le subiect de la plainte de quelques-vns qui disent que mes escrits sont difficiles; Je l'aduouë, c'est pour cela qu'ils leurs sont presentez, qu'ils connoissent de là l'estime qu'on a faict de leur merite, s'ils ne les conçoient pas ie n'en suis pas coupable, le Soleil n'est pas moins lumineux si les yeux d'vn hybou ne le peuuent souffrir.

Enfin la malice qui n'a pû condamner m'a pratique ni mes escrits s'efforce de m'en oster l'honneur, quelques-vns estendent ce que j'ay mis en peu de mots à l'imitation d'Hippocrate, d'autres en grossissent leurs Liures, & se sont adressez principalement à mes remarques Anatomiques, dont mes escrits sont tout remplis. On n'a pas obmis ce que j'ay diuulgué de viue voix enseignant publiquement en presence des plus habiles Anatomistes en qualité de Professeur en Chirurgie depuis l'année 1645. iusques à 1650. Mais ce qui est de plus euidet & de plus grande importance regarde la circulation du sang, & la distribution de l'artere carotide que j'ay tant de fois demonstrée publiquement auant que de la faire imprimer, & cette descouuerte a contrainct à se desdire tout a faict & publiquement ceux qui m'en veulent oster l'honneur, parceque cette distribution declare le passage de la circulation du sang qu'ils voudroient bien s'approprier bien que ie l'aye publiquement soustenuë le premier en these dans les Escolles de Medecine, dès l'année 1642. & j'ay depuis tousiours employée dans mes
escris,

escrits, & mesme l'année 1646. ie l'ay publiquement enseignée dans mes
Commentaires sur le Liure des Maladies des Filles qui depuis ont veu
le iour en l'année 1648. comme il paroît dans l'ouurage qui a pour titre
*Commentaires sur le Liure d'Hippocrate des maladies des filles, où il est aussi
traitté des maladies de la teste, & de toutes les autres qui viennent des defauts
de la circulation du sang qui sont de quatre sortes, sçauoir lorsqu'elle s'arreste en-
tierement en vne veine ou en plusieurs; lorsqu'elle est trop lente; lorsqu'elle se de-
praue & se fait inegalement, & enfin lorsqu'elle se fait precipitamment &
trop vite, avec leur traitement & guerison, le tout par vne continuelle explica-
tion de diuers textes d'Hippocrate tres-difficiles, qui sont demeurez sans estre ex-
pliquez iusques à nous.* Vne chose si publique n'a pas empesché qu'o n'y ait
mis la main sans me nommer, & qu'on ne s'approprie l'honneur qui
m'appartient d'auoir apliqué le premier le mouuement circulaire à la
practique; mais il ne me fera pas mal-aisé de faire voir par la suite de
ce traitté que toute cette doctrine vient d'vn mesme genie se trou-
uant apuyée sur de mesmes principes.

Il y en a qui demeurent incapables des plus difficiles fonctions de
Docteur, qui sont d'escire & d'enseigner, parcequ'ils n'ont pas plustost
receu cette qualité qu'ils mesprisent l'estude, ils rejettent les Liures,
comme s'ils estoient trop sçauans & se contentent de faire la Medeci-
ne dont ils ignorent les maximes les plus importantes; & ce qui est en-
core pis & presque inconceuable, ils sont si temeraires que de mespri-
fer ces excellentes fonctions, d'escire & d'enseigner. Ils veulent que
le iour manque de lumiere & que ceux qui esclairent les autres ne vo-
yent goutte, puisqu'ils osent bien dire que ceux qui enseignent publi-
quement la Medecine & les moyens de bien guerir, ne sont pas eux-
mesmes plus capables de guerir les malades. Mais qu'ils sçachent que
tous les grands hommes ont escri, & qu'Hippocrate qui estoit incom-
parable en sa pratique a tout enseigné par escrit & que ce qu'il a dit est
vray, *Que la science ordonne & commande & qu'elle rend les succez heureux,*
lorsque celuy qui la possede veut s'en seruir. Or la marque la plus assuree
que ie me suis acquis cette connoissance & que i'ay descouuert vne par-
tie des secrets du grand Hippocrate, ce sont les bons succez que reçoit
uent ceux que ie traitte des maladies les plus malignes, où l'on voit d'or-
dinaire que ie reussis à souhait, ou que s'il s'en rencontre quelqu'vne
qui ne soit pas guerissable, i'en fais les preiugez si prescis & si conformes
à leurs issuës que i'euite le blasme, & que bien loin d'en auoir du re-
proche i'en reçois mesme quelquefois de l'honneur, si bien que les mal-
ueillans n'ot iamais eu l'occasion de me faire reproche d'aucun funeste
euuenement arriué par ma faute. Et quant à la doctrine, ie projectte de

L. de locis in
hom. f. 73. v. 45.

continuer d'en produire des fruits, comme j'ay toujours fait cy-deuant; & de mettre en lumiere le veritable reſtaſſement de la Medecine tant theoretique que pratique du grand Hippocrate qui conſiſte en la deſcouuerte de pluſieurs de ſes principes inconnus juſques à nous, parceque j'en ay les matieres toutes preſtes, lesquelles ie produiray piece à piece à meſure que j'en auray le temps & que le ſervice que ie dois à mes amis pourra me le permettre. Je m'arreſteray dauantage à la pratique de ce diuin Autheur que ie deduiray tout au long commençant par ſes maximes generales & par les differentes methodes qu'il employoit à guerir ſes malades, pour venir à ſa Therapeutique particuliere & m'eſtendray ſur le deſtail de chaque maladie. Dans ce traitté ie reprendray tout ce que j'ay cy-deuant aduancé dans celuy que j'ay fait de la methode qu'Hippocrate obſeruoit à purger ſes malades, qui eſt vn veritable abrégé de toute ſa pratique, puisqu'il en contient les fondemens ſolides & toutes les ſemences. En ſorte que la piece que ie promets ſera d'autant plus grande que cette methode d'Hippocrate ſurpaſſe la theſe que j'ay ſouſtenuë qui eſt leur abrégé & qui ne contient que les fondemens qui ſeruent à toutes deux. Au reſte parceque l'impreſſion Grecque d'Hippocrate faite à Baſſe eſt la plus correſte & la mieux receuë ie continuë à la citer par tout, ſi ce n'eſt ſur les Liures d'Hippocrate expliquez par Galien où ie cite auſſi le cinquieme tome de l'impreſſion Grecque de Baſſe qui contient tous les Commentaires de Galien ſur Hippocrate, de meſme que j'ay fait cy-deuant en tous mes Ouurages Latins, cortant les pages & les lignes preſcises.

Les principales fautes ſuruenues en l'impreſſion.

Page 4. ligne 11. la fuite liſez l'abaſſement. p. 67. l. 13. la pericarde liſez le pericarde. p. 77. l. 34. liſez aucunement egal. p. 80. l. 26. rayez auſſi. p. 109. l. 23 les reçoit liſ. le. p. 118. l. 33. aiſément liſez abſolument. p. 113. l. 38. puisqu'elle liſ. puisqu'il.

Extrait du Priuilege du Roy.

PAR grace & Priuilege du Roy donné à Paris le 4. iour de Decembre 1654. Signé par le Roy en ſon Conſeil FLORIOT. Il eſt permis à Maiſtre Claude Tardy Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, de faire imprimer, vendre & debiter vn Liure par luy compoſé intitulé *Traité du Mouuement circulaire du ſang & des eſprits*, avec deſſens à tous Libraires, Imprimeurs & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'ils ſoient d'en vendre ny debiter pendant le temps de cinq ans, ſans le conſentement de l'Expoſant, à peine de mil liures d'amende, conſiſcation des exemplaires, & de tous deſpens, dommages & intereſts, ainſi qu'il eſt porté plus au long par la Lettre de Priuilege.

TABLE DES SECTIONS, DES CHAPITRES ET
des Articles du traité du mouvement circulaire
du sang & des esprits.

*Des moyens dont la nature se sert à perfectionner l'homme.
Du premier moyen qui est le mélange.*

CHAPITRE I.

Du mélange des elemens qui composent les humeurs.

- Art. 1. *Que l'eau & le feu bien unis composent & conseruent toutes les choses
viuantes.* fol. 3
- Art. 2. *Qu'il est impossible que l'eau ou le feu surmontent entierement.* 4
- Art. 3. *Que la semence & toutes les choses naissantes ne cottiennent rien de terrestre.* 5
- Art. 4. *Que la nourriture introduit dans les choses viuantes l'excrement sec & ter-
restre qui fait la vicillesse & la mort.* 5

CHAPITRE II.

Du mélange des humeurs & des esprits qui composent la semence.

- Art. 1. *Que les perfections de l'homme renaisent de la semence qui les contiennent
toutes en abregé.* 6
- Art. 2. *Que le temperament des parties nobles renait plus certainement de la
semence que les lineaments.* 7
- Art. 3. *Que la perfection de la semence depend du mélange & de la coction.* 7
- Art. 4. *Que les forces de la matiere de la semence s'unissent de mesme que les
vaisseaux qui la conduisent.* 8
- Art. 5. *Que la semence est un excrement tres-fort.* 9
- Art. 6. *Que le cerueau souffre dauantage on l'action venerienne que les autres
principes.* 9
- Art. 7. *Que la semence contient la veritable Parque & la destinée.* 10
- Art. 8. *Que la semence vient de tout le corps & reproduit toutes les parties.* 11

CHAPITRE III.

Du mélange & vnion des qualitez qui composent le temperament.

- Art. 1. *Des especes de temperament, de ses causes & des qualitez qui le coposent.* 11
- Art. 2. *Des moyens de conseruer le temperament & l'union de ses qualitez.* 12
- Du second moyen qui est la structure.

- Art. 1. *En quoy consiste la structure, ses qualitez & ses usages.* 13
- Art. 2. *Que la diuersité de la structure est cause de la varieté des actions.* 13
- Art. 3. *Que la chaleur naturelle fait seule toutes les actions.* 14
- Art. 4. *Que la differéce des maladies ne vient que de la diuersité de la structure.* 15
- Art. 5. *Que les veines & les arteres sont utiles par le moyen de leur longueur & de
leur petitesse ioinctes ensemble.* 15
- Art. 6. *Que la loy des membres depend de la veheméce de l'agitatio de la chaleur.* 16
- Art. 7. *Que presque tous les symptomes des maladies viennent de la diuersité de la
structure.* 17

- Du 3. moyen qui est le mouvement circulaire du sang & des esprits.
- Art.1. De la nature du mouvement & de ses especes. 18
- Art.2. Que le mouvement perfectionne toutes les choses naturelles. 19
- Art.3. Qu'il n'y a que l'exercice & la circulatiõ du sang capables de cõseru. la sãtẽ. 20
- Art.4. Des raisons qui ont obligẽ l'Autheur à traiter du mouvement circulaire & à faire l'ordre qu'il y garde. 20

SECTION I. De la noblesse des parties.

CHAP. I. Des qualitez & des effects des parties nobles.

- Art.1. Qu'il y a des parties nobles, leur nombre, leur nature & leur office. 24
- Art.2. Raisons de part & d'autre & premieremẽt pour la preeminẽce du cerueau. 25
- Art.3. De la distinction des facultez & des parties. 26
- Art.4. Que l'ame de l'homme l'esleue droit au Ciel. 27
- Art.5. Que la situatiõ des parties de l'hõme est cõforme à celle des parties de l'vn. 27
- Art.6. Que la distinction des parties vient de l'abondance de la chaleur. 27
- Art.7. Que les quatre qualitez font tous les mouuemens de la nature & qu'elles distinguent les parties nobles. 28
- Art.8. Que la chaleur est la principale qualitiẽ du temperament. 29

CHAP. II. Que le cœur est la principale des parties nobles & la seule causẽ de toutes les actions.

- Art.1. Que le cœur estant fait le premier aide à produire le reste des parties. 30
- Art.2. Que rien ne se fait qui n'aide à se faire soy-mesme. 31
- Art.3. Que la conformation de l'homme est difficile à descouuir. 31
- Art.4. Le sentiment d'Hippocrate touchant la conformation. 32
- Art.5. Que le cœur est la cause de toutes les actions. 33
- Art.6. Que le cœur est vn Soleil viuant qui produit tous les effects de la nat. hum. 37
- Art.7. Si la seule chaleur du cœur fait toutes les actions, ou si elle concourt seulement avec la chaleur qui est particuliere à chaque partie. 34
- Art.8. Que la chaleur du cœur fait seule toutes les actions. 34
- Art.9. Ce que c'est que la vie & de quelle sorte elle commence. 35
- Art.10. Qu'il y a cinq degrez de vie differens & que le cœur en est la seule cause. 36

SECTION II. De l'existence & de la necessitiẽ du mouvement circulaire du sang & des esprits.

CHAP. I.

Premiere preuue tirẽe de la necessitiẽ du rafraichissement du cœur.

- Art.1. Que la nature humaine est le parfait original de tous les arts. 37
- Art.2. Que la Chymie imite la nature du cœur. 37
- Art.3. Que le cœur est la fournaiõ de la nature humaine & que le sang luy serit de principal & continuel rafraichissement. 38
- Art.4. Que le poumon n'est fait que pour le rafraichissement du sang. 38
- Art.5. Que l'air qu'on respire, les breuuages & les humiditez qui tombent du cerueau, rafraichissent le sang dans le poumon. 39
- Art.6. Que la structure du cœur & de ses vaisseaux achue la conuertiõ du moue.

vement circulaire.

40

Art. 7. Que le sang coule continuellement & passe de la veine artericuse en l'artere veneuse & jamais à trauers la cloison mitoyenne.

41

CHAP. II. Seconde preuue tirée des qualitez du sang.

Art. 1. Que tous les animaux se conseruent par le moyen des elemens où ils se produisent.

43

Art. 2. Que la chaleur de l'homme a besoin d'un rafraichissement plus familier que celui de l'air.

43

Art. 3. Que le sang rafraichit la chaleur aux deux cauitex du cœur par deux circuits differens.

44

Art. 4. Qu'il est impossible que le sang passe de l'une des cauitex du cœur à l'autre à trauers la cloison mitoyenne.

45

Art. 5. Que le sang qui est l'aliment le plus exquis est aussi le plus puissant rafraichissement, & que sa masse fait le circuit de tout le corps plusieurs fois en un iour.

46

CH. III. Autres preuues tirées des facultez & de la structure des parties.

Art. 1. Raison tirée de la structure du cœur & de ses facultez.

47

Art. 2. Raison tirée de la structure & des facultez des veines & des arteres.

49

Art. 3. Raison tirée de la ligature qui se fait d'ordinaire à la saignée.

50

Art. 4. Autres raisons tirées de diuers lieux.

51

Art. 5. Raison tirée de la pluralité des arteres umbilicales.

51

SECTION III. Des vtilitez du mouuement circulaire qui sont communes à tout le corps.

CHAP. I. Premiere vtilité commune.

Art. 1. Que le sang est vne matiere propre à tout.

53

Art. 2. Que le sang reçoit toutes ses qualitez du mouuement circulaire.

53

Art. 3. Que les trois parties principales perfectionnent le sang.

54

Art. 4. Que les quatre saisons gouernent toute la nature.

54

Art. 5. Que les quatre saisons produisent les quatre humeurs & qu'elles les changent à leur tour les vnes aux autres.

55

Art. 6. Que les vicissitudes des humeurs & des qualitez des quatre saisons entrentienent la nature.

55

Art. 7. Que les vicissitudes les plus courtes sont necessaires à la nature de l'homme.

56

CHAP. II. Seconde vtilité commune.

Art. 1. Que le mouuement circulaire perfectionne le sang en toutes choses.

57

Art. 2. Que le mouuement circulaire fait la coction des humeurs dans les cauitex du cœur.

58

Art. 3. Que le meslange corrige les mauuaises qualitez des humeurs & en produit de bonnes.

58

Art. 4. Que la santé depend du meslange des humeurs.

59

Art. 5. Que l'union des humeurs est vne marque de jeunesse ou de santé & leur desunion de vicillesse ou de maladie.

59

ART. 6. Que les cauitex inegales sont vtiles à faire le meslange.	60
ART. 7. Que la chaleur unit les 4. humeurs & rejette les impuretez qu'elle separe.	61
ART. 8. Que le mouuement circulaire achene la coction des humeurs dans les deux cauitex du cœur.	61
ART. 9. Que les arts font toutes leurs merueilles par le meslange.	61
CHAP. III. Troisieme vtilité commune.	
ART. 1. De l'alliáce de la pourriture & de la vie, de leurs causes & de leurs qualitez.	63
ART. 2. Des choses qui sont faciles à se corrompre, & des moyens de les conseruer.	64
ART. 3. Que le mouuement circulaire garentit le sang de pourriture.	64
ART. 4. Que le mouuement circulaire donne au sang des vicissitudes tres-frequentes de tous les autres mouuemens ioincts ensemble.	65
ART. 5. Que le mouuement circulaire produit au sang les qualitez des trois principes.	65
ART. 6. Que le mouuement circulaire produit au sang les qualitez des 4. saisons.	66
CHAP. IV. Quatrieme vtilité commune.	
Que le mouuement circulaire donne au sang son principal raffraichissement.	66
CHAP. V. Cinquieme vtilité commune.	
Que le mouuement circulaire communique l'aliment, la chaleur & la vie.	68
CHAP. VI. Sixieme vtilité commune.	
Que le mouuement circulaire facilite l'expulsion des excrements.	68
SECTION IV. Des causes du mouuement circulaire, de ses parties & de ses vtilitez particulieres.	
CHAP. I. Des diuisions du mouuement circulaire.	
ART. 1. Definition du mouuement circulaire tirée de sa principale diuision.	69
ART. 2. Que le corps hum. in se diuise en trois cercles de mesme que le Ciel.	71
ART. 3. Que le circuit du milieu gouuerne les 2. autres par le moyen de la chaleur.	71
ART. 4. Que la chaleur est le principal organe de l'ame & qu'elle est logee dans le cœur.	72
ART. 5. Que l'ame produit tous ses effets par le moyen de la chaleur & du mouuement circulaire du sang & des esprits.	73
ART. 6. Que le mouuement circulaire communique la matiere & l'ouurier de toutes les actions.	73
CHAP. II. Du premier principe de toutes les actions qui se font en l'homme.	
ART. 1. Que la chaleur est incapable de faire les actions sans estre soutenue d'une cause principale.	74
ART. 2. Que le temperament & les qualitez secrettes ne sont point des causes principales non plus que la chaleur.	76
ART. 3. Que la chaleur est le premier & le veritable organe de tous les organes de l'ame.	76
ART. 4. Que la faculté vitale gouuerne tout le corps & comment.	77
ART. 5. Que le cœur deuiet rond, s'apetisse & se racourcit en sa contraction.	78
CHAP. III. Que le cœur est la cause de toutes les actions naturelles.	

ART. 1. Que le mouvement circulaire est tres-utile aux principales fonctions du bas ventre. 79

ART. 2. Des qualitez du cercle inferieur & des vaisseaux qui le composent. 80

ART. 3. Que l'attraction des extremés est difficile & que celle de l'aliment est aisée. 81

ART. 4. Que les facultez d'attirer & d'expulser dependent du cœur & de la quantité des arteres. 81

ART. 5. Que toutes les actions du bas ventre dependent du cœur & du mouvement circulaire. 82

CHAP. IV. Que le cœur est la cause de toutes les actions animales.

ART. 1. Raison de douter si le cœur est la cause des actions du cerueau. 83

ART. 2. De la distribution des arteres au dedans de la teste. 84

ART. 3. Que l'impetuositè des esprits se modere aux ventricules du cerueau. 85

ART. 4. Que les mouuemens du cerueau dependent du cœur. 86

ART. 5. Que le sommeil & toutes les actions des sens dependent du mouuem. circul. 86

CHAP. V. Que le cœur est la cause de toutes les actions principales.

ART. 1. Que la sagesse consiste en la constitution naturelle du sang que le mouvement circulaire communique. 88

ART. 2. Du meslange & du temperament qui fait la perfection de la sagesse. 89

ART. 3. Que le meslange où l'eau surmôte est mal propre aux actions de la sagesse. 90

ART. 4. Que le meslange où le feu surmonte est difficile à conseruer. 91

ART. 5. Quelques marques physiognomiques expliquées par les qualitez du mouvement circulaire. 92

SECTION V. De l'inegalité du mouvement circulaire à raison des choses naturelles, & de celles que nous appellons non naturelles.

CHAP. I. De l'inegalité du mouvement circulaire à raison des choses naturelles.

ART. 1. De l'inegalité du mouvement circulaire selon le changement des âges. 94

ART. 2. De l'inegalité du mouvement circulaire selon le changement des saisons. 95

CHAP. II. De l'inegalité du mouvement circulaire à raison des choses non naturelles.

ART. 1. Du nombre & des qualitez des choses non naturelles. 96

ART. 2. Que les passions de l'ame changent notablement le mouvement circulaire & comment. 97

ART. 3. Que la tristesse produit des effets directement contraires à la ioye. 97

ART. 4. Que la peur tire tout à coup la chaleur au dedans. 98

ART. 5. Que la colere attire le sang au dedans auant que de le pousser au dehors. 99

ART. 6. De l'inegalité du mouvement circulaire à raison des extremens qui s'arrestent ou qui se rejettent. 100

SECTION VI. & dernière. De la faculté vitale & du mouvement circulaire qui se fait aux enfans auant la naissance.

CHAP. I. Que le cœur du fœtus a tous ses mouuemens.

ART. I. De la nourriture des plantes.	101
ART. 2. Que le fœtus vit à la façon des plantes & des Zoophytes.	101
ART. 3. Que le cœur se forme le premier & reçoit l'ame qui l'agite.	102
ART. 4. Que l'ame acheue ses organes estant infuse entre le troisieme iour & le septieme.	103
ART. 5. Que l'ame & la chaleur ne peuvent demeurer oisives.	104
ART. 6. Que la vie depend immediatement de l'ame.	104
ART. 7. Que les qualitez sont incapables de former le corps.	105
ART. 8. Que la faculté vitale perit par le repos & se conserue en agissant.	105
ART. 9. Que le mouuement du cœur de l'enfant est independent de celui de la mere.	106
ART. 10. Que les arteres umbilicales n'attirent iamais le sang.	107
ART. 11. Que la faculté vitale se fortifie dans les quarante premiers iours.	107
CHAP. II. Du rafraichissement de la chaleur du fœtus.	
ART. 1. Que le mouuement circulaire ne se fait point au fœtus par les lieux ordinaires.	107
ART. 2. Des utilitez de l'eau qui est en l'arrierefaix.	108
ART. 3. Que l'eau qui est en l'arrierefaix rafraichit le fœtus.	108
ART. 4. Des anastomoses du cœur & de leurs usages.	109
ART. 5. Que les rafraichissemens s'augmentent au fœtus à proportion de la chaleur.	110
ART. 6. Que le fœtus attire l'air à sept mois.	110
ART. 7. Que la necessité de iouir d'un air libre fait naistre le fœtus.	111
ART. 8. Que l'excelsiue grosseur de la teste rafraichit le fœtus.	111
ART. 9. Que les anastomoses du cœur rafraichissent le fœtus.	112
CHAP. III. Que la vie du fœtus est differente de celle de la mere.	
ART. 1. Que la faculté vitale du fœtus gouuerne toutes les autres.	112
ART. 2. Que le mouuement de l'esprit vital est perpetuel.	113
ART. 3. Que la mere & l'enfant se rendent reciproquement de bons offices.	113
ART. 4. Que les vaisseaux, le sang & les esprits de l'enfant & ceux de la mere sont differens.	114
ART. 5. Que les facultez du fœtus sont differentes de celles de la mere.	114
ART. 6. Que le fœtus peut suruiure à sa mere.	114
CHAP. IV. De la premiere conformation des parties qui seruent au mouuement circulaire. Ex l. 1. de diæta f. 84. v. 1. & seq.	
ART. 1. Que la vie commence par l'union des membranes du fœtus avec la matrice.	116
ART. 2. De l'ordre de la conformation des parties.	116
ART. 3. De la conformation des vaisseaux du nombril.	116
ART. 4. Que la vie consiste au mouuement circulaire du sang & des esprits.	117
ART. 5. Que les veines & les arteres ioignans leurs fonctions ensemble font la transpiration.	117

1



DV MOVVEMENT CIRCULAIRE DV SANG ET DES ESPRITS.

AVANT - PROPOS.

*Des moyens dont la Nature se sert à perfectionner
l'Homme.*

LORS qu'un ouvrier a tant d'industrie que de composer des ouvrages tres-excellens d'une matiere de fort peu d'importance, & de les mettre au plus haut point de la perfection par des moyens tres-foibles, on admire aussi-tost la sublimité du genie qui fait de si rares chefs-d'œuvres de choses tres-petites; Car la marque la plus asseurée de la force & de l'industrie d'un ouvrier est de produire des ouvrages admirables par de foibles moyens: de là nous connoissons la difference des ouvriers ordinaires & de l'auteur de la Nature, à qui seul il appartient de suppleer au defaut des moyens & de la matiere, puis qu'il a fait de rien le premier homme, & que nous subsistons par des moyens tres-foibles. Car l'homme est produit & se forme des superfluités de la nourriture & des excremens ordinaires, ce sont ses elements & la matiere dont il est fait & dont il se nourrit avant la naissance, la bassesse de ces choses-là n'est que trop connue.

La Nature se sert de trois moyens pour le faire naistre, luy donner l'accroissement, & pour le rendre capable de tant d'actions excellentes; le premier de ces moyens est le melange de ces mesmes humeurs superflues. Le second est la structure des parties du corps qui se forment de ce melange, & qui produisent toutes leurs actions par le moyen du mouvement circulaire, du sang & des esprits, qui est le troisieme de ces

A

Du Mouuement circulaire

moyens, & le dessein principal que ie propose en cet Outrage. C'est pourquoy traitant les deux premiers moyens plus succinctement, ie m'arresterau dauantage à ce troisieme, & feray voir ce qu'il contribuë pour l'establissement d'une santé parfaite, par le denombrement de tant de fonctions differentes, en la perfection desquelles elle consiste.

Cependant il n'est hors de propos d'examiner la foiblesse de chacun de ces trois moyens, faisans reflexion sur ce qu'ils sont en eux-mesmes, & de leur propre nature, & de considerer en suite ce qu'ils sont entre les mains de Dieu toutes puissantes, parce que de là nous connoissons euidentement que la Nature agit d'une façon toute differente de celle des ouuriers ordinaires qui ont besoin de grand nombre de machines, & de puissans outils pour produire & faire paroistre de tres-petites choses, & que la Nature sur de tres foibles fondemens, & par des moyens tres-petits établit toutes les merueilles, parceque d'autant plus qu'un agent est fort, moins il dépend des moyens & de la matiere, mieux il supplée à leurs deffauts.

Du premier moyen qui est le meslange.

LEs trois moyens dont la Nature se sert à perfectionner l'homme au plus haut point, sont beaucoup plus vils & de moindre consideration que les humeurs mesmes & que les superfluités ordinaires, comme il est aisé de le faire voir. Car le meslange qui est le premier de ces trois moyens, est un mouuement de choses contraires & de differente nature propres à se lier ensemble, lesquelles estant separees, viennent à se joindre par l'impression des causes exterieures, iusques à ce qu'elles se diuisent en parcelles imperceptibles, & se communiquent reciproquement leurs qualitez beaucoup affoiblies, pour ne composer toutes qu'une mesme chose.

Or il n'y a rien qui ait moins de part à l'estre que le mouuement qui est le genre du meslange; ce qui a donné sujet à plusieurs sçauans de l'antiquité de soustenir qu'il n'y en a point du tout, & mesmes nous n'en sommes entierement conuaincus que par la seule experience; l'on ne sçait pas bien encor à present ce qu'il est, au moins on en doute aussi bien que du temps, & l'on pourroit dire qu'ils sont si prez du rien qu'en effect ils sont & ne sont pas, puisque le mouuement n'est point du tout que dans la disposition qui est en un mobile de continuer d'acquiescir une chose ou de la perdre, ce qu'estant arriué, le mouuement n'est plus. Le mouuement est un acte imparfait de deux choses imparfaites.

qui n'est point au mobile, qui n'est point au mouuant, mais seulement qui de celuy-cy passe à l'autre; Il coule en sorte que l'on peut tousiours dire qu'il n'est point, puis qu'il est successif, comme vn momét de temps qui roule apres vn autre, & qui n'a iamais de tout, ny de partie.

Ce sont-là les qualitez du meslange, venons à la matiere & à ses autres causes, & nous verrons que tout son appareil n'est que foiblesse & defaillance; Il a pour matiere des choses de qualitez contraires & de nature tres-differentes qui doiuent s'allier & se ioindre dans vne meslée si égale que tous les combatans y demeurent vaincus & se mettent en pieces imperceptibles y estans contraintes par vne force estrangere qui les pousse à la charge pour les faire perir, & cela sans doute arrieroit si les choses violentes estoient capables de durée, mais ces ennemis abbatus desirans leurs anciennes forces & leurs qualitez vehementes par les principes de leur nature, ils minutent sans cesse la retraite en leurs places, & n'y manquent iamais, d'où vient que toutes les choses d'icy bas ont si peu de durée.

Delà nous voyons la nature & la foiblesse du meslange qui est le premier moyen dont la nature se sert pour nous rendre capables de si grandes choses; Voyons en suite de quelle façon la nature le releue & le fait valoir. Mais auant que de porter nos pensées plus loing, & de produire nos sentimens sur ce sujet, commençons par ceux qu'Hippocrate, ce grand & incomparable genie de la Medecine, nous a laissé sur le meslange des Elemens qui composent les quatre humeurs, dont en suite nous dirons aussi le meslange & les mouuemens, & tout ce qu'ils contribuent pour la conseruation de la santé, suiuaus par tout cet Oracle comme le depositaire infallible & le plus fidele interprete de tout ce qu'il y a de plus caché dans la Nature.

CHAPITRE PREMIER.

Du meslange des Elemens qui composent les humeurs.

ART. I.

TOUTES les choses viuantes, tous les Animaux, & les Hommes mesmes se produisent & subsistent par le moyen de deux choses qui sont à la verité tres-differentes en leurs qualitez, & qui neant-moins sont tres-propres & tres-vtiles à seruir ensemble aux actions de la vie: l'entens l'eau & le feu, c'est à dire, la chaleur & l'humide, car ces deux choses seules bien jointes & bien alliées sont capables non-seulement de se maintenir en leur perfection par des assistances mutuelles,

Que l'eau & le feu bien vnis composent & conseruent toutes les choses viuantes. Hipp. l. 1. de diet. f. 82. v. 21. & seq. tum l. 2. f. 96. v. 10. & seq.

A ij

mais aussi d'establiſſir & de conſeruer toutes choſes en l'eſtat que nous les voyons: Au lieu que ſi elles ſe deſtachent & qu'elles viennent à faire bande à part, elles ne ſont plus propres à rien, ny à elles-mêmes. Faisons donc voir les forces & les qualitez de chacune de ces deux choſes en particulier.

Le feu ſeulement eſt capable d'eſtabliſſir & de changer tout en tous les corps elementaires, parce qu'il eſt le maĩſtre & l'inuincible ſeigneur de toute la nature inferieure; la ſubtilité de ſa ſubſtance incorruptible & la vehemence de ſes qualitez luy donnent cet aduantage, & ſans doute il auroit bien-toſt deuoré toutes les choſes elementaires ſ'il n'eſtoit empêché par la fuite, pluſtoſt que par la reſiſtance des autres elemens qui ſont ſes ennemis, qui dans le temps du combat ſ'abaiffans au deſſous de luy par leur peſanteur, aident ſa legereté à l'eſleuer en ſa ſphere comme en ſon throſne qui eſt en haut.

ART. 2.
Qu'il eſt impoſſible que l'eau ou le feu ſurmontent entiere-
ment.

Quant à ce qui regarde le principe materiel & contraire au feu qui eſt l'eau ou l'humide, il eſt capable de composer & de nourrir tout en toute choſe, ſi bien que l'un & l'autre de ces deux elemens ſurmonte en quelque façon, & ſe trouue auſſi ſurmonté, plus ou moins ſelon le meſlange de leurs forces. Car il eſt impoſſible que l'un ny l'autre ſurmonte entierement, parce qu'il faut que ce feu periſſe manquant d'aliment apres auoir diſſipé l'humide & reduit ſa matiere à ſec, ou qu'il tire d'ailleurs ſa nourriture.

Que ſi au contraire ce feu vient à ſ'eſteindre juſques à la dernière eſtincelle par l'abondance de l'humour, ſes nobles agitations ceſſent veritablement & ſ'eſteignent avec luy, Mais cette maſſe d'humour, apres auoir ſecoüé le joug de la domination legitime de la chaleur naturelle, n'en demeure pas libre & triomphante pour cela, parce qu'eſtant incapable d'agir & de ſ'ayder, elle tombe incontinent dans la tyrannie violente de la pourriture & de la chaleur eſtrangere qui la diſſipe & la conſume en un moment; car à l'inſtant le viſ faiſit le mort, la nature ne laiſſe rien d'inutile, elle eſt ſi meſnagere qu'une choſe n'eſt pas pluſtoſt perie que ſa matiere eſt employée ou par des cauſes immediates & prochaines, ou par les generales qui ne manquent iamais, la matiere inuite l'ouurier de ſoy-mesme, deſireuſe qu'elle eſt de nouvelles formes.

Ce ſont-là les raiſons pour leſquelles il eſt impoſſible que l'un ny l'autre de ces deux elemens ſurmonte entierement; car ſi l'un d'eux eſtoit tout à fait deſtruit par ſon ennemy, celui qui demeureroit victorieux conuertiroit bien-toſt tout en ſoy, & rien de ce que nous

du sang & des esprits.

voions ne subsisteroit, en nature, au lieu que demeurans tousiours dans l'égalité de leurs forces, nous verrons aussi les mesmes choses tousiours ensemble, d'un costé la naissance & la mort de l'autre.

Ainsi donc Hippocrate veut que toutes les choses viuantcs prennent leur naissance du meslange de ces deux elemens seuls, parce qu'ils possèdent les quatre qualitez premieres, & que tout se produit par le moyen d'une forme & d'un subiect conuenable, d'une matiere propre & d'un agent. Or le feu est le plus penetrant & le plus efficace de tous les agens; l'eau est la plus souple & la plus traitable de toutes les matieres; en sorte qu'estans meslez ensemble ils ne sont pas seulement capables de donner la consistance à toutes choses, mais aussi de produire la dureté dans les parties solides & dans les os mesmes: puisque les semences toutes pures dont ils sont formez ne retiennent rien du tout de terrestre. Cette verité s'esclaircit euidentement par la resolution des semences de tous les animaux, dont les plus fecondes sortent des lieux où la nature les fabrique en forme de gresse solide, à cause du meslange de la chaleur & des esprits, qui venans apres à se dissiper, laissent de l'eau toute pure, sans qu'il y paroisse rien de terrestre.

La naissance de tous les oiseaux & de plusieurs animaux aquatiques & terrestres qui font des œufs & qui s'en engendrent, nous esclaircit aussi de cette mesme verité, puisque les œufs se resoudent & se fondent presque entierement en eau, & principalement le blanc, lequel sans contredit sert de matiere aux os & à toutes les parties solides. On ne peut pas dire qu'ils se durcissent par le meslange de la terre qui vient des aliments, puisqu'ils ont desia des os tous durs & tous solides, n'ayans iamais pris aucune nourriture estrangere, lors que leur mere rompt la cocque qui les enferme & les fait eclorre. Ioint que les os sont de couleur toute contraire à la terre, & se font de la partie la plus gluante de la semence, laquelle ayant aussi beaucoup de gresse & d'humidité radicale, se durcit & s'espoissit aussi-tost par la vehemence de la chaleur qu'elle contracte facilement, & de là les os retiennent tousiours la blancheur & le lustre de leur ancienne matiere. Cela se connoist en ce qu'ils sont feu plus long-temps qu'on ne se figureroit, & qu'ils sont beaucoup moins de cendre que toutes les autres parties.

Que si la continuation de la nourriture introduit dans les os de la terre, & qu'elle s'y mesle par le succez du temps, c'est faute de la chaleur naturelle & de la coction des humeurs, qui ne peut paruenir à la perfection de celle de la semence, d'où la terre est reiettée, parce qu'elle

ART. 3.

Que la semence & toutes les choses qui naissent ne contiennent rien de terrestre.

ART. 4.

Que la nourriture introduit dans les choses viuantcs

*des l'excrement
sec & terrestre
qui fait la vieillesse & la mort.*

le est excrement, & par ce moyen le terrestre aride enfin l'emporte & surmonte l'humide qui se diminue tous les iours par l'ineuitable & continuelle agitation de la chaleur naturelle & de ce pernicieux meslange, Car si nous pouuions reparer cet humide en pareil degre de perfection rejettans tousiours cet excrement terrestre, nous reculerions aussi la vieillesse, & l'empescherions de venir, il n'y a que ce moyen seul de l'arrester, & qui est impossible à l'homme.

De là l'on peut iuger qu'Hippocrate a fort bien connu la matiere & l'origine des choses viuantes, & que ceux qui font naistre les humeurs du meslange des quatre elemens ne l'entendent pas, puisque mesme il n'a iamais trouué raisonnable de les y comparer: & en effect en tous les ourages il ne fait mention que de l'eau & du feu pour seruir de principes aux quatre humeurs, & à toutes les choses viuantes. Car au Liure qu'il a escrit des humeurs; & en celuy de la nature, ou plustost de la vegetation de l'homme, traictant à fond des quatre humeurs, il ne les compose ny ne les compare point aux elemens, mais aux quatre saisons qu'il reconnoist pour leurs vrays causes efficientes, d'où ils tiennent ce qu'ils sont & toutes leurs qualitez.

CHAPITRE II.

Du meslange des humeurs & des esprits qui composent la semence.

ART. I.
Que les perfections de l'homme renaiissent de la semence qui les contient toutes en abbrege.

Εκ πολλῶν μικρῶν ἀνακεφαλαιῶται.
Artist. in prob.

ON peut dire, sans violer la pureté des oreilles, que la semence est composée du plus pur des humeurs & des esprits tirez des trois parties principales qui nous soustiennent, & qui gouvernent toute nostre nature. Et bien dauantage, ces humeurs & ces esprits reçoient encore de nouueaux degrez de perfection beaucoup plus releuez dans les lieux que la Nature a faits avec vn admirable artifice, & qu'elle a destinez pour ce sujet. Puisque d'une grande abondance de ces excellentes matieres, elle en rejette la pluspart & que son meslange & ses coctions ordinaires estans acheuées, il en reste fort peu qui compose ce merueilleux racourci.

Il est bien difficile d'attaindre & de paruenir au plus haut point d'une perfection tres-eminente, & lors que l'on en est vne fois descheu, d'y retourner & de la reprendre, c'est vne chose impossible. La semence est paruenue à cette perfection sublime & tres-releuée, elle contient toutes les qualitez de la nature humaine, d'autant plus excellemment

qu'il est mal-aisé de reduire les grandes pieces en de tres-petits abreges, sans quelque deschet considerable. La semence des hommes qui est l'abregé de toute leur substance & de leurs facultez, par l'entremise de laquelle ils s'expriment dans leur posterité, ne deschet en rien du tout, elle reprend les qualitez de la nature humaine qu'elle contient toutes eminentement, elle remet en evidence ce qu'elle cache, elle déploye toutes les choses qu'elle enferme; & qui sont au dessous de ses perfections excellentes. Les trois parties principales possèdent toutes les qualitez des autres, & la semence les contient toutes ensemble en abregé, c'est pourquoy toutes ces choses renaissent & reuiennent facilement, reprenans leurs anciennes formes à mesure que ce thresor inestimable vient à déployer les richesses qu'il enferme en vne si petite masse.

LA semence retient de nos deuanciers les qualitez qui forment nos parties, elle redonne en tous & par tout la mesme structure & le temperament qui nous establit en nature; elle nous rend semblables à nos ayeuls en toutes choses, & iusques aux moindres lineaments; & en vn mot, elle nous fait tout ce que nous sommes. De là nous pouons remarquer que nous auons beaucoup plus de ressemblance avec nos parens à l'esgard des parties principales que des autres, & que nous les representons beaucoup moins par les lineaments du visage, & par le dehors de nos corps, que dans le naturel & dans le temperament des entrailles. Parce que les lineaments & toutes les qualitez de l'habitude de nos corps ne sont que des dependances & des suites de la nature & du temperament des parties principales & des autres qui sont au dedans.

ART. 2.
Que le temperament des parties nobles renaist plus certainement de la semence, que les lineaments.

Les parties principales meritent ce nom, parce qu'elles gouvernent toutes les autres, si bien qu'ayans les humeurs produites & tirées de celles des parens, nous tenons aussi beaucoup de leurs moeurs & de leurs inclinations, mesme que bien souuent nous auons les qualitez naturelles de l'esprit toutes semblables. La ressemblance & l'idée des parties du dehors s'efface & s'altère aisement par les moindres impressions estrangeres, & renaist quelquefois tres-long-temps apres par la force du temperament des predecesseurs qui se conserue en sa vigueur; Cette ressemblance est peu considerable, & n'est qu'une dependance pour laquelle la nature n'a iamais de dessein.

ART. 3.

Cette precieuse substance reçoit deux aduantages dans les lieux que la nature a faitz pour seruir à la generation, sans lesquels toutes les qualitez excellentes qu'elle tient des principes se dissiperoient en fort peu de temps. Ces deux aduantages consistent au meslange des

Que la perfection de la semence depend du meslange & de la cuisson.

humeurs & des esprits qui la composent, & dans leur raffinement ou coction. La coction digere & surmonte tout ce qu'il y a dans ces humeurs d'impur & de terrestre, ou le rejette dans les veines, & par ce moyen elle purifie & perfectionne entierement l'humidité radicale, qui est le veritable aliment de la chaleur naturelle & le soustien de toutes les facultez qui nous gouuernent. Et quant au meslange, les trois differentes matieres qui sont doiées de qualitez toutes contraires, & les trois sortes d'esprits differens s'vnissent par son moyen & s'allient si estroitement, qu'encore qu'elles viennent de parties qui ont des qualitez toutes contraires, l'vnion s'en faiet neantmoins si estroite & si parfaite qu'elles deuiennent inseparables.

Cette verité se fait voir, en ce que les qualitez contraires des trois principes subsistent ensemble, & se trouuent toutes en chaque partie de leur subiect, puis qu'il n'y a si petite partie de la semence qui n'ait la force de former vn enfant, bien qu'il soit composé de parties toutes contraires. Et en ce que les parties genitales euidentement sont faites pour ce meslange, puis qu'il est impossible de s'imaginer & de se former vne idée de quelque organe plus propre & mieux ordonné que ces lieux-là pour faire vn meslange tres-exact de plusieurs matieres que l'on voudroit parfaitement vnir & lier ensemble. C'est ce que j'ay faiet voir clairement, expliquant l'Aphorisme 63. du 5. Liure d'Hippocrate qui contient merueilleusement bien toutes les causes de la sterilité des hommes, lequel auoit esté rejetté malà propos par Galien, & qui depuis auoit esté condamné par tous les autres Interpretes, iusques à nous.

En nos remarques Anatomiques.

ART. 4.
Que les forces de la matiere de la semence s'vnissent de mesme que les vaisseaux qui les conduisent.

Les trois vaisseaux qui contiennent & qui portent les esprits chargez de toutes les qualitez des trois principes & du plus pur du reste de la nourriture, s'entr'ouurent & s'entre-communiquent par vne infinité d'anastomoses qui sont des embouchures mutuelles & tres-frequentes, iusques à ce qu'insensiblement ils s'vnissent, & de trois vaisseaux n'en font qu'vn. La Nature n'a produit cette conformation particuliere que pour ioindre & mesler aussi petit à petit ces matieres, ces esprits & ces facultez toutes ensemble, & pour enfin paruenir au plus haut poinct de l'admirable vnion qui se faiet de tant de forces & de qualitez ramassées en vne tres-petite masse, qui se compose ainsi de plusieurs pieces differentes parfaitement vnies. L'excellence de cette preparation de la semence faiet qu'vn vieillard caduc & tout vsé ne laisse pas quelquefois d'engendrer des enfans robustes & tres-vigoureux, parce que la vicillesse arriuant par vn excrement terrestre, & par les impuretez qui abondent extremement dans le sang des vieillards, ces excrements

excrements se rejettent & la semence ne se fait que de ce qu'il y a de plus pur & de plus subtil.

DE là l'on peut juger aisément qu'Hippocrate a fort bonne raison d'appeller la semence vn excrement tres-fort & tres-efficace, puis qu'elle est capable non seulement de former vn enfant dans les entrailles d'une femme, mais aussi qu'elle a la force de luy fournir la nourriture & l'accroissement, attirant le sang le plus pur des extremités du corps de la mere, ce qui ne se peut faire sans des forces tres-considerables. Ioinct que c'est vne chose euidente que la semence accroît notablement le cœur & la vigueur à ceux qui la conseruent ou qui la possèdent.

ART. 5.
Que la semence est un excrement tres-fort.
Initio libri de genic.

Ainsi nous voyons que les femmes saines, sobres & qui ont accoustumé de trauailler ou de faire exercice, se trouuent plus fortes & plus vigoureuses durant le temps de leurs grossesses; ainsi nous voyons que tous les animaux en ces temps-là nous font bien ressentir leur courage. Et mesme bien souuent les femmes en reçoient beaucoup plus de soulagement que de tous les autres remedes. Cet effect vient de la chaleur de la semence & de l'enfant nouvellement formé qui repare & augmente euidemment les forces de la mere, en sorte qu'elle est capable de rendre toutes ses actions beaucoup plus parfaites & de chasser les maladies. Au lieu que nous voyons des hommes qui par l'usage de la femme le plus moderé se trouuent entierement abbatus, & que si nous considerons ceux qui sont dans ces excez, nous les trouuerons tousiours foibles & languissans en ce qu'ils font.

LE cerueau souffre dauantage & fait plus grande perte que les deux autres principes, parce qu'il est mol & de mesme substance, il est directement opposé aux parties genitales qui s'eschauffent par les mouemens & par les euacuations trop frequentes, & mesme bien souuent par l'imagination toute seule. En sorte que ces vaisseaux, qui sont fort longs & fort estroits, & par consequent tres-propres à faire attraction, se trouuans en chaleur & tous espuisez par cette incontinence ne manquent point sans doute d'exiger beaucoup plus que le superflu.

ART. 6.
Que le cerueau souffre dauantage en l'action vennerienne que les autres principes.

Le cœur & le foye dont les forces & les qualitez sont considerables après auoir donné leur superflu resistent aisément à ces attractions violentes & desmesurées & ne se laissent pas enleuer ce qui est necessaire à leur subsistence. Le cerueau seul, les nerfs & toutes les parties semblables qui en dependent se trouuent disposees à tout souffrir & à

B

se laisser despoüiller du plus pur & du plus necessaire de leur aliment, puisque mesme le froid & l'humide qui sont les qualitez dont ils sont doüez de leur nature, sont capables d'esteindre en toutes les parties les facultez que la nature leur a données d'attirer l'aliment & de le retenir. C'est la raison pour laquelle la teste, tous les organes des sens & particulièrement l'œil, parce qu'il est foible & desnué de chaleur, deperit & souffre notablement de ceste sorte d'incontinence.

ART. 7.
Que la semence
contient la veri-
table Parque &
sa destinée.

Les ourages qui se font d'une mesme matiere deuiennent plus accomplis, lors qu'un plus grand nombre d'excellens ouuriers, qui ont des qualitez & des industries differentes y trauaillent conjointement, que lors qu'il y en a moins. Ainsi l'ouurage d'une seule faculté ne parvient iamais à la perfection d'un chef-d'oeuvre qui est entrepris avec les forces des trois parties principales, & particulièrement lors qu'une quatriesme faculté differente & considerable y adiouste de nouveaux degrez de perfection. Or le retablissement de l'humidité radicale qui deperit tous les iours par l'action de la chaleur, est l'ouurage d'une seule faculté que nous appellons naturelle, comme nous appellons vitale celle qui repare & qui conferue la chaleur.

La production de la semence qui est la production de l'humidité radicale mesme, puisqu'elle y est toute contenuë, c'est le chef-d'oeuvre des trois principales facultez, puisqu'elles contribuent toutes ce qu'elles ont de meilleur. Les admirables qualitez de la vertu qui nous fait naistre s'y trouuent toutes de surcroist, ie nomme ces qualitez admirables, parcequ'elles produisent l'homme, & qu'elles viennent d'une tres-noble faculté qui reside en un lieu où se voit la plus excellente conformation qui se remarque en tout le corps, car il n'y en a point qui soit si propre à faire une tres-parfaite coction, & qui employe une si merueilleuse varieté de differens organes. L'humidité radicale est donc ce rare chef-d'oeuvre & la partie qui sert de borne à nostre vie, selon qu'elle est plus abondante & qu'elle a les qualitez capables de l'entretenir plus ou moins & de seruir de nourriture à la chaleur.

La chaleur arre-
ste & determine
l'humidité radi-
cale qui est la
Parque & la par-
tie limitée
Παύει τὴν ἀπορροήν.

L'humour est fluide & vague de sa nature, elle est tres-imparfaicte & mesme elle n'a point de consistance que par la chaleur naturelle qui est l'agent dont elle est la matiere, & qui subsiste autant qu'elle est propre à l'entretenir. La chaleur donc arreste l'humidité radicale qui est la véritable Parque & cette partie limitée qui fait que nos iours sont contez & nous rend incapables de viure & de passer audelà de ce terme & de ses limites. Ainsi les perfections excellentes de l'humidité radicale font qu'il est impossible que la nourriture la repare suffisamment, puis-

qu'elle est le chef-d'œuvre de six facultez principales qui se rencontrent au pere & en la mere & que les qualitez admirables de deux vertus generatiues s'y trouuent encore de surcroist.

LE plus pur des humeurs tiré des parties principales sert de matiere à la semence, c'est pourquoy les quatre humeurs parfaitement vnies sous les apparences du sang qui predomine, sont les premieres pieces de ce thresor inestimable qui viennent à se manifester & qui retrans en euidence se reuestent de leurs ornemens naturels & reprennent leurs qualitez anciennes. Le sang donc s'aduance le premier & fait paroistre en sa couleur vermeille l'abondance d'une chaleur celeste & toute diuine qui est estroitement vnie avec une humidité tres-pure & tres-exquisé.

Les humeurs sont aussi-tost suiuiés des parties principales puisqu'il est bien raisonnable que les ruisseaux fassent paroistre leur source & qu'ils nous conduisent à la descouuerte de leur origine. Les parties principales precedent de bien peu toutes celles qui leur sont semblables & qui sont de leur dependance, lesquelles estans bien joinctes & bien alliées toutes ensemble par l'ame aidée de la chaleur naturelle, establisent & composent l'admirable edifice du corps humain. Ainsi toutes les parties renaiuent de la semence parcequ'elle vient des trois parties principales qui contiennent eminemment toutes les autres.

ART. 8.

Que la semence vient de tout le corps & reproduit toutes les parties.

Redit ad vniuersum corpus, quia prodit ab vniuerso.

CHAPITRE III.

Du meslange & union des qualitez qui composent le temperament.

CETTE disposition naturelle de toutes les parties qui produit un si grand nombre de fonctions excellentes s'appelle la santé, elle depend d'une conuenable structure & proportion de ses organes & d'un temperament propre à les employer & à les faire agir. Or n'y ayant aucune partie quelle qu'elle puisse estre exempte des qualitez premieres & actiues & qui ne soit aussi dependente d'une des principales en son temperament & en ce qu'elle fait, il s'ensuit qu'en toutes les parties dans l'estat naturel il se trouue double temperament, l'un est propre & né dans le lieu mesme, l'autre y est estrangier & s'appelle influent, parcequ'il vient & subsiste par l'impression du temperament des autres parties principales qui leur sont contraires & qui rendent

ART. I.

Des especes de temperament, de ses causes & des qualitez qui le composent.

les humeurs difsemblables.

Il faut remarquer que ces parties principales avec toutes celles de leur dependance ayant vn temperament tout semblable font vne guerre immortelle avec les autres parties principales & avec toute leur fuite, parcequ'elles ont des qualitez contraires. En forte que dans ce combat naist vn troisieme temperament qui est different de celuy des parties, à cause que par vne necessité d'agir qui est en toutes les choses naturelles, tout autant qu'il y a de parties principales ou autres elles s'entre-combattent & communiquent sans cesse reciproquement toutes leurs qualitez, du meslange desquelles resulte & se produit vn temperament qui est celuy de toute la personne.

Cela se fait principalement par l'entremise des quatre humeurs qui font la matiere du corps, & qui sont doiées de qualitez qu'elles tiennent des parties dans lesquelles elles passent ou desquelles elles sont produites, car le sang est chaud & humide, le phlegme est froid & humide, l'humeur melancholique est froide & seiche, & la bile chaude & seiche. C'est pourquoy toutes ces humeurs, bien proportionnées en leur quantité & doiées de qualitez conuenables, doiuent premièrement estre meslées si exactement qu'elles paroissent aucunement depouillées de leurs qualitez pour composer toutes ensemble vne seule substance que nous appellons vulgairement la masse du sang, si bien qu'en ce combat & meslange chaque humeur perd quelque chose de sien pour en acquerir vne autre beaucoup plus excellente qui est l'union.

ART. 2.
Des moyens de
conseruer le tem-
perament & l'u-
nion de ses qua-
litez.

MAIS il est impossible que ce temperament & parfaite vnion subsiste bien long-temps, si les mesmes moyens qui la produisent ne la conseruent aussi. Or cette vnion tres-estroite se fait par plusieurs mouuemens & diuerses alterations qui toutes se terminent avec la perte ou l'acquisition de fort peu de degrez de quelques qualitez contraires, si bien que peu de temps y met la fin & qu'il faut necessairement que les vicissitudes en soient tres-frequentes.

Aph. 3. sect. 1.

La nature, qui n'est autre chose que le temperament, ne peut du tout souffrir les alterations continuées iusqu'au plus haut point & dernier degre de ses qualitez & qui s'esleuent beaucoup au dessus de la mediocrité sans y trouuer sa perte & son entiere dissolution. Elle ne peut non plus demeurer en vn mesme estat, parcequ'elle est vn principe de mouuement qui est necessité d'agir & qui ne peut suspendre son action; reste donc qu'elle aille & qu'elle vienne, qu'elle acquiere & qu'elle perde avec vicissitude vn degre de qualité plus ou moins pour subsister en soy-mesme, c'est à dire en nature.

Les mouuemens d'eschauffer & de raffraichir sont les plus frequents & qui pressent dauantage, parcequ'ils se font entre deux qualitez qui sont les plus actiues & les plus importantes de toute la nature & lesquelles, pour tout dire en peu de paroles, font la vie & la mort, c'est pourquoy ces alterations qui emportent toutes les autres en l'homme, sont de moindre estenduë. La qualite du froid n'entre point du tout en la composition des parties ny du temperament, elle n'y est iamais receuë que pour y faire violence à la chaleur & pour en domter les excez, car elle engourdit les parties & leur oste le mouuement, elle interdit la personne de toutes les actions de la vie esteignant les esprits qui sont les vrais outils & les liens de l'ame, enfin l'excez du froid n'est autre chose que la mort.

Du second moyen qui est la structure.

LA structure proprement ditte, & sans y comprendre le temperament, l'usage & l'action, n'est autre chose qu'une disposition naturelle des parties dependante de certaine grandeur, consistence, situation, nombre & figure interieure & exterieure, qui les rend propres à seruir; Je dis propres à seruir, parceque toutes ces choses dont la structure depend sont entierement oisives & incapables d'agir de leur chef, puisqu'elles ne sont toutes que des manieres de subsister qui ne sont point distinguées des parties, & qui n'aportent rien de surcroist.

ART. 1.
En quoy consiste la structure, ses qualitez & ses usages.

Or il n'y a rien de plus bas parmy les choses qui possèdent l'estre que les simples manieres de subsister & principalement celles qui suiuent la matiere qui n'est propre qu'à receuoir les impressions estrangeres. Mais voyons comment la nature fait valoir la structure, qui est le second moyen qu'elle employe & comment elle la releue de sa veritable bassesse.

LA structure des parties les rend propres à seruir à l'ame, parcequ'elle s'y loge & s'y establit avec la chaleur naturelle & ses facultez comme en son propre domicile, & en la demeure qui luy est plus conuenable, ce qui a donné subject au grand Hippocrate d'intituler un Liure qu'il a escrit des maladies qui arriuent aux parties du corps humain, *Des lieux en l'Homme.*

ART. 2.
Que la diuersité de la structure est cause de la variété des actions.
De locis in homine.

La structure des parties ne sert pas seulement de lieu tres-propre à la chaleur naturelle pour se conseruer, & pour se perfectionner, mais elle luy donne aussi le moyen, d'agir & de faire toutes les actions de la

Du Mouvement circulaire

14

vie, & bien dauantage elle est la cause & l'vnique source de leur agreable diuersité, puisque la chaleur naturelle qui est vne en toutes les parties & le seul & mesme principe agissant, par le moyen de la diuersité de la structure qu'elle employe, fait toutes les actions dissemblables.

ART. 3.
Que la chaleur naturelle fait seule toutes les actions.

Cela vient de ce que tout ce qui se reçoit est receu à la maniere & selon la capacité de ce qui reçoit, & de ce que l'ouurier est contrainct & obligé de s'accommoder à la portée de ses outils & de son subject. Or la chaleur naturelle vne & mesme est receuë dans les parties du corps qui sont tres-differentes, elle y est comme dans son subject, elle y traueille comme sur la matiere, elle s'en fert comme de ses outils, c'est pourquoy la structure des parties fait la diuersité des facultez & de toutes les actions de la vie.

Cela se voit plus sensiblement aux mouuemens volontaires qu'aux autres actions, à cause que les parties qui sont agitées de ces mouuemens sont tres-differentes en leur conformation, & que les muscles qui les remuent sont aussi fort dissemblables en leur structure, si bien que la faculté motiue vne & mesme, par le moyen de la chaleur & des esprits issus de mesme source & portez par des nerfs tout semblables, fait neantmoins vne si grande diuersité de fonctions differentes & toutes contraires, qu'il y a beaucoup de subject d'en admirer la varieté. La chaleur du Soleil fait presque la mesme chose, car selon les dispositions des matieres & selon la diuersité qui se rencontre en elles, elle en produit des animaux de differente sorte, des plantes, des mineraux & d'autres choses tres-dissemblables, bien que visiblement elle soit vne & mesme. Ainsi la lumiere & la flamme paroissent aussi fort differentes par la diuersité des subjects & de leurs matieres & font paroistre les objects tout dissemblables à ce qu'ils sont en eux-mesmes.

Mais retournons à nostre subject, les ames raisonnables, qui sont de mesme origine & de semblable qualité ne retiennent rien de semblable dans les hommes à cause qu'il y a tousiours quelque diuersité dans la structure interieure de leurs corps aussi bien que dans l'exterieur. Et cela se fait parce que tous les agens sont contraincts en quelque façon de s'accommoder à leurs organes, bien qu'ils se les approprient & se les ajustent aucunement selon leur inclination & principalement l'ame qui reside au dedans des siens & sert de principe interieur à leurs mouuemens. Cela estant ainsi nous ne deuons point nous estonner si la chaleur naturelle vne & mesme, dans les parties du corps differentes en leur structure, ne manque jamais à faire des actions dissemblables.

Elle arriue de la mesme façon dans le naturel, que nous le voyons arriuer par la maladie, lorsque la chaleur estrangere & fievreuse vient à s'emparer de tout le corps, elle fait diuerses maladies dans les différentes parties dont elle offense le temperament & les actions par vn simple excez de chaleur. Ou bien lors qu'une humeur corrompue se respand en plusieurs parties ensemble, ou en diuers temps, elle produit des maladies routes dissemblables & des symptomes differents en chacune de ces parties, parceque ayans des conformations diuerses & des fonctions differentes, il se fait diuers symptomes par leur lezion differente.

ART. 4.
Que la difference des maladies ne vient que de la diuersité de la structure.

Ainsi la fluxion qui tombe de la teste en la poitrine empesche la respiration, en l'estomach elle degouste & fait vomir, dans les boyaux elle fait diarrhœe, flux de sang & diuers autres accidens selon les diuerses qualitez de sa matiere & les differens lieux qui la reçoient. Ce sont-là les raisons pour lesquelles la chaleur vne & mesme & sans aucune difference establit toutes les facultez & leur fait faire des actions entierement dissemblables, par la seule diuersité de la structure & fabrique des parties, laquelle aussi de sa part est l'vnique source & le principe de cette varieté d'actions, parcequ'elle est le siege & le séjour de la chaleur naturelle. Et bien dauantage, la structure est aussi le moyen qu'elle employe pour faire ces mesmes actions.

C'est pourquoy si nous prenons garde attentiuement à l'ajancement de chacune de ces parties, & à la gentillesse de chaque parcelle qui la compose nous remarquerons qu'elles ont toutes ensemble vn arrangement admirable dans l'ajustement propre à faire leur operation, bien que la chaleur seule & les esprits la produisent. J'ay donné quelques exemples illustres de cette verité dans mes obseruations Anatomiques qu'il n'est pas à propos de redire, bien qu'ils facent à nostre subject. Je me contenteray de rapporter icy pour exemple la structure des parties organiques les plus simples de toutes qui sont les vaisseaux du sang.

ART. 5.

Le corps de l'homme se nourrit par le moyen des veines & des arteres qui portent le sang par tout & sont de grande vtilité par leur longueur & par leur petitesse jointes ensemble. Or il arriue tousiours dans les ouurages de la nature, aussi bien qu'en ceux de l'art, que les choses qui succent & attirent par des conduicts ou par des emboucheures longues & estroites, attirent puissamment & sans peine avec peu de force, & qu'au contraire, s'il est question de chasser & d'expulser, cette mesme conformation est tres-propre à le faire aussi, avec

Que les veines & les arteres sont vtils par le moyen de leur longueur & de leur petitesse jointes ensemble.

Hipp. l. de veteri Med. l. 1. v. 350.

grande vehemence & tres-facilement, c'est à dire avec peu de force. Si bien qu'un agent foible & imbecille, attirant ou expulsant quelque matiere par vn canal fort long & estroit, l'emporte sur vn autre agent beaucoup plus fort qui attire ou qui expulse quelque chose, par vn canal bien plus court & plus large.

Ainsi la nature a donné des vaisseaux tres-longs & tres-estroits au fœtus, dont la chaleur est imbecille, afin d'attirer le sang le plus pur qui se trouue dans les entrailles de la mere & le separer par cet artifice, comme nous le ferons voir cy-apres. De cette mesme façon les parties de l'exterieur du corps, dont la chaleur est beaucoup plus foible que celle des parties du dedans & des entrailles, attirant la nourriture par des vaisseaux qui sont les plus longs & les plus estroits de tous, n'y reüssissent pas moins que celles du dedans, encore qu'elles possèdent toute la chaleur, que leur situation semble aduantageuse, & qu'elles attirent & reçoient par des conduicts tres-courts & tres-larges. Ainsi l'on peut dire que la nature tres-sage faict de necessité vertu.

Il arriue aussi de là, que la saignée du pied qui se faict d'ordinaire de la saphene, qui pour sa longueur est la plus petite de toutes les veines, faict vne reuulsion bien plus forte & remuë bien dauantage toute la masse des humeurs, que la saignée des bras & des patties superieures; Il seroit superflu de rapporter icy d'autres exemples, les Liures de Galien sur l'usage des parties & ceux des autres Anatomistes en fourniroient grand nombre de tres-considerables, ie les passe sous silence & tout ce qui est de l'inuention des autres autant que ie le puis, pour me restreindre à mes remarques particulieres.

ART. 6.
*Que la loy des
membres dépend
de la vehemence
de l'agitation de
la chaleur.*

Donc tout le corps de l'homme & celuy de toutes les choses viuantes est faict d'un grand nombre de parties differentes en leur structure qui sont toutes ioinctes & liées ensemble au dedans par leur propre substance & par leurs nerfs, par leurs veines & par leurs arteres, avec les principes, dont elles tiennent le temperament, la nourriture & l'action. Et ces mesmes parties sont aussi ioinctes & liées au dehors par le moyen du cuir & des autres tegumens communs qui les enuoloppent estroitement & qui les enuironnent de toutes parts.

En sorte que l'homme est composé de ce grand appareil d'organes dont il n'y en a pas vn qui ne soit tres-propre & tres-sortable à faire quelque action differente des autres, & ce par le moyen de la chaleur toute seule, selon qu'elle est plus ou moins forte. Car la presence & la perpetuelle agitation de la chaleur naturelle, en vn organe tout propre & tout ajusté pour vne action, ne l'inuite pas seulement à la faire,
mais

mais bien dauantage il semble qu'elle l'y pousse & l'y contrainct en quelque sorte. Ainsi nous voyons que les oiseaux qui sont en l'air ne peuvent se mouuoir qu'ils ne volent, les animaux nouueaux nez se dressent sur leurs pieds, plustost qu'autrement, ils courent & font d'eux-mesmes & sans aucun maistre tout le reste des actions de la vie.

Ils y sont poussez par cette loy des membres qui consiste en l'agitation de la chaleur naturelle des parties si fortibles & si preparées pour faire leurs actions, qu'il est impossible qu'elles en fassent d'autres. La main n'est capable que de prendre, de tenir, de donner & de faire ce qui dépend de ces trois choses; le nez n'est propre qu'à respirer & à flairer, la bouche n'est faite que pour manger & pour parler; le mesme se peut remarquer en toutes les actions de nos membres, mais qu'une partie face les mouuemens & produise les actions d'une autre, c'est ce qui est inconceuable & qui ne s'est iamais veu; c'est renuerfer la nature dont l'ordre fait la beauté.

DE là l'on peut tenir pour chose asseurée, que la diuersité de la structure des parties donne subject à la chaleur de produire vne si grande varieté d'actions quand on est en santé, & que dans la maladie cette mesme diuersité de structure aporte vne grande varieté de symptomes, parceque chaque action lezée s'accompagne d'un grand nombre d'autres symptomes & fascheux accidens qui paroissent en l'habitude du corps & dans les excremens. En sorte que la structure estant cause de la diuersité de toutes les actions de la vie, elle est aussi cause de la varieté de tous les symptomes qui arriuent quand elle est offensée, lesquels ensemble se trouuent presque innombrables, quand bien mesme la structure qui en est la source ne seroit pas notablement alterée.

De là tirons pour consequence certaine, que la structure estant cause de cette grande diuersité dans les actions, vn tres-grand nombre de maladies en procede aussi, & presque tous les symptomes en general qui arriuent tres-rarement par la chaleur & l'intemperie, encore que plusieurs Medecins s'en seruent à tout propos, comme si elle estoit la seule cause de tous les symptomes. Cela vient de ce qu'un chacun n'a pas pris la peine de s'acquerir vne parfaite connoissance de la structure & de tout ce qui la regarde, c'est pourquoy ils ont recours à l'intemperie comme à vn abrys fauorable à leur paresse & comme à vne couuerture asseurée de leur ignorance; Cela fait que ces gens-là n'entrent point dans les secrets, ny dans les rares pensées d'Hippocrate, parceque cet homme incomparable explique presque toutes les plus grandes difficultez de la Medecine par la structure des parties, comme par leur pro-

ART. 7.
*Que presque tous
 les symptomes
 des maladies
 viennent de la
 diuersité de la
 structure.*

C

pre source & par leur veritable origine.

De là l'on peut voir que la structure qui ne consiste qu'aux simples façons de subsister des parties de nostre corps, peut par l'artifice admirable de la nature entrer en concurrence avec la chaleur naturelle mesme & disputer, pour ainsi dire, le poinct d'honneur avec elle.

*Du troisieme moyen qui est le mouuement circulaire
du sang & des esprits.*

ART. I.
*De la nature du
mouuement &
de ses especes.*

L'ART & la Nature different en ce que l'art n'agit qu'au dehors & s'arreste apres auoir faiect son ouurage, la Nature au contraire agit principalement au dedans & ne cesse iamais, parce qu'elle faiect partie des choses dans lesquelles elle est principe de mouuement. En sorte que d'une espece de mouuement elle passe à vn autre, elle en souffre & en faiect plusieurs à la fois, & apres vn moment de repos dans l'acquisition des choses elle ne cesse d'en rechercher d'autres plus parfaites, tellement que si cela ne se peut & qu'elle ait attainct le plus haut poinct de la perfection dont elle est capable, il faut neantmoins qu'elle continuë necessairement & qu'elle traueille à sa propre ruine. C'est ce qui a faiect dire au Genie de la nature Aristote, que le changement est comme vne vie commune à toutes les choses naturelles, parce qu'il est leur propriété principale & plus essentielle, attendu que le lieu, le temps & les autres ne leur arriuent qu'en consequence du mouuement.

Or sans nous arrester à la generation & à la corruption, qui s'acheuent entre des termes contradictoires & qui par consequent se font en vn moment, nous dirons que le mouuement est vn acheminement & vn passage d'un estat en vn autre par vn milieu, si bien que le mouuement consiste en vn delaisement successif d'une chose & en l'acquisition d'une autre qu'on appelle terme, dont il y a trois genres differens, sçauoir la quantité, la qualité & le lieu, qui font trois fortes de mouuemens differens. Le mouuement qui se termine à la quantité s'appelle accroissement si elle augmente, ou diminution si elle decroit. Le mouuement qui se termine à la qualité, s'appelle alteration qui a tout autant d'especes differentes qu'il y a de qualitez sensibles, & prend le nom de la qualité qu'on acquiert, comme par exemple d'eschauffement, humedation, blanchissement, à cause de la chaleur, de l'humidité & de la blancheur.

Le mouuement qui se termine à l'acquisition d'un lieu, s'appelle

mouvement local & a six especes à raison des trois dimensions, dont la premiere est la longueur qui commence en haut & finit en bas; la seconde, la largeur qui va de droict à gauche; & la troisieme qui est la profondeur s'estend du deuant en derriere, de façon que tous ces changemens se font tousiours entre deux contraires qu'on appelle les termes ou les limites du mouvement; parce qu'il y va finir & ne se fait iamais autrement, puisque de la petitesse on passe à la grandeur, du froid à la chaleur, & ainsi du reste des autres mouuemens. Or le mouuement local est le plus excellent de tous & principalement celuy qui se fait en rond, puisque le cercle est la plus noble & la plus admirable de toutes les figures, dont le mouuement circulaire a toutes les perfections, sur lesquelles il encherit autant que l'acte surmonte la puissance en noblesse & que la forme est plus excellente que la matiere.

Les qualitez qui viennent des principes de la nature, conseruent les choses & les perfectionnent au degré le plus releué, ainsi nous voyons que le temps, le lieu & la grandeur conseruent & perfectionnent toutes les choses naturelles. Or le mouuement est la principale de toutes les proprietéz qui s'y rencontrent, & par consequent il n'y a point de doute que le mouuement ne conserue & ne perfectionne toute chose plus aduantageusement qu'aucune autre de leurs proprietéz.

ART. 2.
Que le mouuement perfectionne toutes les choses naturelles.

Pour ce subiect il n'y a point de chose naturelle qui ne soit sans cesse agitée de la pluspart des mouuemens cy-dessus denommez; les plus nobles s'agitent en de differentes & tres-admirables manieres, comme les corps celestes, les plus basses & les plus viles ont moins de changemens, parce qu'elles sont toutes materielles & sans mouuement de leur part, elles sont neantmoins sans cesse dans la vicissitude de diuerses alterations par l'attouchement des contraires qui les environnent & par les influences des causes vniuerselles & celestes.

Les choses mediocres, comme les animaux & principalement l'homme, seruent perpetuellement de theatre à toute sortes de changemens, puisque nous souffrons en plusieurs façons & tres-sensiblement des causes vniuerselles & de tout ce qui nous environne. D'ailleurs nous sommes composez d'une infinité de parties tres-delicates qui sont dotées de temperamens tout contraires, & qui agissent & souffrent toutes reciproquement les vnes des autres, ioinct que les trois parties principales traouillent sans aucun relasche, & font toutes sortes de mouuemens depuis le premier moment de la naissance iusques au dernier soupir de la vie. C'est ce qui fait qu'Hippocrate enseigne, que la plus parfaite santé depend du meffange d'une eau tres-subtile & tres-

L. 1. de dieta 1, 27.
v. 36, & 37.

legere, c'est à dire, tres-propre à changer & à se mesler sans cesse & d'un feu tres-delié & capable de tousiours agir, afin que les qualitez de ces deux principes produisent des mouuemens continuels, puisque la santé consiste en la perfection de tant d'agitations differentes.

ART. 3.
Qu'il n'y a que l'exercice & la circulation du sang capables de conseruer la santé.

Tous ces mouuemens ne suffisent pas pour la conseruation d'une santé tellequelle, bien loin de la mettre au meilleur estat qu'elle puisse estre, si la personne entiere n'a ces agitations vehementes du mouuement qui se fait de lieu en autre, parce qu'il n'appartient qu'à luy seul d'y mettre la derniere main. Ainsi l'air se corromproit en fort peu de temps s'il n'estoit agité en sa partie superieure, & emporté comme la sphere du feu par l'impression & la rapidité des cieux, & si la moyenne region n'estoit nettoyée par les vents que l'on appelle à bon droit les balays de l'air, & qui ne sont pas mesme inutiles à son plus bas estage, qui est aussi sans cesse agité des mouuemens de tous les animaux. De mesme l'eau dormante se corrompt incontinent, c'est pourquoy l'auteur de la nature a donné tres-sagement à ce vaste empire des eaux des mouuemens continuels de flux & reflux pour la purifier & ce par le moyen du Soleil, & d'autres agitations encor des vents & des poissons mesme qui sont les creatures & ses habitans ordinaires.

La masse du sang qui fait la mer du petit monde se corromproit aussi bien tost, si le cœur qui en est le Soleil ne l'agitoit & ne le promenoit dans les veines & dans les artères d'une partie du corps en vne autre sans aucune intermission, en sorte que du foye il entre dans la veine caue qui le communique au ventricule droit du cœur, d'où il passe par les vaisseaux du poumon dans le ventricule gauche & de là par la grande artere en tous les membres, d'où rentrant dans les veines, il retourne encor en la plus grande qui est la veine caue, pour acheuer son tour & continuer sans cesse le mesme circuit de tout le corps.

ART. 4.
Des raisons qui ont obligé l'Auteur à traiter du mouuement circulaire & à suivre l'ordre qu'il y garde.

LA necessité de ce mouuement local, dont la masse du sang est sans cesse agitée, m'a semblé de si grande importance pour la conseruation de la santé & de la vie mesme, que j'ay creu que j'estois obligé de faire part au public des lumieres que ie me suis acquises sur ce subiect. Et afin d'y mieux retiffir & de faire entendre plus clairement mes pensées, ie debiteray les remarques que j'ay faites sur cette matiere, avec vne methode la plus facile & la plus naturelle qu'il me sera possible. Nous dirons donc que l'homme ne se peut considerer qu'en quatre differentes estats, le premier est celuy de parfaite santé; le second est celuy de la disposition à la maladie; le troisieme est l'estat de la ma-

ladie mesme, & enfin le dernier & le quatriesme estat, c'est celuy de la conualescence. Or le mouuement circulaire est tres-considerable en toutes ces dispositions differentes, comme nous le ferons voir par la suite de ce discours. Mais auparauant que d'entrer en matiere, faisons reflexion sur ce qu'il est en soy-mesme & de sa nature pour en connoistre la foiblesse, parcequ'il est le principal & le dernier des trois moyens dont la nature se sert à perfectionner l'homme.

Nous remarquerons donc que le mouuement circulaire a les mesmes deffauts que le meslange, puisqu'ils ne sont presque qu'une mesme chose, que le mouuemēt est leur genre cōmun, & que le meslange est l'une de ses principales vtilitez & de ses plus considerables effects. La plus grande perfection du mouuement circulaire consiste en ce qu'il fait couler le sang & les esprits en toutes les parties où ils produisent toutes les merueilles que nous voyons en l'homme. Or cet escoulement est vne chose si facile à changer & qui reçoit si aysément quelque alteration remarquable, qu'il y a lieu de s'estonner qu'elles ne sont pas plus frequentes, car si la nature ne conduisoit l'abondance du sang avec vne extreme sagesse, les desordres & les confusions en arriueroient à tout moment, comme nous le ferons voir en la seconde partie de cet Ouvrage.

Cette sage maistresse enuoye le sang & les esprits en ses organes, à proportion qu'ils en ont besoin & ne manquent iamais à mesure qu'ils doivent faire leurs fonctions, de la mesme maniere que nous voyons ces admirables machines composées d'une infinité de petits ressorts qui en font iouer en mesme temps quantité d'autres beaucoup plus grands, par le moyen de l'air ou des eaux qui se communiquent avec tant d'artifice & de justesse, que non seulement les esprits du vulgaire en demeurent estonnez, mais aussi les plus sages & les plus aduisez en sont surpris, bien que toutes ces merueilles dependent de peu de choses & de moyens tres-foibles.

C'est pourquoy si nous faisons reflexion sur les matieres dont nous sommes faits, sur la nature du meslange qui les rend propres à nous composer & à nous nourrir, si nous considerons la delicatesse & la subtilité de la pluspart de nos organes, & que nous obseruions l'extreme foiblesse de ces escoulemens merueilleux du sang & des esprits qui donne le mouuement & l'action à tous nos membres, nous connoistrions euidemment que tout cet appareil n'est que bassesse & qu'infirmité qui nous doit donner grand subiect de rentrer en nous-mesme, & d'admirer l'intelligence infinie qui forme vn corps si noble & si majestueux de la matiere la plus vile & la plus corruptible de toute la nature & qui le

faict agir par des moyens si foibles.

Nous auons dict que l'homme ne se peut considerer qu'en quatre differens estats, sçauoir en son naturel qui est l'estat de parfaite santé, dans la cheure de cet estat naturel qui nous conduit à la maladie, dans la maladie mesme & enfin dans la conualefcence qui est le quatriesme estat & le retour à la santé. Et parceque l'estat naturel est la regle & la mesure des trois autres & que la santé parfaite donne euidentement à connoistre toutes les dispositions à la maladie, comme la ligne droite nous faict connoistre les obliques, puisque nous ne sommes malades qu'autant que nous sommes esloignez de cet estat, nous diuiserons nostre ouvrage sur ce subiect en deux parties.

Dans la premiere nous traiterons de tous les mouuemens du sang & principalement du mouuement circulaire comme il est en l'estat naturel & de santé parfaite. En la seconde partie nous traiterons de ce mesme mouuement comme il est aux trois autres estats, & nous y ferons voir les principales & les plus vtiles de nos remarques en la doctrine d'Hippocrate sur ce subiect, puisqu'elles seruent à la guerison de toutes les maladies & à la conseruation de la santé. En cette seconde partie nous reprendrons les mesmes raisons que nous auons employées pour l'explication du Liure d'Hippocrate des maladies des Filles & de toutes les autres qui se produisent des defauts du mouuement circulaire, i'y en adiousteray beaucoup d'autres & feray voir que i'ay faict le premier l'application du mouuement circulaire dix ans auparauant ceux qui se la veulent attribuer, & que bien dauantage elle est si parfaite & si vtile pour la connoissance & pour la guerison des maladies, qu'il est impossible d'y rien adiouster qui ne se raporte à mes diuisions & qui ne se trouue expliqué par les maximes que i'en ay aduancées.

Au reste, nous diuiserons la premiere partie de ce traitté en six Sections, & en la premiere nous parlerons de la noblesse des parties, puisque la plus noble est le siege de l'ame, & qu'elle faict toutes les actions par le moyen du sang & des esprits que le mouuement circulaire communique. En la seconde, non seulement nous prouuerons l'existence du mouuement circulaire par le tesmoignage des sens & de la veüe mesme, mais aussi qu'il est impossible que toutes les parties ne le produisent, puisqu'elles font par son moyen toutes les actions de la vie, nous continuerons par ses vtilitez qui sont communes à tout le corps, & viendrons en suite à celles qui sont particulieres à chaque lieu.

Cependant il semble que la resolution que ie prens d'escrire sur vn si beau subiect m'oblige à deduire tout au long les sentimens & les opinions differentes des anciens Medecins & de tous les modernes qui en

ont escrit deuant moy, faisant voir les raisons & les motifs differens qui les ont engagé en des sentimens si contraires & monstrent en suite les points en quoy ils conuiennent & ceux ou leurs opinions sont differentes. Je pourrois mesme retrancher ce qu'il y a de mauuais, & employer seulement ce qu'il y a de bon & de solide dans leurs sentimens, pour me seruir à l'establissement de ceux que ie pretens mettre au iour, commençant par les choses qui sont hors de doute & qui sont receuës d'un chacun, afin de mieux affermir la doctrine que i'enseigne.

Mais parceque ie pretens d'estre en ce rencontre, comme i'ay toujours esté, vn fidele & perpetuel Interprete des sentimens du grand Hippocrate qui nous a laissé cette doctrine tres-importante diuinement exprimée, & que i'ay cy-deuant commencé d'expliquer par mes Commentaires sur son Liure des maladies qui arriuent aux Filles; & depuis en ceux que i'ay faits sur les Liures du mesme Aucteur touchant les accouchemens à sept & à huit mois, ie suis engagé, ce me semble, de continuer dans le mesme dessein. C'est pourquoy sans m'arrester aux opinions des autres Escriuains, lesquelles se forment comme des phantosmes & qui sont de fort peu de poids, ie ne m'appliqueray qu'aux demonstrations solides du grand Hippocrate sur lequel i'appuiray toutes mes raisons qui preuent euidentement l'existence & la necessité du mouuement circulaire du sang, toutes ses parties, ses suites, & ses circonstances par leurs causes & par leurs effects.

Et neantmoins ie ne dois pas oublier en ce rencontre l'honneur qui est deu aux merites d'Harnay, ce grand homme Anglois, qui le premier de tous les modernes s'est apperceu de la necessité de ce tournement du sang & qui nous a fourni beaucoup de bonnes raisons & d'experiences pour l'establir & le remettre en lumiere, apres tant de siècles qui l'auoient enseuely dans l'ignorance, & ie ne me descharge pas tout a fait de la peine d'entreprendre en temps & lieu l'examen entier des opinions des modernes, la petitesse de l'ouurage que ie fais à present ne le permet pas, puisque la diuersité que ie rencontre entre eux requiert mesme vn volume plus grand que celuy-cy. Ioinct que i'ay bien de la repugnance de m'engager à censurer les pensées d'autrui, bien que ie voye beaucoup d'apparence d'y reüssir avec honneur.

Il y a trois façons de combattre les opinions fausses & contraires à la verité; la premiere est celle qui renuerse les fondemens, qu'on appelle les premisses ou les propositions aduancées qui les soustiennent & qui concluent pour leur deffense. La seconde s'adresse directement à la conclusion faisant voir qu'elle est fausse, parceque l'attribut ne conuient pas au subiect, ou qu'il ne luy conuient pas de la façon qu'on le

dict. Et la troisieme enfin & la plus illustre maniere de destruire les opinions fausses est celle qui sans s'arrester à les combattre establit la verité si solidement & la fait voir avec tant d'evidence que l'esclat de sa beauté dissipe aisément les ombres qui s'opposent à ses lumieres. Et c'est de cette derniere façon d'agir contre les opinions fausses que ie pretens me seruir plustost que des deux autres, pour destruire tout ce qui est contraire à la verité des maximes que i'aduance qui ne sont point autres que celles de l'incomparable Hippocrate, comme il paroistra euidentement aux gens d'esprit qui prendront la peine de conferer tous mes escrits avec les Oracles de ce diuin Aucteur.

SECTION PREMIERE.

DE LA NOBLESSE DES PARTIES.

CHAPITRE PREMIER.

Des qualitez & des effects des parties nobles.

ART. I.
*qu'il y a des
 parties nobles,
 leur nombre,
 leur nature &
 leur office.*

C'EST vne verité receüe de tous les Sçauans qu'il se rencontre en l'homme des parties principales d'où les autres dependent, elles sont ainsi nommées parcequ'elles sont absolument necessaires à la conseruation de la vie, & parcequ'elles fournissent à tout le corps vne vertu pour agir, ou du moins qu'elles communiquent vne matiere commune à tous nos membres. Ces Raisons ont obligé tous les Medecins à reconnoistre & à receuoir trois parties principales qui sont le foye, le cœur & le cerueau; celuy-cy reside au lieu le plus esleué comme le maistre en son throsne, afin de pouruoir à tous les organes des sens, & à toutes les parties du dehors qui seruent aux mouuemens pour mieux regler leurs actions. Le cœur est au milieu comme vn Roy qui fait largesse de ses salutaires influences & de sa chaleur à toutes les parties, & le foye qui est la source des humiditez nourrisantes, fait le sang pour l'entretien de tout le corps & le distribuë par les veines qui sont les conduicts par où il communique à toutes les parties cette agreable matiere, ses douces vapeurs & toutes ses qualitez; de mesme que le cœur enuoye toutes les siennes par les arteres & le cerueau par les nerfs, comme par de petits canaux dont les passages sont imperceptibles, à cause de la subtilité des esprits animaux: en sorte qu'il est aisé de conclure de là qu'il y a trois parties principales & qu'il

qu'il n'y en a pas dauantage, puisqu'elles sont absolument necessaires à la conseruation de la vie & que toutes les autres dependent de leurs influences, & des matieres qu'elles communiquent.

PResque tous les Sçauans modernes & des derniers siecles, donnent la preeminence entre ces trois parties nobles & le lieu d'honneur au cerueau, puisqu'il est l'origine de toutes les connoissances sensitiues & des mouuemens volontaires, il a l'honneur d'estre le throsne & la demeure ordinaire de la sagesse, du iugement & de la memoire, & mesme il est le siege de l'intelligence des premiers principes & des choses tres-releuées; bref le nom des facultez du cerueau l'emporte, elles ont esté nommées par les Sçauans de tous les siecles, les facultez principales, parcequ'elles font des actions illustres & diuines & qu'elles gouuernent toutes les actions des autres facultez.

ART. 2.
Raisons de part
& d'autre &
premierement
pour la preemi-
nence du cer-
ueau.

C'est vne verité tres-assurée qu'il y a vne mutuelle dependance entre toutes les parties du corps humain, en sorte qu'elles sont faictes les vnes pour les autres, & toutes ensemble pour vne principale, puisqu'elles ont esté formées pour la plus excellente action de cette partie qui est le but & la fin de toutes les autres. Or il n'y a point de doute que les fonctions de toutes les parties de l'homme ne se raportent à celles du cerueau, puisque mesme le genie de la nature Aristote, les appelle diuines, tres-excellentes & qui doiuent selon l'ordre de nature, auoir la prerogatiue de conduire & de gouuerner, parcequ'elles ont des objets tout diuins & qui donnent des contentemens merueilleux & tres-solides sans aucun meslange d'impureté. Il dict dauantage, que la vie de l'esprit est toute diuine & qu'elle tient beaucoup de l'immortalité, puisqu'elle consiste à viure selon ce qui est de plus considerable en nous, car bien que l'esprit ne paroisse en façon quelconque à nos sens, ses actions neantmoins sont d'autant plus sublimes & plus honorables qu'elles sont imperceptibles & separées de la masse du corps, c'est pour cela mesme qu'il veut que le souuerain bien de l'homme consiste aux fonctions tres-releuées de l'esprit, plustost qu'en celles des vertus qui dependent du corps & de plusieurs circonstances. En vn mot les actions de l'esprit, qui sont celles du cerueau, nous distinguent des bestes & nous aprochent de Dieu.

L. 10. Ethic.
cap. 8.

Dauantage, si nous considerons attentiuement nostre corps nous reconnoissons aisément qu'il est faict pour seruir au cerueau dont l'action principale est la connoissance des choses qu'il ne sçauoit auoir sans le ministere des sens, puisqu'il faut qu'il soit instruit par le moyen des especes qu'il reçoit de leurs organes, & que pour en faire la recher-

D

che & la descouuerte le mouuement local est necessaire qui se fait par les nerfs, les muscles & les tendons qui se doiuent attacher sur les os, & sur les cartilages pour rendre les mouuemens fermes & assurez. Toutes ces choses doiuent estre ioinctes ensemble par des liens dont il y en a de particuliers à chaque partie, & d'autres qui sont communs & qui entourent tout au dehors comme la peau, les vaisseaux font aussi le deuoir de liens communs au dedans de nous, quoy qu'ils ayent d'autres fonctions bien plus nobles, puisqu'ils portent les influences & le sang du cœur & du foye communicans la nourriture & la vie qui sont absolument necessaires à ce grand assemblage de tant de parties differentes, en sorte qu'elles ne sont faites & ne subsistent toutes que pour le seruice du cerueau.

Part 2 sect. 1. 1. 6.
Epid.

De plus la grandeur, la figure & la taille du corps dépendent absolument du cerueau; puisque la teste n'est faite que pour le cerueau seul, & qu'Hippocrate enseigne que la grandeur & la taille de tous les os dépendent de ceux de la teste, parcequ'ils retiennent tous vne proportion avec ceux où ils s'articulent & s'attachent; ainsi les os du bras s'attachent à l'espaule, la cuisse s'emboiste dans le trou de la hanche qui s'articule avec les vertebres, afin que toutes ensemble elles seruent à contenir & à donner passage à la moëlle du dos qui est vn alongement du cerueau dont elle tient la grosseur & la figure. Ces raisonnemens sont tres-veritables & se tirent des effets & des consequences; mais prenons les choses en leur origine afin d'en rendre vn iugement plus equitable.

ART. 3.
De la distinction
des facultez &
des parties.

Toutes les choses naturelles se distinguent par leur forme & par le mesme principe qui leur donne le premier establissement. C'est pourquoy l'homme estant establi par vne forme tres-accomplie nous pouuons aussi remarquer vne grande suite de differens effets considerables qui procedent immediatement d'une si noble source. Entens vn grand nombre de facultez parfaitement distinguées les vnes des autres dont les forces paroissent en tous ses membres & ne se trouuent iamais aux autres animaux. Voyons les parties du dehors qui ne sont que des productions de celles qui sont au dedans, afin que de là nous conceuions vne estime suffisante de l'excellence de leur principe, puisque la distinction tres-accomplie qui se trouue en tous ces membres du dehors, est vne marque assuree d'une distinction bien plus grande qui est au dedans, & qui consiste aux qualitez de ses principes. Car la distinction du dehors paroist principalement en la situation de ses parties, qui dépend des qualitez des principes.

Ainsi l'Âme de l'homme dont la naissance est celeste & toute divine dresse son corps & l'esleue tout droit au lieu de son origine, afin que l'homme en la considerant sans cesse en aprenne les merueilles & sçache qu'il est fait pour y retourner. La nature luy fournit vn premier & principal moyen qui est tres-propre & tres-efficace à la seconder en l'establissement de cette demeure qui est la chaleur, puisque s'esleuant naturellement soy-mesme elle le porte aussi droit à la sphere du feu comme à son centre. Car la tres-parfaicte & tres-abondante chaleur de l'homme ne laisse & ne souffre rien du tout d'impur & de terrestre dans le meslange de sa matiere capable de l'abatre, comme les autres animaux.

DE là l'homme reçoit vne distinction tres-parfaicte avec vn arrangement merueilleux de tous ses membres qui gardent vne situation toute conforme à celle de ce grand monde ayant ses parties basses appuyées sur la terre qui en est le centre & le visage esleué droit au ciel qui est la partie la plus haute & la circonference de cet Vniuers; afin que sur ce modelle, dont il est vne copie tres-acheuée, il imite plus auantageusement son aucteur en toutes choses.

Car si l'homme n'estoit naturellement droit, ce qui luy donne la facilité de toute sorte de mouuemens, la main demeureroit aneantie dans la bassesse de l'usage du pied, & d'vn apuy tres-mesprisable; La main, dis-je, ce prodigieux instrument des instrumens, ayant seul la vertu de tous les autres, & qui est la marque la plus assuree de la sublimité du genie qui forme & qui gouuerne l'homme, puisqu'elle est tres-commode pour fabriquer les artifices & toutes les machines imaginables qui peuuent seruir en paix & en guerre & à toute sorte d'ouurage.

Ainsi la moins considerable des trois dimensions, qui est la longueur, se distingue & produit en l'homme des effets tres-remarquables, par la vigueur de la chaleur naturelle qui le releue & luy donne l'accroissement, puisque l'accroissement commence en la premiere conformation par la teste, qui se voit alors beaucoup plus grosse que tout le reste du corps ensemble, & qu'il continuë par la bouche, qui est partie de ce mesme membre, où est le principe de la longueur & de l'accroissement en toutes les choses viuantes. Car la racine mesme, qui est la bouche des plantes, est aussi la premiere porte de leurs alimens.

La vertu de la mesme chaleur naturelle produict des effets de distinction tres-euidente en la diuision des parties droittes & gauches qui font la largeur de nostre corps & la seconde dimension, puisque nous les voyons toutes en l'homme beaucoup plus separées que dans

ART. 4.
Que l'Âme de l'homme l'esleue droit au Ciel.

ART. 5.
Que la situation des parties de l'homme est conforme à celle des parties de l'uniuers.

ART. 6.
Que la distinction des parties vient de l'abondance de la chaleur.

les autres animaux. Et mesme en la poitrine, où est le sejour de l'Amé & de la chaleur, nous remarquons vne largeur considerable soustenuë par le sternon & par les costes qui sont courbées en forme de demy cercle, au lieu qu'aux autres animaux elles sont presque toutes droittes, d'où vient qu'ils ont la poitrine en pointe, estroite & ferrée.

Ainsi nous voyons tous nos membres sans aucune confusion dans vn arrangement agreable parfaictement separées en leur structure & en leur masse, d'où nous pouuons inferer qu'ils le sont bien dauantage en leurs qualitez, puisqu'elles sont les causes de la distinction des parties, Et en effect les qualitez se trouuent beaucoup plus eminentes, & beaucoup moins confuses par le meslange des contraires, dans les parties principales de l'homme, que dans celles des autres animaux, puisqu'il ne s'en rencontre aucun qui ait le cerueau si froid, si humide & si ample que luy. Il a le cœur plus chaud que tous les autres, puisqu'il iouyt d'vne vie bien plus longue qu'aucun des animaux dont nous ayons la connoissance, & mesme nous n'en descouurons aucun qui produise tant d'humidité nourrissante & de sang que l'homme, ce qui est vne marque euidente de la grande humidité de son foye.

ART. 7.
*Que les quatre
 qualitez sont
 tous les mouue-
 mens de la natu-
 re & qu'elles
 distinguent les
 parties nobles.*

IL y a quatre qualitez premieres & principales dont toute la nature dépend, la chaleur & l'humidité sont les plus nobles & tiennent lieu de forme: la froidure & la seicheresse sont en quelque façon des defauts & des priuations de ces deux nobles qualitez & principalement la derniere qui est tres-pernicieuse aux choses viuantés, puisque la seicheresse suppose formellement l'absence de l'humidité radicale (qui est le fondement de la vie) & l'aneantissement de la chaleur qui succombe aussi-tost faite de l'humide qui est son aliment ordinaire. Tous les mouuemens de la nature se font entre ces quatre qualitez, elles sont les veritables sources & les principales causes de tous les changemens qui arriuent en nous, elles composent tous nos membres, & le temperament qui est leur forme & la nature mesme des parties qu'elles separent & qu'elles distinguent, puisqu'elles leur donnent le premier establissement. C'est pourquoy nous voyons qu'en l'homme ces qualitez sont parfaictement distinctes & separées les vnes des autres, en sorte que les parties qui les possèdent en vn degré plus eminent s'appellent principales, ainsi le froid qui domine au cerueau fait qu'Hippocrate appelle la teste la citadelle du froid & des humiditez pituiteuses, de mesme qu'il appelle le foye la source des humiditez nourrissantes, & le cœur le sejour de l'Amé & de la chaleur naturelle.

*Que la chaleur
est la principale
qualité du tem-
perament.*

Ainsi la nature n'a fait que trois parties principales, parcequ'il n'y a que trois qualitez importantes à la vie; la chaleur est la principale & la plus necessaire, soit à l'art qui n'acheue aucun de ses ouurages sans feu, soit à la nature qui ne fait rien du tout sans chaleur. Il n'y a pas lieu de douter qu'elle ne face des effets au dedans de nous mesmes, beaucoup plus releuez que ceux qu'elle fait au dehors agissant de sa propre force; bien qu'elle en fait de tres-considerables, puisqu'elle separe toutes les choses differentes, elle les purifie & les met à l'espreue avec vne grande efficacé. Cette qualité merueilleuse ne manque point au dedans de nous mesmes de faire plus aduantageusement tous les mesmes effets & plusieurs autres encore beaucoup plus excellens, puisqu'elle est soustenuë par la plus noble forme de toute la nature, dont elle reçoit les influences qu'elle communique en des lieux tres ajustez & tres-conuenables à faire toute sorte de mouuemens, & qu'elle y rencontre vne matiere tres-exquise & tres-propre à composer tous les ouurages les plus accomplis qu'on se pourroit imaginer. L'Ame de l'homme est cette forme dont la chaleur est le premier & principal organe, elle traueille sans aucune intermission dans toutes les parties qu'elle establit, qu'elle distingue, & qu'elle separe les vnes des autres estant la qualité maistresse du temperament, qui est la forme & la nature de nos membres & le veritable & seul principe de toutes les actions de la vie. La froidure est son ennemie, puisqu'elle produit tous les effets contraires à cette ouriere incomparable, & que mesme elle arreste toutes les actions de la vie, elle engourdit les membres & rend tout le corps immobile, bref elle esteint la chaleur & ses agitations perpetuelles, ce qui la rend tres-digne d'estre appellée l'ennemie capitale de la nature humaine. La partie qui sert de demeure à vne qualité si maligne & si contraire à la nature, bien loin de meriter l'honneur & la prerogatiue au prejudice du cœur qui est le sejour ordinaire de l'Ame & de la chaleur naturelle, dans le sentiment de plusieurs, pourroit deschoir du rang qu'on luy donne entre les autres parties principales.

L'excellence d'une partie ne vient point de la structure, puisqu'elle est entierement oisue, comme nous l'auons monstré cy-deuant; & qu'elle tire toutes ses perfections de la chaleur naturelle. Or la chaleur est d'autant plus foible au cerueau que la froidure y est eminente, & neantmoins parceque les parties tirent leur excellence des facultez qu'elles reçoient, de leurs fins, de leurs objets & de leurs actions ordinaires, toutes ces choses se trouuent si sublimes & si releuées dans le cerueau que s'il en est la seule & principale cause, il faut sans contre-

di& que les autres parties principales luy cedent absolument le premier lieu. Que si au contraire nous reconnoissons que la chaleur & les esprits enuoyez du cœur en toutes les parties & au cerueau mesme y produisent tous les mouuemens & toutes les fonctions de la vie, nous pourrons dire avec justice que le cœur est la principale partie & que toutes les autres n'operent que par la dependance de ses influences.

CHAPITRE II.

Que le cœur est la principale des parties nobles & la seule cause de toutes les actions.

ART. I.
*Que le cœur est
tant fait le
premier aide à
produire le reste
des parties.*

C'EST vn sentiment veritable & receu de tous les Sçauans, qu'en tous les ouurages d'Intelligence ou de nature il se rencontre tousiours vn premier & vn dernier, c'est à dire vn arrangement & vne mutuelle dependance des parties qui le composent, en sorte que toutes les choses bien ordonnées reconnoissent tousiours vn premier principe d'où elles dependent. Or il n'y a pas lieu de douter que l'homme ne soit le chef-d'œuvre de la nature & de la plus sublime intelligence, où nous reconnoissons vn arrangement merueilleux de tous les membres qui le composent avec dependance. C'est pourquoy nous deuous conclure que le cœur est ce premier principe, parceque la nature employe tous ses soins & tout ce qu'elle a de plus excellent pour le produire le premier dans le lieu le plus aduantageux, comme l'apuy de tout son edifice & le souuerain maistre de son économie, afin que ses fauorables influences & les nobles agitations donnent la naissance & les mouuemens necessaires à toutes les autres parties. Car ce qu'il y a dans la semence de plus exquis, de plus chaud & de plus proche de l'acte, descoulé de cette mesme partie des parens, rentre le premier en nature, puisque aidé par la vertu generatiue de la matiere, il repret tous les mouuemens & toutes les forces du cœur qui est en quelque façon l'homme tout entier, parcequ'il contient eminemment les facultez de tous ses autres membres. L'entens la vertu formatrice qui est vne production de la faculté vitale de ceux qui engendrent & qui deuient propre au cœur de l'enfant qui se forme. En sorte que le cœur sert de fondement & de principe pour faire renaistre toutes les autres parties que la semence enferme en puissance

plus esloignée dans son merueilleux racourcy. Parce qu'il faut necessairement que ce qui n'a pas l'estre le recoiue de ce qui le possède, & que ce qui est plus en acte aide la naissance & forme toutes les autres parties qui sont plus froides & plus materielles.

Toutes les parties dépendent du cœur en leur naissance & en leur premiere conformation, puisqu'elles en dépendent absolument en leur subsistence, en tous leurs mouuemens, & mesme en la guerison des maladies qui leur arriuent; parceque toutes les choses naturelles tirent leurs premiers establissemens des mesmes causes qui les conseruent & qui communiquent les mouuemens salutaires. C'est vne marque infailible qu'une chose donne l'estre lors qu'elle donne les moyens de le conseruer & d'agir.

Rien ne se fait dans la nature qui n'ayde à se faire soy. mesme & dont vne partie ne produise les autres, ainsi les plantes iettent leurs racines en terre & poussent vn petit germe en haut qui produit le tronc, & les branches commençant par vn principe tres-efficace & tres-petit qui est au milieu comme le cœur qui forme toutes les parties seruant de fondement & de baze pour prendre leur accroissement en toutes les dimensions.

ART. 2.

Que rien ne se fait qui n'aide à se faire soy. mesme.

Cette verité se descouure à l'œil en toutes les semences & aux œufs, & ie ne sçay pas d'où vient qu'il y a des esprits qui l'osent reuoquer en doute, puisqu'un si grand nombre d'hommes illustres, & mesme Hippocrate & Aristote, en ont fait l'experience qui doit passer pour irreprochable & tres-certaine, car ils assurent vnanimement qu'ayans fait couuer des œufs par des poules à plusieurs & diuerses fois, ils ont descouuert à l'ouuerture de ces œufs que le troisieme iour on a de coutume de voir vn point qui palpite & tressaille: Ces tescmoins illustres ont reconnu que ce point tressaillant n'est autre chose que le cœur, puisque le iour suiuant qui est le quatriesme on void des filamens rouges dont quelques-vns vont au blanc de l'œuf, & d'autres au moyeu, & que mesme le cinquiesme iour on descouure, proche de ce point qui est vermeil & tousiours palpitant, deux autres points qui sont la teste & le foye qui se distinguent euidentement, le sixiesme & septiesme iours on void la structure de ces parties principales fort auancée, si ce n'est que le foye est encore tout blanc.

IL n'est pas si aisé de voir la mesme chose en l'homme, à cause de la rareté des auortemens & que la plupart de ceux que nous voyons sont accompagnez de pourriture ou n'arriuent pas au mesme iour pre-

ART. 3.

Que la conformation de l'homme est difficile à descouuoir.

où l'on peut discerner le commencement de la conformation du cœur tout seul & sans aucune apparence des autres parties; bien que nous en ayons plusieurs histoires tirées des bons Auteurs & d'Hippocrate mesme qui confirment nos propres experiences & nous obligent de croire que la conformation des parties de l'homme commence par le cœur comme celle de tous les autres animaux & de toutes les plantes.

L'ordre que la nature garde en la conformation des autres parties confirme cette verité, puisqu'elle se depeche de perfectionner les premieres celles qui sont plus necessaires, au lieu qu'elle tarde de faire & d'acheuer celles dont l'vtilité n'est pas si pressante, ainsi les dents & la greffe ne s'engendent que long-temps apres la naissance, les parties genitales ne s'acheuent qu'en l'aage de puberté, le mesme arriue aux mammelles & à quelques autres parties qui se fortifient chacune en temps & lieu, ce mesme ordre se garde aussi dans toutes les actions de la vie. Or le cœur euidemment est plus necessaire que tous les autres membres, puisque les plus imperceptibles manquemens de ses salutaires influences sont accompagnez d'un desordre vniuersel en toutes les facultez, & que la priuation de ses fauorables assistances nous fait mourir en peu de temps.

ART. 4.
Le sentiment
d'Hippocrate
touchant la con-
formation.
Statim initio l. de
locis in hom. & l.
de ossium natura
f. 61. v. 11.
l. i. de diaeta f. 86.
v. 24.

Nous deuons nous arrester à ce qu'Hippocrate dit enseignant que la semence contient ensemble toutes les parties, & qu'il n'y a point de premiere entre elles ny de derniere, puisque le corps de l'homme est fait en cercle où toutes les parties sont esgalement premieres & dernieres, le manquement de celle qu'on croiroit la moindre fait l'aneantissement des autres & rompt tout leur commerce; bien que celles qui sont, de leur nature, de plus grande importance & plus considerables paroissent les premieres. Car la conformation de tous les membres ne se fait pas en mesme temps, elle depend de l'efficace de la chaleur & de la matiere qui les compose, en sorte que la conformation se fait plustost où ces deux choses se trouuent plus abondantes. Or le cœur les possede toutes deux en vn point de perfection où pas vne des autres parties n'approche, puisqu'elles tiennent toutes de luy la chaleur, dont il est la source inespuisable, & qu'il possede les fontaines & les fleuues qui baignent tous nos corps & qui composent tous nos membres. C'est pourquoy nous deuons conclure, que non seulement le cœur s'establit & se forme le premier, mais bien dauantage qu'il produit toutes les autres parties, puisqu'il possede tres-abondamment la matiere qui les compose & la chaleur qui en est l'ouuriere. C'est vne chose
assurée

assurée qu'il communique la chaleur qui fait leur premier établissement, puisqu'il donne celle qui fait leur subsistence durant toute la vie. Le cœur donc est le premier qui jouit de la vie, puisqu'il la communique à tous les autres membres & qu'euidemment il est le dernier qui la pert.

Cette verité suffisamment prouée nous fait voir, que le cœur est vn Soleil viuant qui gouerne tout ce petit monde, comme le chef-d'œuvre de ses vertus excellentes, puisqu'il faut necessairement que ce qui donne le premier établissement dans la nature, communique aussi tous les mouuemens qui s'en ensuiuent; car toutes les parties demeureroient tout a fait insensibles & despourueuës de mouuemens, si la nature n'auoit formé le cœur au milieu de nous mesmes qui nous releue au dessus de toutes les choses naturelles, par le moyen de sa chaleur, de ses mouuemens & de sa lumiere. Car les esprits sont plus lumineux & plus esclairans que le Soleil, puisqu'ils descouurent & nous font connoistre tout ce qui peut estre connu, & que mesme l'œil s'e-leue au dessus du ciel & voit toute cette grande machine, tous ses mouuemens, & tout ce qui se passe en l'autre extremité de l'Vniuers. Ces mesmes esprits sont si subtils & si prompts qu'ils se portent aux extremités du corps en vn moment, en sorte que nous n'auons pas plustost formé la volonté de faire vne chose, qu'elle est executée par les esprits, qui se rendent en ces lieux aussi viste que la pensée mesme qui l'ordonne; ils sont tres efficaces, puisque nous tenons d'eux toutes nos forces. Enfin le cœur possède les mesmes aduantages dans le petit monde que ceux dont le Soleil jouit dans l'Vniuers, par le moyen de sa lumiere, de sa chaleur & de ses mouuemens infatigables.

ART. 5.
Que le cœur est la cause de toutes les actions.

LE Soleil est vn ouurier vniuersel qui fait par ces moyens tous les effets de la nature, il produit tout dans l'Vniuers & iusques au centre de la terre; Il agite & promene sans cesse la grande masse de la Mer; Il est le maistre de l'Air & de toutes les choses viuant; Il ofte & donne la vie, & tout cela ne se fait que selon les differentes dispositions des subiects qu'il rencontre. Il produit au milieu de l'homme, pour ainsi dire, vn lieutenant qui forme son corps & qui le gouerne à la façon de l'Vniuers; Car le cœur, cet astre viuant, n'employe que la chaleur qui est sa lumiere portée par les esprits en toutes nos parties, pour y faire toutes les actions, dont cette chaleur merueilleuse est la source vniue & tres-seconde. En sorte que la chaleur toute seule, enuoyée du cœur par tout le corps, rend les actions differentes, à cause

ART. 6.
Que le cœur est vn soleil viuant qui produit tous les effets de la nature humaine.

E

de la grande varieté qui se trouue en la structure des parties, de mesme que la chaleur du Soleil toute simple produit tous les effects de la nature qui sont tres-differents, à cause des dispositions dissemblables qu'il rencontre en sa matiere.

ART. 7.
Si la chaleur du cœur seule fait toutes les actions, ou si elle concourt seulement avec la chaleur qui est particuliere à chaque partie.

Toute la difficulté consiste à sçauoir si la chaleur du cœur toute seule fait toutes les actions ordinaires, ou si elle concourt seulement avec la chaleur qui est particuliere à chaque partie & ne les produit que conjointement avec elle. Ce dernier sentiment est bien plausible & semble veritable, parceque toutes les parties en la premiere conformation se font de la semence qui contient la chaleur & l'humidité radicale, en sorte que ces qualitez composent le temperament & leur nature qui ne peut manquer d'estre vn principe agissant. Car bien que les parties principales se soient appropriées les qualitez considerables & qu'elles les possèdent en degré tres eminent, afin d'en estre les reservoirs & de les communiquer à celles de leur dépendence, si est-ce qu'il n'y en a pas vne qui n'ait part à la chaleur & à l'humidité radicale, puisqu'elles iouissent de la vie, qu'elles font toutes quelque action vitale qui leur est propre ou qui leur est commune avec d'autres.

ART. 8.
Que la chaleur du cœur fait seule toutes les actions.

Mais si nous penetrons plus auant, nous remarquerons que la chaleur naturelle des parties moins nobles & celle du cerueau mesme est veritablement si foible & si languissante, que sans la chaleur emanée du cœur & sans ses fauorables influences, elles demeureroient immobiles & nous serions froids comme le marbre, insensibles comme les plantes, & attachés à la terre à la façon des Zoophytes. Car la chaleur naturelle des animaux & des plantes mesmes est beaucoup plus forte & plus efficace que celle du cerueau de l'homme & de toutes les parties moins nobles, si nous la considerons seule & sans le meslange de celle qu'elles reçoient sans cesse du cœur.

La constitution merueilleuse de la nature humaine se fait avec vne distinction tres-parfaite, puisque cette nature tres-sage separe les vertus qui composent son temperament en des lieux differens tres-propres à le conseruer en ses qualitez eminentes, & tres-ajustez pour faire separément les fonctions de toutes ses vertus, & de là vient que l'homme iouit de la vie plus long-temps que tous les autres animaux & a des fonctions differentes en grand nombre & tres-releuées, en sorte que la chaleur naturelle de l'homme est presque toute dans le cœur & tres-foible dans les autres membres & principalement au cerueau, où regne le froid qui est son ennemy.

Au lieu que la chaleur naturelle des plantes & des animaux imparfaits est confuse & respanduë presque par tout également, puisqu'elle n'a point de lieu determiné pour sa propre demeure. C'est pourquoy nous voyons que la chaleur naturelle, & qui est propre à chaque partie du corps humain, demeure entierement inutile & perit aussitost, si elle n'est soustenuë par la chaleur emanée du cœur & par les influences de cet astre viuant qui la conserue & qui faict conjointement avec elle toutes les actions de la vie.

Or les fonctions doiuent plustost estre attribuées à la chaleur du cœur qu'à celle qui est propre aux parties, puisque tant s'en faut qu'elle soit la maistresse & qu'elle face les actions, qu'elle perit aussi tost si elle est vn moment despourueuë de ses irradiations; & mesme que si la chaleur & ses esprits ne sont en grande abondance les actions ne se font point du tout. Cette verité paroist au sommeil où toutes les actions animales cessent, parceque les esprits & la chaleur vitale se retirent au dedans, & ne vont iusques au cerueau que tres-foiblement & seulement pour y conseruer la vie; au lieu que dans le resueil, on faict les actions animales toutes ensemble, à cause que les esprits & la chaleur du cœur se respandent en abondance en tous les organes des sens & des mouuemens volontaires.

LE cœur donc est le principe qui communique & qui conserue la vie qui n'est autre chose que la participation & la iouissance de la chaleur emanée du cœur en toutes les parties, pour y demeurer en l'humidité radicale dans vne agitation continuelle, afin d'y produire toutes les actions dont elles sont capables, car l'alliance du mouuement avec la chaleur est si estroite que de les separer c'est les destruire, puisque la chaleur & la nature sont vne mesme chose & qu'il est impossible que la nature subsiste sans mouuement.

ART. 9.
Ce que c'est que la vie & de quelle sorte elle commence.

Or le mouuement & l'agitation de la chaleur, en quoy la vie consiste, n'est pas vniue & simple, elle contient toutes les especes de changemens que nous auons cy-deuant raportés jointes ensemble. Car toutes les humiditez qui viennent à s'eschauffer s'enflent notablement & se rarefient, puis apres cette chaleur enfermée se faict vne ouuerture au dehors, par où elle expulse impetueusement la vapeur brullée qui est son excrement, & respire au mesme temps en attirant l'air à soy par cette mesme ouuerture, pour se raffraichir & se conseruer. En sorte que la chaleur est sans cesse dans l'agitation de ces deux mouuemens alternatifs d'attirer la nourriture & d'expulser le superflu, de s'eschauffer & de se raffraichir. La vie commence de cette maniere en toutes

Hippoc. initio l. de natura pueri.

Arist. 3. de gener. anima. cap. 11.

les choses viuantes, la chaleur venant à se renfermer dans vne humidité bien cuite & bien digerée.

*Αρειος
Λυγος.
Σωδ.*

La connoissance de ces mouuemens continuels & contraires en quoy la vie consiste a donné subiect aux anciens d'imposer à l'Ame le nom qu'elle porte qui signifie en langue Grecque vn souffle & vn vent rafraichissant; ils ont nommé la vie du mot d'eschauffement & d'ardeur qui luy est plus naturel.

ART. 10.
Qu'il y a cinq degrez de vie differens & que le cœur en est la seule cause.

Nous auons cette maniere d'agitation continuelle de la chaleur commune avec les plantes & avec les animaux les plus imparfaits. Il y a vn degré de vie tres-releuée, mais toute contraire qui consiste au repos & en vn calme tres-agreable, dans la connoissance des choses que l'homme a commune avec Dieu.

Entre ces deux extremitéz il y a trois autres degrez de vie qui consistent en des mouuemens bien plus nobles & en des actions bien plus considerables, que celles de la vie qui nous est commune avec les plantes, puisque le premier de ces trois degrez de vie contient les alterations & les mouuemens qui se font en toutes les actions sensitiues, le second & le troisieme qui sont l'appetit & la faculté motiue contiennent tous les mouuemens vehemens des humeurs & de tout le corps.

L'homme a la faculté vitale de la premiere sorte & proprement dite qui regarde la conseruation de la chaleur tres-eminente, à cause que la chaleur est tres-vnie & qu'elle est allumée dans vne humidité radicale tres-exquise & tres-abondante; Cette chaleur est aussi logée dans vne partie tres-conuenable pour se communiquer à tout le corps & pour faire les fonctions vitales de toutes les especes que nous auons rapportées, puisqu'elles ont le nom de la vie qui consiste en la chaleur qui en est l'ouuriere, & qui ne les fait différentes qu'à cause de la diuersité des lieux où elle est receuë & où elle s'agite. C'est pourquoy nous deuons conclure que toutes les actions doiuent estre attribuées à la chaleur du cœur qui est cette partie merueilleusement bien ordonnée, pour la communiquer & pour rejeter les excremens fuligineux qui l'estouffent.

Et mesme, ce qui semble bien plus difficile, le cœur est propre à iouir en mesme temps & tout ensemble de plusieurs sortes de rafraichissemens capables de maintenir la chaleur naturelle en vn temperament & en vne moderation merueilleuse, car si la nature n'en auoit trouué le secret, l'humidité radicale qui est capable de nous faire subsister vn grand nombre d'années, se dissiperoit en fort peu de temps.

SECTION SECONDE.

DE L'EXISTENCE ET DE LA
nécessité du mouvement circulaire.

CHAPITRE PREMIER.

Première preuve tirée de la nécessité du rafraichissement du sang.

GALIEN à mon aduis n'a pas eu des sentimens proportionnez à l'excellence & à la dignité de l'ouurier, qui a fait le prodigieux chef-d'œuvre de la nature humaine, & qui a construit l'incomparable edifice de l'homme & de ses membres qui sont si bien arrangez & si diuinement alliez ensemble, lorsqu'il a dict simplement que la structure de l'homme est la production d'un ouurier sage & bien aduisé; Car cet ouvrage inconceuable n'est pas vne simple production d'un ouurier tres-sage & tres-aduisé, puisque l'homme seul est le prototype & le modèle tres-accomply de tous les plus admirables artifices, en forte qu'il est impossible d'imiter ou de pratiquer aucun art, dont la nature humaine n'ait en soy le veritable modèle & le parfait original.

ART. 1.
Que la nature humaine est le parfait original de tous les arts.

Σοφὸς τῶν ἀνθρώπων τὴν φύσιν.

Hippocrate a tres-bien connu cette verité, lors qu'il a dict que les hommes n'apprennent point à descouurir les choses secrettes & diuines par le moyen de celles qui sont euidentes & conuës, puisqu'ils employent des artifices semblables à ceux dont la nature humaine se sert, sans connoistre qu'ils imitent cette prodigieuse ouuriere, parceque Dieu, dit-il, donne aux hommes assez d'esprit pour imiter ses ouvrages, encore qu'ils n'en connoissent pas les merueilles.

l. 1. de dieta f. 24. v. 31.

Ainsi considerons l'admirable industrie de cet art que nous appellons Chymie, & nous trouuerons qu'elle imite de bien prez en plusieurs choses la nature de l'homme & principalement en ce qu'elle gouverne le feu, & qu'elle sçait les moyens de dompter cet inuincible seigneur de toute la nature; Car elle peut le conseruer tousiours egal, ou le diminuer, ou l'accroistre selon la quantité de l'air qu'elle luy donne & le pouuoir d'entreprendre sur l'aliment solide qu'elle a dans ses fournaies.

ART. 2.
Que la Chymie imite la nature du cœur.

Cet art imite la nature qui gouerne la chaleur naturelle & qui temper le feu qui est allumé dans le cœur, car cette prodigieuse nature a formé des passages propres à mesurer ses matieres afin de mesnager l'humidité radicale. Elle ne fournit pas seulement vne eau dans le pericarde qui est, pour ainsi dire, l'estuy du cœur, afin de l'humecter & de le rafraischir, en luy seruant d'vn bain continuel en tous ses mouuemens, elle enduit d'vne gresse tous ses vaisseaux & sa baze où la chaleur est plus vehemente, & bien dauantage elle attire l'air du dehors par des conduicts tres-ajustez à mesure que la chaleur s'augmente, afin d'en domter les excez.

ART. 3.
*Que le cœur est la
 fournaise de la
 nature humaine
 & que le sang
 luy sert de prin
 cipal & conti
 nuel rafraichis
 sement.*

CEs moyens à la verité sont tres-considerables, & neantmoins tous ensemble ils n'ont pas la force de reprimer la violence de la chaleur & de moderer ses mouuemens impetueux, si le sang qui coule insensiblement & par mesure aux cautez du cœur, qui sont ses fournaises, n'auoit des qualitez proportionnées & tres-aduantageuses pour l'adoucir & la temperer, puisqu'il touche immediatement & qu'il baigne au dedans tous les lieux, où la chaleur est allumée.

Car la nature donne vne suffisante ouuerture au sang pour entrer aisément de la veine caue dans le ventricule droit du cœur, lors qu'il vient à se dilater, en sorte neantmoins que son reflux en cette mesme veine est impossible, puisque son ouuerture ferme estroitement du dedans au dehors, avec trois membranes en forme de battans à trois pointes qui se nomment à cause de cela les valuelles tricuspides ou triglochines, & donnans l'entree dans le cœur empeschent la sortie. C'est pourquoy le sang en la contraction du cœur est contrainct de passer entierement au poumon par la veine arterieure qui faiet vn ample & treslibre passage du dedans du cœur au dehors, ayant trois membranes en forme de croissant si bien ajustées que jointes ensemble elles ferment exactement le passage du dehors au dedans & empeschent le retour du sang que le ventricule droit du cœur pousse en toutes ses contractions en cette veine arterieure & au poumon, d'où il est attiré sans cesse à trauers la substance & par les emboucheures & frequentes anastomoses de la veine arterieure & de l'artere veneuse dans le ventricule gauche du cœur.

ART. 4.
*Que le poumon
 n'est fait que
 pour le rafrais
 chissement du
 sang.*

OR le poumon n'est fait que pour le rafraichissement du cœur & de toute la masse du sang qui passe continuellement de l'vn de ses vaisseaux en l'autre, où il prend beaucoup plus de fraicheur qu'en aucune autre partie, puisque l'air qui penetre abondamment & sans cesse, par la bouche & par les narines aux poumons, le touche imme-

diatement & se mesle pour entrer ensemble au ventricule gauche du cœur. Car s'il est vray ce qu'Hippocrate assure que les veines sont les souspiraux de nos corps, à cause que leur delicatesse n'arreste pas les substances chaudes, subtiles & flarueuses, & qu'elles reçoivent aisément l'air qui nous enuironne & qui s'insinuë par les pores iusques au dedans du corps & des entrailles mesmes pour les rafraichir, il n'y a pas lieu de douter que le cœur & le sang ne reçoivent vn bien plus grand rafraichissement par le moyen du poumon. Car cette partie si rare, si mouuante & si propre à rafraichir, n'est faicte que pour seruir d'esuentail, par maniere de dire, & pour rejeter plus abondamment & comme à plain canal toutes les vapeurs chaudes & bruslantes de la masse du sang & du cœur. Car le poumon faict vne attraction frequente & copieuse de l'air qu'il communique en sorte, que le sang en reçoit vn rafraichissement tres-notable qui le rend propre à temperer la chaleur en son foyer.

I de morbo facto
f. 124. v. 27. & seq.

Le rafraichissement du cœur ne seroit pas considerable & nous n'en receurions pas grande vtilité, si la masse du sang ne couloit au poumon de l'vn de ses vaisseaux à l'autre & iusques aux extremitez de ses lobes, qui sont les cinq parties où sa substance est diuisée, pour entretenir aisément le commerce de l'air qui est si necessaire à la masse du sang.

Cette verité paroist en ce que les bronches du poumon qui sont les rameaux de l'aspre artere qui portent & qui conduisent l'air sont placez iustement au milieu des deux vaisseaux qui contiennent le sang. En sorte que les rameaux de l'artere veneuse se voient tous au dedans du poumon : ceux de la veine arterieuse occupent le derriere, afin que toutes les distributions de l'aspre artere, estans au milieu, elles reçoivent aisément les vapeurs fumeuses & bruslantes des deux vaisseaux du poumon qui prennent leur origine du cœur. Et bien dauantage tous ces rameaux de l'aspre artere, qui sont les bronches du poumon, sont composez de petits cartilages de figures toutes differentes & merueilleusement arrangez depuis la gorge iusques aux extremitez du poumon, & liez ensemble avec vne membrane fort delicate, afin que ces conduits faicts d'vne infinité de pieces solides & toutes differentes ne s'affaissent iamais entierement & qu'elles tiennent les passages, qui se forment dans les interualles de leurs figures differentes, tousiours ouuerts à des matieres dont la communication est si necessaire & si presante.

LE poumon est froid & sec de sa nature, parcequ'il est faict de parties toutes spermatiques & de la portion du sang la plus seiche & la plus escumeuse, qui est l'excrement & le reste de la conformation

ART. 5.
Que l'air qu'on respire, les bron

Du Mouvement circulaire

40
 uages & les hu-
 miditez du cer-
 ueau raffrai-
 chissent le sang
 dans le poumon.

du cœur, il se refroidit & se desseiche' encor bien dauantage par l'at-
 touchement continuel de l'air que nous attirons sans cesse & qui pene-
 tre en toutes ses parties, en sorte que le poumon, de grossier, rouge &
 pesant qu'il est auant la naissance, se blanchit & deuiet si leger, qu'il
 nage dessus l'eau, à cause du meslange de l'air qui le rarefie.

Hipp. 1. de corde
 5. 55. v. 1. & seq. ad
 14.
 1. 6. Epid. sect. 3.
 part. 39.

Ces qualitez le rendent tres-propre à temperer le cœur, puisque les
 choses leiches & rares attirent l'air & reçoient aisément les humiditez
 de toutes parts, & de là vient que le poumon s'abreue & s'humecte
 d'une partie de toutes les liqueurs que nous prenons & sur tout si on les
 auale insensiblement, comme quand on hume & qu'on tire l'air & la li-
 queur ensemble, car la nature tient le larynx tousiours ouuert à l'air &
 à ces humiditez salutaires.

Ex Hipp. purgan-
 di methodo f. 13.
 & 24.

Le cerueau mesme, qui est la citadelle & le throsne du froid & des
 humiditez pituiteuses, est au lieu le plus eminent & le plus aduanta-
 geux, pour rafraichir toutes les entrailles & seruir au poumon de per-
 petuel arrosoir; puisque le phlegme le plus subtil degoute naturelle-
 ment & sans cesse de la teste dans la gorge & dans le poumon, pour
 temperer le cœur & la masse du sang. Car le sang de la veine caue qui
 fert à rafraichir le ventricule droit du cœur, s'y eschauffe en sorte
 qu'il seroit incapable de seruir au ventricule gauche qui est beaucoup
 plus chaud que le droit s'il ne se refroidissoit auparauant que d'y entrer.
 C'est pourquoy la nature a tres-sagement trouué le moyen d'humecter
 & de rafraichir le sang, dans le circuit qu'elle luy fait faire aux vais-
 seaux du poumon, d'autant que le ventricule gauche est plus chaud
 que le ventricule droit du cœur. Et ce mouuement circulaire est tres-
 utile au sang pour l'empescher de se corrompre, ou de se brusler exces-
 siuement, & ne l'est pas moins au cœur qui en reçoit vn rafraichisse-
 ment tres-necessaire.

De là nous voyons que toutes les parties contribuent au rafraichif-
 fement du cœur & de la masse du sang, afin que la chaleur naturelle
 dont le cœur est le foyer s'entretienne des alimens ordinaires, & mes-
 me se rafraichisse des humiditez superflues; & que l'humidité radi-
 cale, qui est le veritable aliment, se conserue & se mesnage iusques à
 l'extreme vieillesse.

ART. 6.
 Que la structure
 du cœur & de
 ses vaisseaux
 achene la conui-
 sion du mouue-
 ment circulaire.

LA structure du cœur, celle du poumon & de toutes les parties qui
 les composent montre euidentement cette verité, puisque la veine
 caue se communique par vne grande ouuerture au ventricule droit du
 cœur qui en reçoit vne grande abondance de sang qu'il enuoye au
 poumon par la veine arterieuse, qui pour le contenir est presque egale
 en grosseur à la veine caue & à la grande artere mesme. L'artere
 veneuse,

veneuse, qui acheue le tour & qui verse le sang dans le ventricule gauche du cœur, est aussi de pareille grosseur, en sorte que ces quatre vaisseaux sont les plus amples de tout le corps. Et c'est vne chose ridicule de dire que la veine arterieuse & l'artere veneuse ne sont faictes que pour la nourriture & la vie du poumon, puisqu'elles sont presque aussi grosses que la veine caue & que la grande artere qui suffisent à la nourriture & à la vie de tout le corps; car la veine arterieuse & l'artere veneuse ont esté faites de cette grandeur, afin de seruir de passage à toute la masse du sang.

Les valuules tricuspides & les valuules sigmoides, qui empeschent le reflux & qui contraignent le sang de faire le tour, acheuent la preuue & la conuiction entiere & parfaite du mouuement circulaire en ces parties. Car le reflux du sang en la veine caue estant impossible, il entre en la veine arterieuse, d'où le retour est pareillement impossible, à cause qu'elle est munie de trois valuules faictes en forme de croissant ou de la lettre sigma qui leur donne le nom de sigmoides & permettent l'entrée libre dans la veine arterieuse, & faisant vn cercle complet ioinctes ensemble empeschent le reflux & le retour dans le ventricule droit du cœur.

Le sang passe continuellement de là dans l'artere veneuse que la nature a faite tres-delicate, afin qu'elle reçoüe & conduise le sang dans le ventricule gauche du cœur & qu'elle l'attire sans cesse avec l'air. Cette artere a des valuules tricuspides, qui empeschent le retour du sang au poumon, toutes semblables à celles qui empeschent son reflux en la veine caue. Le ventricule gauche du cœur, en ses continuelles contractions, pousse le sang qu'il a receu de l'artere veneuse par la grande artere en toute l'estenduë du corps, comme le ventricule droit l'enuoye par la veine arterieuse au poumon.

IL y a aussi des valuules sigmoides à l'entrée de cette grande artere semblables à celles de la veine arterieuse qui sont si estroitement jointes ensemble, qu'il est impossible qu'il retourne vne goutte de sang dans le cœur, & mesme si on en faict l'espreuue, il est impossible d'y faire passer vne goutte d'eau, ou du vent, bien que l'on souffle avec violence en la grande artere ou en quelqu'vn de ses rameaux.

ART. 7.
*Que le sang coule
 continuellement
 & passe de la
 veine arterieuse
 en l'artere ve-
 neuse & iamais
 à trauers la cloi-
 son mitoyenne.*

J'ay faict plusieurs fois cette experience, comme Hippocrate l'a descrite à la fin du Liure du cœur, où il confirme cette verité, & rapporte encore vne autre experience qui faict voir que le sang passe de la veine arterieuse & de l'artere veneuse dans le ventricule gauche du cœur, puisqu'en tous les animaux esgorgez ce ventricule se trouue entiere-

F

ment desnué de sang, bien qu'il y en ait dans le ventricule droit & dans la grande artere. Car cela vient de ce que le poumon cesse de se mouuoir & meurt quelque temps auant le cœur qui bat le dernier & nommément son ventricule gauche, c'est pourquoy le ventricule droit demeure plain, ne pouuant communiquer le sang au ventricule gauche qui s'espuise, parcequ'il ne reçoit rien, bien qu'il continuë de pousser le sang & les esprits en la grande artere, iusques au dernier battement. Car si le sang passe du ventricule droit dans le gauche à trauers la cloison mitoyenne qui les separe, il ne faut point douter que le ventricule gauche ne l'attire du ventricule droit, dans vne necessité si pressante & dans vne extreme inanition, puisque le sang est l'aliment de la chaleur & le soustien de la vie.

De là vient aussi que nous trouuons tousiours fort peu de sang dans les vaisseaux du poumon, parceque le cœur continuë de l'attirer autant qu'il en est capable & iusques à la dissipation de toute la chaleur naturelle, bien que le poumon demeure immobile par le deffaut des nerfs & des muscles qui seruent à la respirasion, ou mesme par l'extinction de sa propre chaleur.

Ainsi nous pouuons aprendre de cette experience, qu'il n'y a point de necessité capable d'obliger la nature à faire passer le sang de la caviété droite du cœur en la gauche à trauers la cloison mitoyenne, non seulement à cause de son espaisseur & solidité, mais parceque la nature a diuisé le cœur des plus parfaicts animaux en deux cavitez, comme en deux fournaies jointes ensemble dans vne mesme enceinte, afin que la chaleur fixe allumée dans toutes les parties qui les forment & qui les environnent se fortifie de toute part, estant estroittement vnies, & qu'elle puisse aussi se conseruer par les rafraichissemens proportionnez & necessaires, les receuant en deux differens lieux, où elle les partage. Car la chaleur en s'vnissant euite l'extinction qui se faict par la violence des contraires & du froid qui est son ennemy; & se garentit de la dissipation qui arriue par les semblables & par vn subit embrasement de toute l'humidité radicale en diuisant les rafraichissemens en ses deux ventricules. Ainsi l'admirable nature de l'homme entretient sa tres-abondante chaleur estroittement vnies, & partage en plusieurs endroits les rafraichissemens conuenables, qu'elle reçoit par le moyen de deux circuits differens à mesure & proportion de la necessité qu'il y a d'en reprimer la violence & les excez.

CHAPITRE II.

Seconde preuve tirée des qualitez du sang.

LES animaux imparfaits, dont la nature est plus imbecille, ont des rafraichissemens à proportion de la chaleur qui les anime; ainsi la chaleur des Zoophytes & de plusieurs especes d'insectes reçoit assez de rafraichissement du seul attouchement de l'air ou de l'eau qui les nourrit & qui les environne. Il y en a d'autres qui ont vn peu plus de chaleur & vivent dauantage, dont la partie qui fait le milieu de leur corps en deuant qui correspond à la poitrine, fait des plis en se dilatant & en se reserrant sans cesse avec vicissitude & brouissement, comme s'ils respiroient, à mesure que l'air penetre entre les plis & reprime la chaleur; les mouches à miel & plusieurs autres insectes se rafraichissent en cette façon.

ART. I.
Que tous les animaux se conseruent par le moyen des elemens où ils se produisent.
 Arist. 1. de respect, cap. 4. 5. & 6.

Il y a des animaux plus parfaits que tous ces insectes & qui sont sanguins, comme presque tous les poissons & quelques autres animaux encor dont la chaleur est mediocre & qui, pour ce subject, n'ont qu'une cavitè dans le cœur. Ces animaux attirent au dedans d'eux mesmes & rejettent par la bouche l'air ou l'eau qui les rafraichissent assez par le seul attouchement des parties voisines du cœur; en sorte neantmoins que cet attouchement est si necessaire que nous les voyons languir & mourir s'ils viennent à manquer du rafraichissement qu'ils en reçoient. Ainsi tous les poissons perissent hors de l'eau, ou dans l'eau mesme, si on empesche les vicissitudes qu'elle a d'entrer & de sortir de leur bouche: Cette sorte de mort arriue par les semblables, & par l'embrasement ou l'excez de chaleur, aussi-tost qu'elle manque de ses rafraichissemens ordinaires & se nomme estouffement.

Le poumon de tous les oiseaux a peu de sang, il est fait comme vne esponge & se trouue attaché par tout contre les costes, afin de receuoir & de contenir vne quantité d'air capable de les rafraichir par le seul attouchement de cette partie, & de leur donner moyen de faire vn vol vehement & de quelque durée, selon leur nature & differente façon de viure.

Tous les animaux à quatre pieds & qui vivent sur terre ont les poumons sanguins & possèdent bien plus de chaleur que les oiseaux, & neantmoins ils en ont beaucoup moins que l'homme; car la chaleur de l'homme est incomparablement plus pure, plus efficace & plus abon-

ART. 2.
Que la chaleur de l'homme a besoin d'un rafraichissement plus

Du Mouvement circulaire

familier que ce-
luy de l'air.

44

dante que celle de tous les autres animaux. Et cette verité ne paroît pas seulement en l'excellence de tant d'actions différentes qui preuuent la noblesse de son temperament, elle ne se fait pas voir en la seule distinction de ses membres, & en la merueilleuse fabrique & conformation de son corps, elle esclate iusques en ses excremens, où nous voyons les coctions tres-parfaites & la separation des substances qui ne se remarquent iamais en ceux des autres animaux; puisque les excremens des bestes brutes retiennent quasi les qualitez de leurs alimens & qu'ils font en parfaite santé des vrines troubles, confuses, & toutes semblables à celles des hommes qui doiuent perir en peu de temps, par la violence des maladies les plus mortelles.

Ce sont là les raisons pourquoy la chaleur de l'homme ne se rafraichit pas assez par la seule communication des qualitez de l'air qui est tousiours trop aigre & trop esloigné de nostre nature, nous auons besoin de rafraichissemens beaucoup plus familiers & plus efficaces, & d'une liqueur abondante & tres-douce comme le sang qui a toutes les qualitez conuenables pour humecter, rafraichir & temperer la chaleur naturelle.

ART. 3.
Que le sang raf-
fraichit la cha-
leur aux deux
cauitez du cœur
par deux circuits
différens.

LA nature donc employe le sang pour le rafraichissement du cœur & pour la nourriture de la chaleur naturelle, puisque le mouuement circulaire qui se fait de la grande artere en la veine caue rafraichit le ventricule droit du cœur, & que le mouuement circulaire qui se fait aux vaisseaux du poumon tempere le ventricule gauche.

Car encore que la chaleur qui est allumée dans la cauité gauche soit bien plus vehemente que celle de la droite, & que le mouuement circulaire qui se fait de l'une des cauitez du cœur à l'autre, par les vaisseaux du poumon, soit beaucoup plus court, que celuy qui se fait de la grande artere en la veine caue, qui sont deux vaisseaux qui se distribuent par toute l'estenduë du corps, si est-ce pourtant que le rafraichissement de la chaleur se fait aux deux cauitez du cœur egalement & tres à propos, puisque la nature de l'homme se fabrique des conduits tres-ajustez, pour attirer le sang & receuoir les rafraichissemens necessaires à mesure qu'elle en a besoin.

Ioinct que le sang, en fort peu de temps & dans vn petit interualle, se tempere & se rafraichit dauantage aux vaisseaux du poumon, qu'en toute l'estenduë du corps & de la veine caue en beaucoup de temps, puisque les vapeurs brulantes s'exhalent du poumon tres-aisément & qu'il se fait en cette partie vn continuel meslange de l'air & du sang avec les humiditez froides & pituiteuses qui tombent sans cesse du cerueau.

Tract. nostro de
Mipp. purg. me-
thodo f. 13. & 14.

du sang & des esprits.

45

L'homme donc a le poumon rempli d'une plus grande quantité de sang & plus espuré qu'aucun des autres animaux, à cause que la chaleur naturelle tres-pure & tres-abondante qui est allumée dans son cœur a besoin d'un plus grand rafraichissement & produit davantage de sang: en sorte que de la connoissance du poumon des animaux nous pouvons iuger des perfections & de la quantité de la chaleur naturelle & de toutes les qualitez de leur nature.

Ainsi l'homme a la figure droite, non pas comme dit Aristote, à cause qu'il a beaucoup de sang au poumon, mais il a beaucoup de sang au poumon, parceque la chaleur est tres-pure & tres-abondante. Car c'est l'excellence & la pureté de la chaleur de l'homme qui fait qu'il a besoin d'une plus grande quantité de sang pour se rafraichir & qu'il a la teste esleuée droit au Ciel, à cause que la chaleur tres-pure ne souffre rien de terrestre & de grossier en la masse du sang capable de l'abatre, comme le reste des animaux, de là mesme nous iugeons de la longueur de la vie & de toutes ses excellentes qualitez.

CONcluons donc que le sang ne passe point du ventricule droit du cœur dans le gauche à trauers la cloison mitoyenne, puisque ce seroit la mesme chose que si le cœur de l'homme n'auoit qu'une seule cavitè, & qu'il y auroit confusion des matieres que les deux cavitèz contiennent, à cause de la facilité du passage de l'une à l'autre, joint que la cavitè gauche qui est la plus chaude & le sejour de l'ame manqueroit du rafraichissement necessaire.

ART. 4.
Qu'il est impossible que le sang passe de l'une des cavitèz du cœur à l'autre à trauers la cloison mitoyenne.

Car s'il est vray que la nature fait les rafraichissements en tous les animaux à proportion de l'excez de la chaleur, il n'y a pas lieu de douter que la cavitè gauche du cœur estant beaucoup plus chaude que la droite, cette sage ouriere n'employe des rafraichissements en plus grand nombre, & bien plus efficaces pour la temperer. Or si le sang passe à trauers la cloison mitoyenne du cœur, tant s'en faut que la cavitè gauche ait des rafraichissements en plus grand nombre & plus efficaces que la droite, qu'elle se trouueroit despourueüe du plus considerable de tous, puisque la cavitè droite reçoit de la veine caue un sang humide, rafraichissant & bien temperé, au lieu que la cavitè gauche, receuant ce mesme sang à trauers la cloison mitoyenne & venant immediatement de la cavitè droite, le trouueroit eschauffé par excez, tout bilieux & entierement incapable de donner aucun rafraichissement. Donc la nature enuoye le sang de la cavitè droite du cœur aux vaisseaux du poumon, pour le rafraichir & l'humecter d'autant plus en ce mouuement circulaire que la cavitè gauche a besoin d'un plus

grand raffraichissement, & que sa chaleur est beaucoup plus allumée que celle de la droite.

Parmy ceux qui croyent que le sang passe à trauers la cloison mitoyenne du cœur, il y en a qui disent que dans la respiration violente, le sang retourne de l'artere veneuse en la veine caue, & qu'il reflue par l'anastomose du cœur qui ne se voit qu'aux enfans auant la naissance, & qui est presque entierement bouchée, si quelques fois elle se trouue en d'autres âges. Ce sentiment est bien ridicule, puisque les choses naturelles se rencontrent en tous les hommes, & que ce mouuement circulaire seroit tout à fait inutile & contraire à celuy qui se fait au fœtus, où le sang passe de la veine caue en l'artere veneuse & de là dans la cavitè gauche du cœur; Car l'entrèe de cette cavitè est si large & si ouuerte qu'il est presque impossible que le sang coule en vn autre lieu, si bien que la structure de cette cavitè paroist faite pour attirer le sang & toute propre à le receuoir. Ioinct qu'on peut remarquer aux enfans à l'entrèe de l'anastomose veneuse, vne membrane qui empesche le reflux du sang dans la veine caue.

Ces personnes-là parlent du corps de l'homme de mesme que de quelque machine faite à la main, comme s'il n'estoit pas conduit par vne tres-sage nature qui tire les humeurs en vne quantité conuenable, & qui fait chois des bonnes rejjtant les mauuaises; en sorte que le cœur n'attire de la veine caue que la quantité de sang qui luy est necessaire, & ne faut point douter que cette excellente partie n'attire le plus pur & ne face chois du plus exquis & du meilleur, puisqu'elle est la plus forte & que mesme elle le purifie pour les autres. Car toutes les productions de chairs, de gresses, de poils & d'autres choses estranges sont tres-rares & n'arriuent iamais dans le cœur, que par des intemperies vehementes & par vne extreme corruption de la masse du sang; joinct qu'elles commencent à se former en la veine caue, ou dans les vaisseaux du poumon & se meslent parmi les pointes des valuules tricuspides auxquelles on les trouue ordinairement attachées. Nous parlerons plus amplement de toutes ces matieres, lors que nous ferons voir que presque toutes les maladies du poumon n'arriuent que par le manquement du mouuement circulaire du sang en cette partie, ce qui est vne verité de si grande importance que nous serons obligez, pour ce subiect, de l'esclaircir en la seconde partie de cet Ouurage.

ART. 5.
Que le sang qui
est l'aliment le

LE cœur donc ayant besoin d'vn raffraichissement considerable, à cause de la vehemence de la chaleur qui est allumée dans ses cavitèz, il est absolument necessaire qu'il attire vne grande abondance de

du sang & des esprits.

47

sang, puis que cette liqueur exquise qui est la plus delicieuse nourriture, est seule capable de la temperer. Car toutes les choses viuantes se rafraichissent par le moyen de l'aliment qui les soustient, puis que la chaleur naturelle, en faisant sans cesse toutes les actions de la vie s'agit aussi continuellement, ce qui ne se peut faire sans vn eschauffement considerable, & sans que la chaleur consume quelque chose de l'humidité radicale & de la substance des parties. C'est pourquoy la nature a donné l'aliment qui repare aussi-tost ce qui est dissipé de la substance & qui reprime la chaleur en l'humectant & la rafraichissant, parce qu'il est contraire à la chaleur en ses qualitez, & qu'en la substance il est semblable.

plus exquis est
 aussi le plus puis-
 sant rafraichis-
 sement & que sa
 masse fait le cir-
 cuit de tout le
 corps plusieurs
 fois en vn iour.
 Hipp. 6. Epid.
 part. penultima
 lect. 5. f. 518 v. 45.
 & Arist. ad calcem
 l. de vita &
 morte.

Cette mesme nature donne le sang, qui est vn aliment tres-delicat, aux animaux les plus accomplis, afin de les nourrir & de les temperer suffisamment; or tous les alimens du dehors que nous prenons d'ordinaire en produisent bien moins, que ce que la cavité droite du cœur en attire continuellement de la veine caue, car cette cavité contient à la fois plus d'vne once de sang, sa chaleur l'attire aidée de sa structure aduantageuse & de ses mouuemens continuels, elle le reçoit de la veine caue à pleine ouuerture en ses dilatations qui sont si frequentes qu'elles montent à deux mille & plus en vne heure, comme chacun en peut faire le comte en soy-mesme.

Or il y a bien de l'aparence que le cœur, en vingt-cinq ou trente de ses contractions, expulse au moins autant de sang qu'il en contient en l'vne de ses cauités à vne fois, puis qu'il en expulse en chaque contraction & qu'il les fait toutes afin de se deffaire de celuy qui s'eschauffe & d'en attirer des veines en toutes ses dilatations d'autre plus doux & plus temperé pour s'humecter & se rafraichir. En sorte que tant s'en faut que le sang qui s'engendre des alimens que nous prenons iournellement satisfait aux attractions continuelles & au rafraichissement du cœur, que tout le sang qui est en nous, conformément à cette supputation, peut passer en quatre ou cinq heures de l'vne des cauités du cœur à l'autre, & passant par les veines entrer dans les arteres, & faire en vn iour naturel quatre ou cinq fois le circuit de tout le corps. Car le sang passe des veines par le cœur aux arteres & des arteres dans les veines à trauers la substance des parties par le moyen des pores & des embouchures mutuelles, qu'on appelle anastomoses, qui vnissent en grand nombre de lieux les veines & les arteres.

Les playes des arteres nous font assez connoistre combien de sang elles reçoient en tous les battemens du cœur, puis qu'elles le jettent en abondance & le respandent avec eslancement à mesure & de

mesme façon qu'elles le reçoient à chaque battement du cœur, en sorte qu'on s'estonneroit de voir en fort peu de temps vne euacuation desmesurée & tous les vaisseaux entierement espuisez. L'aduouë qu'en ces occasions violentes le sang va bien plus viste qu'en son mouuement naturel, mais aussi ie croy qu'on en peut tirer vne preuue euidente du mouuement circulaire, puisque le cœur enuoye le sang par les arteres en plus grande abondance que nous n'en faisons d'ordinaire des alimens que nous prenons.

 CHAPITRE III.

Autres preuues tirées des facultez & de la structure des parties.

ART. I.
Raison tirée de
la structure du
cœur & de ses
facultez.

LE cœur a deux vaisseaux qui sont la veine caue & l'artere veneuse pour attirer le sang en ses deux cauitez, leurs entrées sont munies de membranes comme de petites ecluses ou de valuules appellées tricuspides qui empeschent le reflux du sang qui se feroit en ces mesmes vaisseaux qui le fournissent. Ces cauitez ont aussi deux autres vaisseaux pour enuoyer le sang, qui sont la veine arterieuse & la grande artere, dont les entrées sont munies d'vne autre sorte de petites ecluses ou de valuules appellées sigmoides qui empeschent le reflux, qui se feroit aux mesmes cauitez & qui rendroit les agitations de ce noble principe entierement inutiles. Dans les dilatations où le cœur attire le sang de la veine caue en sa cauité droite & de l'artere veneuse en sa cauité gauche, les valuules sigmoides se dilatent & ferment estroittement les entrées des deux autres vaisseaux, qui sont la veine arterieuse & la grande artere, par où le cœur expulse quand il vient à se reserrer. Et dans les contractions du cœur, les valuules tricuspides s'opposent au reflux du sang qui regorgeroit dans les mesmes vaisseaux qui le fournissent, sçauoir en la veine caue de la cauité droite, & de la gauche en l'artere veneuse; & par ce moyen la nature fait continuellement couler le sang de lieu à autre.

Or le sang estant poussé du cœur il est aussi poussé des grosses arteres, il l'est aussi des mediocres & des petites, puisqu'elles ont toutes les mesmes mouuemens & la contraction qui fait couler le sang & qui l'expulse hors de leurs cauitez; en sorte qu'il est impossible qu'il entre ailleurs que dans les veines qui les accompagnent par tout & qui s'unissent avec elles en grand nombre de lieux.

Ainsi la nature employe les valuules du cœur pour la continuation
du

du mouvement circulaire, & les facultez d'attirer l'aliment & d'expulser le superflu qui sont naturelles à toutes les parties procurent l'utilité publique en mesme temps qu'elles travaillent pour leur propre avantage.

Les animaux qui n'ont point de poumon n'ont tous qu'une cavité dans le cœur, qui reçoit le sang de la veine caue en se dilatant & qui le renuoye par les arteres en toutes les parties lorsqu'elle se referre. Or le mouvement circulaire, qui consiste au passage du sang de la veine caue par le cœur en la grande artere qui le communique derechef à la mesme veine, paroît euidemment en tous ces animaux si on les ouvre tout en vie. Ioinct que la petitesse de leur corps, le peu de sang qui est en eux & la tardiueté du mouvement du cœur qui se voit long-temps avant qu'ils meurent, donne moyen de s'esclaircir de cette mesme verité, car le circuit que le sang fait dans le poumon des animaux parfaicts, pour le rafraichissement de la cavité gauche, en obscurcit la connoissance.

LA structure des veines & des arteres ne nous esclaire pas moins du mouvement circulaire du sang, que celle du cœur, puisqu'elles ont aussi de petites ecluses ou des valuules qui le conduisent empeschans le reflux & le retour par le mesme vaisseau. Les arteres en la contraction qu'elles ont, de mesme que le cœur, expriment & poussent le sang iusques aux extremittez du corps, d'où les petites veines estans espuisées le succent & le raportent dans les grandes qui vont toutes à la veine caue, qui l'attire aussi de toute part, afin de le fournir à la cavité droite du cœur & de satisfaire à ses attractions continuelles, si bien que le sang s'attire sans cesse d'un lieu en un autre, & qu'il est impossible qu'il aille des parties nobles par les veines aux extremittez. Car encore que les veines & les arteres soient bien differentes, elles ont neantmoins une infinité d'anastomoses ou embouchures mutuelles qui les vnissent ensemble en toutes les parties, afin que le sang estant poussé d'une part, & tiré de l'autre, coule sans cesse, passant des arteres dans les veines, & qu'il retourne à son principe pour se rallier en ses ventricules, s'y recuire & y reprendre toutes ses excellentes qualitez.

La nature donc a formé des valuules en ses vaisseaux qui facilitent le mouvement continuel du sang du dedans au dehors par les arteres, & en a fait d'autres qui le ramenant du dehors au dedans par les veines, puisqu'elles luy donnent libre passage en son retour des extremittez aux entrailles, & qu'elles empeschent le mouvement contraire, car ces valuules sont si ajustées pour s'y opposer, qu'il est impossible de faire couler le sang droit aux extremittez par les veines.

ART. 2.
Raison tirée de
la structure &
des facultez des
veines & des ar-
teres.

G

Cette verité ne se voit pas seulement aux corps morts, elle se descouure aussi clairement aux personnes viuantes, dont la maigreur fait paroistre les veines, car au petit interualle qui est depuis le coude iusques au poignet, où les veines sont superficielles, il se fait deux ou trois petites tumeurs aux endroits où les valuules arrestent le sang, lors qu'on le veut contraindre de couler vers la main, au lieu que nous voyons que le sang coule à l'aise si on passe la main sur les veines commençant du poignet droit au bras, & que les valuules permettent le passage sans resistance & sans former aucune tumeur.

ART. 3.
Raison tirée de
la ligature qui se
fait d'ordinaire
à la saignée.

LA ligature qui se fait d'ordinaire en l'opération de la saignée nous fait voir que le sang des veines de la main monte en celles du bras, puisqu'elle remplit & grossit les veines du coude qui sont au dessous de la ligature, & que celles qui sont au bras paroissent toutes vuides. Que si la ligature se fait au poignet, les veines de la main s'enflent & se remplissent aussi-tost, & celles du coude & du bras demeurent toutes plates, parceque la ligature serrant les veines qui sont molles & superficielles, arreste le mouuement du sang qui de la main monte au bras, & que les arteres en communiquent sans cesse aux veines de la main & en apportent de nouueau, ne se pouuant comprimer à cause qu'elles sont plus dures & plus profondes que les veines; la mesme experience se peut faire en toutes les parties.

Ainsi la saignée du bras reussit mieux aux personnes maigres lorsque le bandage n'est que mediocrement ferré, parcequ'il empesche le sang de remonter en comprimant la veine & luy permet la descente n'estant pas capable de comprimer l'artere, au lieu que le bandage estroit & ferré bouche & comprime l'artere & la veine tout ensemble, à cause de la rondeur de l'os du bras: C'est ce qui a fait dire au grand Hippocrate que le bandage ordinaire à la saignée fait rejaillir le sang, & que celui qui est violent l'arreste. Car le bandage violent n'empesche pas seulement le sang de rejaillir, arrestant son mouuement circulaire, mais il arreste aussi le battement de l'artere, il estouffe la chaleur naturelle & produit la gangrene, empeschant la communication de la chaleur & des esprits. La plus euidente demonstration de toutes se tire de l'ouuerture du bas ventre des animaux tout en vie, car si on descouure la veine Iliaque, ou celle de la cuisse & qu'on les lie, on voit que la partie de la veine qui est au dessus de la ligature & du costé du corps se vuide, à cause de l'attraction continuelle du cœur qui l'espulse, & que la veine qui est au dessous de la ligature & du costé du pied se remplit excessiuement & s'enfle, à cause de l'abondance du sang.

à, Epid sect. 3. f.
316, 7. 6. & 7.

qui remonte au cœur & qui est arresté par la ligature.

DE là nous voyons que les parties qui sont au dessous des bandages qui se font aux dislocations, aux blessures & en toutes les autres maladies des extremitéz s'enflent & s'engourdissent, à cause de l'abondance du sang qui s'arreste. ART. 4.
*Autres raisons
tirées de diuers
lieux.*

Le mesme arriue aux parties qui demeurent bandées trop longtemps auant qu'on ouure la veine, car elles s'enflent tellement qu'on est contrainct d'oster la ligature, afin que l'escoulement du sang qu'elle arreste les desenfle & que faisant paroistre la veine il donne moyen de faire la saignée. Et pour faire voir la verité de ce que i'aduance si l'on desferre trop la ligature, ou qu'on l'oste tout a fait apres que la veine est ouuerte, le sang s'arreste, ou il rejaillit bien moins qu'auparuant, à cause qu'il monte tout droit en haut à l'esselle: de mesme si l'on presse la veine, avec le doigt ou avec vne bande au dessous de l'ouuerture, le sang s'arreste aussi-tost, parcequ'il n'a pas coustume de descendre par les veines & de couler des parties superieures; que si au contraire on fait la mesme chose au dessus de l'ouuerture, on voit que le sang rejaillit & vient en abondance. De mesme on voit aux grands vlcères des bras & des jambes, où les veines sont toutes mangées que l'effusion du sang ne s'y fait que par les bouts des veines qui viennent des extremitéz & que celles qui sont du costé du corps en respandent fort peu.

De là nous voyons que les bandages & les remedes froids & astringens, employez au dessous des playes des veines, profitent dauantage que si on les applique au dessus, le contraire arriue en celle des arteres, & mesme dans les amputations des membres les malades meurent en peu de temps del'excessiue euacuation du sang qui se fait par les arteres, si on ne les lie ou si on ne les brule avec diligence, au lieu que le sang des veines s'arreste de soy-mesme & se retire remontant droit au cœur.

On peut remarquer que le sang qui vient des petites veines est plus beau, plus pur, & plus vermeil que celuy des grandes, à cause qu'il sort presque immediatement des arteres du cœur qui est le lieu où il se fait & où l'on peut dire qu'il s'affine; C'est pourquoy la saignée de ces veines-là fait tomber en foiblesse, plustost que celle des autres, le sang qui en sort faisant vne plus grande dissipation de la chaleur & des esprits.

LA grande artere a beaucoup moins de rameaux que les veines, parce que le sang se porte aux extremitéz par les arteres avec vne ex- ART. 5.
Raison tirée de

la pluralité des
arteres ombilica-
les.

trême vitesse, & coule doucement dans les veines en son retour : de sorte que les arteres en petit nombre suffisent à resandre la mesme quantité de sang par tout le corps, que deux fois autant de veines en reconduisent & en raportent au ventricule droit du cœur.

Il n'y a que le nombril où nous voyons deux arteres & vne seule veine, mais cette structure particuliere au fœtus (qui est l'enfant auant que de naistre) est faicte aussi pour vn subject qui luy est tout particulier & n'est point autre que le rafraichissement du cœur. Car le fœtus estant enfermé tres-estroittement dans la matrice en son arrierefais & plongé dans ses eaux, reçoit vn aussi grand rafraichissement par le moyen des vaisseaux du nombril, que par la jouissance de l'air qu'il respire & qui l'environne de toutes parts apres qu'il est né, puisque l'obstruction des vaisseaux du nombril le faict mourir aussi subitement que celle des parties qui seruent à la respiration. Cela vient de ce que le nombril rejette les vapeurs qui l'estouffent & communique à la veine caue & au cœur le sang qui a les qualitez d'adoucir & d'humecter beaucoup plus efficaces & plus familiares à nostre nature que l'air, puisqu'il penetre au dedans de toutes les entrailles & qu'il touche immediatement par tout.

Car le sang qui est dans les reuolutions du cordon, qui contient les vaisseaux du nombril, se rafraichit autant que dans le poumon mesme, puisqu'il est entierement plongé dans l'eau qui possede inseparablement les qualitez d'humecter & de rafraichir. Ioinct que les arteres ombilicales estant en plus grand nombre, rejettent aussi plus abondamment les fumées brullantes & facilitent le rafraichissement de la chaleur & la circulation du sang par leur agitation continuelle.

Arist. cap. 2. l. 2.
Phyc.

Les preuues de l'existence du mouuement circulaire, que nous venons de raporter, se tirent de l'experience & de ce qui paroît à nos sens, nous les continuerons par le denombrement de ses vtilitez qui sont communes à tout le corps, d'où nous viendrons en suite à celles qui sont particulieres à chaque lieu, puisque l'vtilité d'vne chose est sa fin & que les plus certaines & les plus euidentes demonstrations de la nature se tirent de la cause finale. Nous l'establirons aussi par ses autres causes par toutes ses diuisions & par sa definition essentielle & nous finirons en dernier lieu par les demonstrations qui preuent que le mouuement circulaire se faict au fœtus, parceque toutes les lumieres se communiquent & se fortifient mutuellement.

SECTION TROISIEME.

DES UTILITES DV MOVVEMENT
circulaire qui sont communes à tout
le corps.

CHAPITRE PREMIER.

Premiere utilité commune.

NOUS auons dict que le mouuement conferue & perfectionne toutes les choses naturelles, parcequ'il est la premiere & la principale des proprietéz communes qui s'y rencontrent & qui se produisent de leur propre nature, Nous auons aussi fait connoistre que tous les mouuemens en general se reduisent à trois sortes, à raison des trois termes qui sont la quantité, la qualité & le lieu, & qui sont aussi trois sortes d'agitations différentes.

ART. .1
*Que le sang est
vne matiere pro-
pre à tout.*

Nous disons en suite que le sang est la matiere de nos corps, il compose & fait subsister les parties les plus dures & les plus solides, il contient euidentement toutes les humeurs & les parties molles & bien d'auantage il est la matiere des esprits qui font la liaison de l'ame avec le corps. Car les esprits qui sont tres-subtils & tres-purs retiennent l'ame & luy donnent moyen de faire toutes les actions de la vie, seruans de vehicules pour conduire aux parties les plus esloignées les facultez qui produisent toutes sortes de mouuemens & qui nous font faire tant d'actions si merueilleuses, qu'elles aprochent mesme de celles de la diuinité. C'est pourquoy la nature employe tous ses soins & ses artifices à perfectionner au plus haut point cette matiere, qui est son vray thresor & le soutien de toutes ses forces, puisqu'elle est le subiect des trois diuerses facultez & l'estoffe la plus exquisite qui compose les trois sortes d'esprits qui nous rendent capables de tant de fonctions excellentes.

OR le mouuement est le moyen le plus aduantageux pour esleuer le sang à de si rares qualitez. Car il s'agit de produire vne matiere qui ait tant de souplesse qu'elle soit propre à tout, qui serue à des agens entierelement contraires, qui entre en des ouurages tout a fait dissimulables & qui s'employe par des voyes toutes différentes. Enfin pour

ART. 2.
*Que le sang rei-
soit toutes ses
qualitez du mou-
uement circulai-
re.*

faire l'homme qui est ce chef-d'œuvre tres-exquis & tres-delicat il faut vne matiere capable de receuoir & de conferuer toutes sortes de formes & d'impressions estrangeres, & qui n'ayant point du tout de forces particulieres ny de qualitez vehementes en puille receuoir de grandes & de tres-efficaces.

Le sang est cette estoffe tres-souple & tres-propre à toute chose, parcequ'il est indifferent à receuoir les impressions des trois parties principales qui sont entierement contraires, il compose & nourrit le cœur qui est dur, chaud & sec, aussi bien que le cerueau qui est mol & humide & qui est la source & le sejour du froid, il est la nourriture de trois sortes d'esprits qui sont tres-efficaces & tres-subtils; Il sert de matiere aux parties solides, aux cartilages, aux nerfs & aux os mesmes; bref le sang deuiet tout en toutes les parties.

ART. 3.
Que les trois parties principales perfectionnent le sang.

LA nature employe donc toutes sortes de mouuemens pour produire cette excellente estoffe; les quatre saisons de l'année, qui contiennent les influences & les qualitez de toutes les causes vniuerselles, joignent leurs forces & leurs vertus à celles des parties principales qui agissent au dedans de nous-mesmes. Car le foye façonne le sang des alimens que nous prenons & l'augmente en nos veines, le cerueau l'espoiffit & l'altere en le raffraichissant; le cœur le rarefie, l'eschauffe & le promene sans aucune intermission; en sorte que les trois principes luy communiquent toutes les sortes de mouuemens.

Ces trois parties possèdent en eminent degré les qualitez absolument necessaires à la vie qui sont la chaleur, la froidure & l'humidité, par le moyen desquelles la masse du sang reçoit vne continuelle vicissitude d'alterations toutes contraires. Car ces alterations s'entresuiuent à mesure que le sang agité par le cœur passe aux autres parties principales qui luy donnent leurs qualitez & secondent le cœur en cet ouurage attirant & renuoyant le sang pour le faire couler.

ART. 4.
Que les quatre saisons gouuernent toute la nature, Ex libris de aëre, locis & aquis, de humoribus, & de nat. hum. pene integris.

D'Ailleurs les quatre saisons, qui contiennent les quatre qualitez premieres au plus haut point, emportent & changent toute la nature elementaire & la gouuernent entierement. Elles alterent nos corps, elles changent les temperaments, elles conuertissent les humeurs les vnes aux autres par la force de leurs qualitez, en sorte que les changemens des quatre saisons changent aussi les humeurs à leur tour & suiuent ensemble cette vicissitude, sans aucun relasche avec dependance de la reuolution du Soleil qui les engendre.

Les saisons n'impriment pas seulement les qualitez premieres, elles

s'accompagnent de toutes sortes d'alterations, elles font tous les autres mouuemens, & mesme elles donnent naissance à toutes choses, elles les conseruent & les font perir par les mesmes moyens, & par les mesmes reuolutions qui les produisent.

NOus voyons par experience que l'humeur pituiteuse domine en Hyuer, & qu'elle surmonte en ses qualitez, aussi bien qu'en sa quantité, les trois autres humeurs qui composent ensemble la masse du sang. Car la froidure & l'humidité qui dominent en cette saison, produisent cette humeur semblable qui remplit tout le corps & qui s'escoute en abondance par la bouche & par les narines, elle engendre des toux & des defluxions, elle fait la palleur aux visages, elle rend les hommes engourdis, enclins au sommeil, moins prompts & bien plus patiens, en vn mot nous voyons en Hyuer que le phlegme domine aux hommes sains & aux malades.

ART. 5.
Que les quatre saisons produisent les quatre humeurs, qu'elles les changent à leur tour les unes aux autres.
Ex Hipp 1 de nat. hum. f. 13. v. 51. & seq.

Le Printemps venant à son tour, rencontre les corps pleins de phlegme qui se change insensiblement par le relaschement des froidures qui se moderent & s'adoucissent, les tiedeurs de l'air & des pluyes fondent la plus fluide partie de ce phlegme & le changent en sang qui deslors commence à dominer en nos veines à cause de la chaleur & de l'humidité qui sont les qualitez du Printemps & du sang. Cette humeur paroît au Printemps en toute l'habitude & principalement aux visages qui deuiennent vermeils; le sang produit alors tous les effects de la gayeté, dont il contient les qualitez: en vn mot il nous restablit en ieunesse & ne fait guieres de maladies qui ne soient salutaires & qui ne nous deliurent de plus grands maux.

Eodem l. f. 14. v. 51. & seq.

L'Esté succede au Printemps, lorsque l'humidité se tourne en seicheresse & que l'aproche du Soleil augmente la chaleur. Or ces qualitez qui dominent en l'air se communiquans à nos corps, le sang se change en bile qui est vne humeur chaude & seiche, le phlegme qui est son ennemy s'affoiblit & se trouue en nos veines en tres-petite quantité. Ainsi nous auons tousiours ces quatre humeurs meslées ensemble, en sorte que les qualitez des saisons qui succedent l'vne à l'autre augmentent aussi l'vne de ces humeurs, la releuent & la fortifient pour dominer & preualoir à son tour & chacune en sa saison.

Eodem l. v. 50 & seq.

Cette vicissitude des qualitez & des humeurs qui surmontent & qui sont surmontées à leur tour conserue la nature, puisqu'elle est vn principe de mouuement & qu'elle ne peut cesser d'agir sans se destruire. Cette mesme vicissitude de vaincre & d'estre vaincu conserue aussi

ART. 6.
Que les vicissitudes des des humeurs & des qualitez des quatre sai-

*sans entreten-
ment la nature.
Hipp. l. de nat.
hum. f. 15. v. 14.
Eodem f. v. 55. &
seq.*

les humeurs, soit que nous les considerions ensemble en la masse du sang, soit que nous les considerions employées en la composition de nos corps dans la constitution de la nature qui dépend du temperamēt.

Comme l'année participe à tous les effects du chaud, du froid, du sec & de l'humide, & que toutes les choses du monde subsistent ensemble, en sorte qu'elles se soustiennent toutes par des assistences reciproques & mesme si necessaires, que si l'une venoit à manquer les autres se dissiperoient en fort peu de temps & s'aneantiroient d'elles-mesmes. Et en effect toutes les pieces de l'Vniuers sont faictes les vnes pour les autres & se raportent toutes de mesme façon que les elemens qui se nourrissent reciproquement les vns des autres & se soustiennent par des qualitez & des vertus toutes contraires. Car l'esloignement du Soleil & ses regards obliques, faisans les rigueurs de l'Hyuer, tout nostre hemisphere n'est que neige & que frimas, en sorte que cette continuation seroit capable de glacer nostre humidité radicale & de destruire la chaleur en toutes choses.

*Hipp. l. de nat.
hum. f. 10. pene in
tegro.*

De mesme si l'une des humeurs qui composent l'homme estoit aneantie il periroit incontinent, puisque nous experimentons que l'une de ces humeurs estant reduite à trop petite quantité nous deuenons aussitost malades de ce manquement & que la maladie se faict d'autant plus grande que cette humeur se diminuë dauantage. Et il est sans doute que nous ne pouuons rien moins attendre qu'une mort subite apres l'entier aneantissement d'une des humeurs, puisque le temperament periroit par le deffaut des qualitez de cette humeur qui le composent, & que les qualitez de l'humeur contraire à celle qui seroit destruite s'eleueroient au plus haut point de leurs forces, n'estans point refrenées par leurs contraires, ce qui est ruiner le temperament & la nature de l'homme.

ART. 7.
*Queles vicissitu-
des les plus cour-
tes sont necessai-
res à la nature de
l'homme.*

Les vicissitudes des quatre saisons sont à la verité tres-puissantes & contiennent toutes les autres, mais elles sont de longue estenduë pour beaucoup de choses exquisés & delicates, comme sont tous les animaux & le temperament de l'homme qui requiert des changemens tres-frequens.

Il y a d'autres vicissitudes qui sont de moindre durée & qui contiennent aussi toutes les qualitez, la Lune en vn mois faict l'Esté, l'Automne, l'Hyuer & le Printemps par l'accroissement & par la diminution qu'elle reçoit de l'aproche & de l'esloignement du Soleil. Ce grand flambeau de l'Vniuers en son tour journalier les contient toutes en abregé, le matin respond au Printemps, le milieu du iour à l'Esté, le soir represente l'Automne, & enfin les rosées, les pluyes & les freicheurs de la

de la nuit nous font bien ressentir qu'elle possède en peu de temps toutes les qualitez de l'Hyuer. Et par ce moyen la nature vniuerselle s'accommode aux natures particulieres & fournit à leurs necessitez faisant des vicissitudes tres-puissantes & de longue durée pour faire naistre & pour conseruer les choses grossieres & terrestres; elle en a qui sont de moindre force & de moindre estendue, selon la portée de ses ouurages les plus delicats.

Ainsi les trois principes, aidez des influences des causes vniuerselles & des qualitez des quatre saisons, changent sans cesse les quatre humeurs & leur impriment sans aucun relasche toutes sortes de mouuemens. Et ces vicissitudes n'arriuent pas seulement à toutes les humeurs jointes ensemble, puisque nous voyons que chaque humeur en particulier s'augmente euidemment & se remuë en la partie de la journée qui luy est plus semblable; routes les maladies bilieuses ont le soir leurs redoublemens, la nuit augmente celles que la pituite produit, & mesme en santé, bien que les humeurs soient parfaitement vnies, nous en voyons pourtant les effets tres-sensibles, car on est plus pesant & plus endormi sur la fin de la nuit, le iour nous rend plus prompts & plus intelligens; il en est de mesme de tous les autres effets des humeurs.

CHAPITRE II.

Seconde utilité commune.

LE mouuement perfectionne toutes les choses naturelles, puis-
 que l'excellence de tous les agens de la nature & de l'art mesme, ART. I.
 Que le mouue-
 ment circulaire
 perfectionne le
 sang en toutes
 choses.
 consiste en l'exercice de leurs fonctions ordinaires, & que la plus
 eminente perfection de la matiere dépend de son indifference & de la
 capacité qu'elle a de receuoir toutes sortes de formes & d'impressions
 estrangeres. La frequence & la varieté de tant de flux & reflux, & de
 differens mouuemens qui se font en nous, sont des preuues assurees
 de l'excellence du temperament des parties de l'homme qui en est l'ou-
 urier, & de la souplesse de la matiere qui les compose & qui les soustient
 routes.

Les plus grandes & les plus fortes alterations reiterées plusieurs fois
 ne seroient pas capables routes seules de former les metaux & les cho-
 ses les plus grossieres dans le sein de la terre, si le mouuement local qui
 est absolument necessaire au meslange n'en estoit la principale cause.
 C'est pourquoy le sang, qui est la plus exquisite & la plus noble estoffe

H

de toute la nature, merite vn bien plus grand artifice. Il est euident que ce precieux threfor ne reçoit pas si peu de façon comme quelques-vns se figurent ; les mouuemens les plus nobles y sont requis & ne perdent rien pour cela de leur dignité, bien qu'ils soient employez tous ensemble, dans vn arrangement merueilleux pour luy donner sa derniere perfection.

ART. 2.
*Que le mouuement
circulaire fait
la coction des hu-
meurs dans les
cauitez du cœur.*

LA nourriture & la matiere des plantes mesmes les plus viles ne se fait pas que toutes les sortes de mouuemens n'y soient employees, le Soleil l'attire & la mesle tres exactement, il l'humecte & la desseiche, il l'eschauffe & la refroidit, il l'espoissit & la rarefie pour enfin la precipiter sur la terre & paracheuer le meslange en ses entrailles. Car on void que le Soleil attire grande quantité de vapeurs & d'exhalaisons de la terre & des eaux en la moyenne region de l'air par le moyen de sa chaleur, il les promene, il les mesle, il les change les vnes aux autres, auant que de les abandonner en les renuoyant & les respendant sur la terre, pour la rendre feconde & tirer de son sein toutes sortes de plantes & d'animaux.

De mesme le cœur mesle les humeurs qui viennent des lieux les plus esloignez & les plus dissemblables, puisqu'il les attire du cerueau, du foye, de la ratte, & de toutes les extremitez de nos corps, en ses cauitez où il les agite, il les mesle exactement toutes ensemble & les change tellement les vnes aux autres que de quatre humeurs toutes contraires il n'en fait qu'une.

ART. 3.
*Que le meslange
corrige les mau-
uaises qualitez
des humeurs &
en produit de
bonnes.*

C'Est en ses ventricules où elles se communiquent aisément toutes leurs verrus & où elles se despoüillent de toutes leurs qualitez vehementes & de tout ce qu'elles ont d'indigest, de grossier & d'impur, c'est là où elles reçoient de nouveaux degrez de chaleur & d'une coction plus accomplie, puisque la coction consiste au meslange de plusieurs choses entierement contraires en leurs qualitez lesquelles estans separées viennent à se ioindre ensemble par l'impression d'un agent qui les diuise en parcelles imperceptibles, iusqu'à ce qu'elles s'entre-communiquent leurs qualitez beaucoup affoiblies, pour ne composer toutes qu'une seule chose par le moyen d'une alliance tres-estroite. Car les choses contraires estans ainsi confuses ensemble, elles se despoüillent toutes de leurs qualitez particulieres & deuiennent entierement semblables & de mesme nature, ce qui fait qu'elles s'unissent parfaitement, & que de plusieurs choses elles n'en composent qu'une seule.

Ainsi les quatre humeurs s'entre-communiquent leurs qualitez les vnes aux autres. Car le phlegme fixe la bile avec sa froideur, son humi-

dité & la viscosité naturelle, il arreste ses violences & modere si bien ses mouuemens soudains & precipitez, que de pernicieuse elle se rend tres-vtile. La bile au contraire qui a pour ses qualitez ordinaires la chaleur, la seicheresse & la subtilité, digere & cuit le phlegme, elle le rarefie, elle luy donne tous les mouuemens & l'empesche de nous tenir accablez en vn engourdissement perpetuel. L'humeur sanguine considerée sans les autres en sa propre nature, est la plus fauorable de toutes & celle qui nous est plus amie, puisqu'elle a les deux principes de la vie qui sont la chaleur & l'humidité, elle adoucit l'aigreur de la bile noire & brulée, elle delaye sa seicheresse, elle tempere son acrimonie & la rend capable de fournir des esprits en grande abondance. L'humeur melancholique qui est l'ennemie du sang & de la vie mesme, le garentit de la pourriture, elle luy donne la consistence & contribuë beaucoup à la perfection de toutes les actions principales.

Ainsi les quatre humeurs, qui sont ennemies capitales & qui se font les vnes aux autres vne guerre immortelle, perdent dans le meslange toutes les malignes & dangereuses qualitez qu'elles ont estans seules & separées, elles conseruent toutes les bonnes & acquierent en ce meslange de nouvelles facultez, si nobles & si merueilleuses que releuant l'homme infiniment au dessus de tous les autres animaux, elles l'aprouchent de Dieu.

LA santé consiste au meslange de ces quatre humeurs, & n'est iamais plus accomplie que lors qu'elles ont vne alliance tres-estroite, car si l'vne des humeurs vient à se détacher des autres, elle reprend aussi-tost les qualitez vehementes qui luy sont naturelles, n'estant point corrigées par le meslange de l'humeur contraire qui seule est capable de les reprimer.

ART. 4.
Que la santé dépend du meslange des humeurs.
Hipp. l. de nat. hum. f. 10. v. 23. & seq.
Eodem f. v. 37. & seq.

Et bien dauantage cette humeur qui se separe de la masse du sang ne produit pas seulement vn grand mal dans le lieu d'où elle sort, parcequ'elle y cause de l'inanition & de l'intemperie, puisque l'humeur avec laquelle elle y estoit meslée a ses qualitez qui deuiennent aussi-tost excessiues n'estant plus temperée par l'humeur contraire qui la laisse, mais cette mesme humeur qui se separe des autres fait encore d'autres maladies où elle va s'arrester, car si elle ne sort par les conduits ordinaires & qu'elle tombe sur quelque membre, sans doute elle offense ses actions, puisqu'elle ne peut manquer d'y faire vne plenitude & de l'intemperie.

DE là les animaux qui sont plus proches de leur naissance iouissent d'vne santé plus parfaite, puisqu'ils sont moins esloignez de leur

ART. 5.
Que l'union des humeurs est vne

marque de ieunesse ou de santé, & leur desunion de vieillesse ou de maladie.

premier establissement qui retient la perfection du meslange des humeurs qui la produisent, & qui ne sont iamais si bien vnies & si estroittement alliées que dans la semence & au temps le plus proche de celuy qui nous fait naistre, si bien qu'à mesure que nous aduançons en aage & que nous vieillissons, les humeurs se destachent les vnes des autres, elles prennent des qualitez excessiues & venans à se separer elles nous aprochent aussi de la derniere dissolution qui est la mort.

Cette verité paroît à la veüe du sang des jeunes gens & de ceux qui sont en parfaicte santé, qui est tout egal & tres-exactement meslé, au lieu qu'en celuy des vieillards on voit les humeurs presque toutes separées, ce qui arriue faute de chaleur naturelle & de coction. De mesme on voit que la bile & le phlegme sont tousiours separez dans toutes leurs euacuations generales & particulieres; & au contraire la chaleur naturelle fait le meslange, l'espoisseur & la coction en toutes les choses où elle a quelque vigueur.

Le meslange & la cuisson ne sont qu'une mesme chose & neantmoins il semble qu'il y a quelque difference considerable entre eux, parceque le nom de meslange exprime dauantage la confusion des choses qui se meslent, & que le nom de cuisson nous donne à connoistre le changement des qualitez qu'elles reçoient reciproquement les vnes des autres & leur alteration mutuelle.

ART. 6.
Que les cauitez inegales sont vtilles à faire le meslange.

LE meslange ne se fait iamais mieux que dans les parties les plus inegales & où la chaleur est plus vehemente, puisque la chaleur y fait tous les mouuemens necessaires, & que les matieres se diuisent aisément en de tres-petites parties dans les lieux où il y a de plus grandes & de plus frequentes inegalitez, & pour ce subject la nature en a formé dans toutes les parties où elle est obligée de faire quelque meslange considerable. Or il n'y a point de lieu qui ait tant de chaleur naturelle & qui ait des cauitez si raboreuses que le cœur, c'est pourquoy le meslange & la coction des humeurs ne se peuuent iamais faire si aduantageusement en aucune autre partie.

De la structure & de l'usage des oreilles du cœur.

Il a deux eminences qu'on appelle les oreilles du cœur, qui sont à sa base au dessous des valvules tricuspides & aux ouuertures de la veine caue & de l'artere veneuse qui sont les deux vaisseaux qui conduisent le sang en ses deux ventricules, elles sont creuses & inegales & ont des agitations continuelles & toutes semblables à celles du cœur, puisqu'elles en sont parties. Car ces deux eminences attirent le sang & se dilatent au mesme temps que le cœur s'ouure & s'allonge, elles renuoyent le sang & se ferment aussi lors que le cœur d'où tous leurs mouuemens

Sect. 4. cap. 2. art. 5. huius operis.

dépendent, le pousse & se referre. Elles ont eu cette structure & ces mouvemens pour servir au meſlange du ſang & le pouſſer dans les ventricules du cœur entre les pointes des valvules tricuspides, qui forment la pluſpart de ſesinegalitez & ont le meſme uſage, qui eſt le meſlange.

C'eſt la premiere & la principale propriété de la chaleur que deſeparer les choſes différentes, & d'vnr ensemble toutes celles qui ſont ſemblables & de meſme nature, & bien que les quatre humeurs ayent des qualitez toutes contraires elles ſont neantmoins ſemblables en leur ſubſtance, puisqu'elles nourrissent toutes & qu'elles compoſent l'homme.

ART. 7.
Que la chaleur vnr les quatre humeurs & re-tienne les impuretez qu'elle ſepa-

Les choſes qui s'vniſſent avec vne troiſieme, ayant les meſmes qualitez, ſont auſſi parfaitement ſemblables entre elles & ſont capables de s'vnr. C'eſt pourquoy la chaleur allie les humeurs toutes ensemble & ne les vnr iamais ſi parfaitement que lors qu'elle eſt plus forte & plus abondante. Or le cœur eſt la véritable fournaife de la nature & le foyer de la chaleur, puisqu'elle a plus de vigueur & de force en ce lieu-là qu'en aucun autre. Ainſi nous voyons de nos yeux qu'il allie tres-eſtroitement les quatre humeurs en vne meſme maſſe qui eſt celle du ſang, à cauſe qu'elles ſont ſemblables à noſtre nature, & qu'il ſepare les ſeroſitez, à cauſe qu'elles ſont différentes, & au contraire les ſeroſitez ſe meſſent davantage dans les veines & dans les autres parties où les humeurs ſe voyent bien plus ſeparées les vnes des autres, parcequ'elles n'ont pas aſſez de chaleur pour les entretenir vnies & au meſme eſtat qu'elles les reçoivent du cœur & des arteres.

re.
Ariſt. cap. 1. 1. 4.
Meteor.

DE là nous connoiſſons que le mouvement circulaire du ſang eſt tres-vtile, & que c'eſt le véritable moyen par lequel cet ouurier tres-efficace acheue de perfectionner l'excellente matiere qui compoſe nos membres, puisqu'il a toutes les qualitez neceſſaires pour repa- rer les manquemens des humeurs & de la coction, les ralliant ensemble au-tant de fois qu'elles rentrent en ſes cauitéz & qu'elles paſſent de l'une à l'autre. Le ventricule droit commence le meſlange de la maſſe du ſang, le gauche acheue & rend l'vni- on plus parfaite, car ils font tous deux le meſme ouvrage, puisqu'ils ont tous deux les meſmes qualitez & ne ſont doubles que pour le rendre plus accompli.

ART. 8.
Que le mouvement circulaire acheue la coction des humeurs dans les deux cauitéz du cœur.

Le meſlange eſt vn moyen ſi propre à produire des effets conſiderables, avec des choſes de tres-peu d'importance que la nature l'employe pour l'eſtabliſſement des plus rares & des plus exquis de ſes chefs-d'œuvres.

ART. 9.
Que les arts font toutes leurs merveilles par le meſlange.

Les mestiers mesme & tous les Arts les plus admirables, à l'imitation de la nature, s'en seruent à perfectionner les plus nobles & les plus accomplis de leurs productions. Et pour commencer par la plus excellente & la plus releuée de toutes les Sciences qui est la Medecine, elle inuente des compositions toutes nouuelles, meslant des simples qui contractent de si heureuses alliances qu'elles conseruent & perfectionnent toutes les bonnes qualitez qu'elles auoient, elles corrigent les mauuaises & produisent des vertus secrettes & propres à la guerison des maladies les plus opiniastres.

La Politique establit les estats les plus florissans de personnes qui sont de naissance & de condition toute differente, elle procure vne liaison tres-estroitte entre le Prince & le subject, entre le seigneur & le vassal, entre le pauvre & le riche, si bien que de gens ramassez & de differente profession elle en fait des societez tres-excellentes & fondées sur les interests de toutes les parties.

Tous les arts en general ne peuuent rien produire de rare ny d'excellent que de choses les plus contraires & les plus ennemies, on s'en peut esclaircir par le denombrement. Car ceux qui ont pour objects les alimens ou les breuuages ne font iamais rien d'agreable à la bouche ny d'utile à la nourriture que par le meslange des choses dont les qualitez sont differentes; ainsi nous voyons que les choses acres, aigres, ou salées releuent la faueur de celles qui sont douces ou huileuses & mesme qu'elles rendent delicieuses celles qui semblent tout a fait insipides. Le meslange des couleurs differentes, l'arrangement qu'on en fait les employant ensemble & mesme en les couchant les vnes sur les autres, aporte vne varieté tres-agreable à la veüe.

Les ouurages que nous admirons auiourd'huy ce sont la vernissure & les incrustations qui ne sont, apres tout, que certaines poudres & quelques gommes destrempées & reduites en vne masse flexible, laquelle plus elle est maniée, paistrie & broyée, plus elle est propre à la fabrique de ces pieces de relief & de ses ouurages incrustez, qui egalent en beauté, non seulement l'esclat de l'or & du marbre naturel, mais encore aprochent si fort de leur pesanteur & solidité qu'ils passent, sans contredict, pour des ornemens singuliers & des plus grandes merueilles de nostre temps. Cette verité se descouure encore sensiblement à l'oreille, puisque les agreemens & tous les charmes de la Musique & des concerts ne viennent que de la diuersité des tons qui sont tous dissemblables.

Tout cela se fait, parceque les organes des sens sont composez du meslange des quatre humeurs & que leur perfection consiste en la pro-

portion des qualitez contraires; C'est pourquoy les objects ne peuvent estre agreables, s'ils ne sont composez de choses differentes & qui gardent entre elles vne proportion conuenable & toute conforme à celle des organes des sens.

Les choses les plus contraires & les plus opposées les vnes aux autres contribuent dauantage aux establissemens les plus accomplis, puis que celles qui sont moins differentes y sont les moins vtiles, car les choses semblables ne s'accomodent en rien du tout, & mesme elles sont incapables d'agreer à la nature, puisqu'elle consiste au mouuement qui n'arriue jamais qu'entre des termes entierement contraires, & que la ressemblance est vn empeschement naturel du mouuement & son ennemie, si bien que les changemens les plus frequents & les plus diuersifiez sont les plus agreables au sens & à la nature. De là nous voyons que les plus exquisés & les plus rares productions des arts se font par le mefflange à l'imitation de la nature.

Hipp. l. 1. de diata
f. 55 v. 24. & seq.

CHAPITRE III.

Troisieme utilité commune.

LA pourriture & la vie recoiuent egalement pour principes la chaleur & l'humidité. La vie consiste en l'agitation perpetuelle de la chaleur naturelle qui se loge dans l'humidité radicale, comme en son propre domaine qu'elle cultiue & qu'elle remuë sans aucune intermission. La pourriture se fait & s'augmente par le repos & par vn calme pernicious de cette mesme humidité qui n'estant cultiuee suffoque la chaleur naturelle, sa legitime maistresse, qui luy donne tous les mouuemens salutaires en luy procurant vn commerce continuel & tres favorable; car la pourriture n'est autre chose qu'une corruption de cette chaleur naturelle residente en l'humidité radicale d'un chacun qui se fait par la chaleur de la chose qui contient & qui touche immediatement ce qui se pourrit.

La naissance & la pourriture commencent par des dispositions de leurs subjects toutes contraires; la naissance rencontre l'humidité tres imparfaite, sans aucunes bornes & qui manquant des limites qui luy sont vtiles, les recoit de la chaleur naturelle qui l'accomplit en toute chose, iusqu'à ce que la chaleur estrangere estant deuenue la plus forte elle destruit & dissipe cette chaleur douce & naturelle. Car alors l'humidité radicale demeure en proye, se trouuant abandonnée par la per-

ART. I.

*L'alliance de la
pourriture & de
la vie, leurs causes
& leurs qualitez.*

te de la chaleur qui la protegeoit, en sorte que la pourriture rencontre l'humidité radicale tres-accomplie & la laisse, pour ainsi dire, toute desolée, puisqu'elle la despoüille de tous ses plus beaux ornemens. La nature en cette façon roule sans cesse dans vne vicissitude immuable de pourriture & de naissance qui consistent en des dispositions toutes contraires de mesmes principes qui sont la chaleur & l'humidité.

ART. 2.
Des choses qui sont faciles à se corrompre & des moyens de les conseruer.

DE là nous voyons que toutes les choses humides se corrompent facilement, puisque necessairement elles sont subjects à ces vicissitudes & que de leur nature elles seruent de matiere & dependent de quelque agent qui les termine & qui les employe.

Les humiditez les plus fortes & qui ont des qualitez vehementes resistent dauantage & ne se laissent pas corrompre aisément. Mais celles qui sont toutes indifferentes, & qui sont des pures matieres & despoüillées de toutes sortes de qualitez aëtiues, comme sont les liqueurs insipides, huileuses & principalement celles qui sont composées de pieces differentes & qui sont les plus douces, entre lesquelles le lait & le sang tiennent le premier lieu, ces liqueurs, dis-je, se corrompent si facilement qu'il y a lieu de s'en estonner. C'est pourquoy le sang ayant toutes les qualitez de la matiere la plus souple & la plus traictable de toutes & se trouuant capable de receuoir tres-facilement toutes les impressions estrangeres, la nature n'a point eu d'expedient plus aduantageux pour le garentir de la pourriture, que la vicissitude de toutes sortes de mouuemens.

ART. 3.
Que le mouuement circulaire garentit le sang de pourriture.

OR de tous les mouuemens celuy qui se faiët de lieu à autre est le plus propre à conseruer le sang en sa pureté, c'est pourquoy la nature s'en sert & l'employe pour luy procurer mesme les autres mouuemens, puisque coulant d'une partie principale à vne autre, il reçoit diuers changemens selon leurs qualitez differentes. Car le sang s'eschauffe & se rarefie notablement dans le cœur, le cerueau l'espoüille & le refroidit, le foye l'humecte & l'augmente par le moyen des alimens, & en vn mot le mouuement local luy procure tous les autres mouuemens ioincts ensemble.

Le plus parfait mouuement local est de deux sortes celuy qui se faiët tout droit & celuy qui se faiët en rond; celuy-là se termine bien-tost se faisant en vn subject de mediocre estendue, mais le mouuement qui se faiët en rond dure tousiours & produit tous les autres, il leur sert de borne & de regle, estant seul egal, seul exempt de limites, qui est tousiours en son commencement aussi bien qu'en sa fin & seul capable d'une durée continuelle.

Ce sont

Ce sont les raisons pour lesquelles la nature a choisi ce mouvement illustre, pour faire toutes les merueilles que nous voyons en l'homme qui est le petit monde, puisque ce mesme mouvement produit tous les prodiges de ce grand Vniuers & soustient puissamment l'admirable œconomie de toute la nature dans ses vicissitudes immuables. Voyons les autres vtilitez de cet admirable mouvement, afin que nous passions à ses differentes parties, à ses circonstances & à toutes les rares qualitez, pour enfin venir à ses effects & montrer que les actions les plus considerables & que nous admirons en tous les animaux & en nous mesmes, ne se font que par son entremise.

C'Est vn grand aduantage au sang de se garentir de la pourriture ayant toutes les dispositions imaginables pour se corrompre facilement. On peut dire neantmoins que c'est bien peu de chose à l'egal d'estre doié & reuestu de toutes les qualitez de l'estoffe la plus parfaite qui soit en la nature; Mais que ne peut-on point dire de cette faculté merueilleuse du sang de pouuoir communiquer à toutes les parties tous les mouuemens, tous les sentimens & la vie mesme. C'est cela sans doute qu'on doit appeller vn tres-grand aduantage, puisqu'il surpasse infiniment tous les autres, & les contient eminentment, aussi est-ce la prerogatiue singuliere du mouvement circulaire.

Car, comme il est le plus noble & le plus parfait de tous les mouuemens, il garentit non seulement de pourriture la masse du sang, mais il luy communique de plus tous les autres mouuemens ioincts ensemble, par des vicissitudes si courtes & si reserrées dans l'estenduë du temps & du lieu qu'elles s'entresuiuent immediatement; en sorte que la chaleur estrangere ne sçauroit surprendre le sang qui coule en sa façon naturelle pour luy faire quelque impression pernicieuse & maligne.

Car lorsque le cœur pousse le sang, sa masse eschauffée se dilate, & se guinde en vn moment, comme vn esclair, iusques aux extremittez de nos corps aidée par les esprits dont elle est toute pleine & qui se forment de sa propre substance, elle y combat le froid, elle empesche la pourriture, elle y donne la vie, bref elle y conserue le sentiment, le mouvement, & toutes les fonctions animales.

Les extremittez sont toutes nerueuses & le cerueau mesme dont elles dependent en est vne, elles sont toutes contraires au cœur en leurs qualitez aussi bien qu'en leur situation. C'est pourquoy le sang y prend aussi-tost des qualitez differentes, car il s'espoiffit, il se refroidit & s'hu-

ART. 4.

Que le mouuemēt circulaire donne au sang des vicissitudes tres-frequētes de tous les autres mouuemens ioincts ensemble.

ART. 5.

Que le mouuemēt circulaire produit au sang les qualitez des trois principes.

mecte aux extremitez, y contractant en peu de tēps toutes les proprietēz du phlegme. Cette verité ne paroît pas si manifeste aux autres extremitez du corps humain, cōme on la descouure au cerueau qui degoute en la bouche & par les narines des phlegmes que nous trouuons euidemment froids, espois, & humides. Car bien qu'on se püst imaginer que le sang qui coule au dedans des vaisseaux de la teste ne prend pas ces mesmes qualitez, l'on void neantmoins que celuy que l'on tire d'ordinaire à ceux qui ont des rhumatismes prouenans de morfondure de cette partie, se trouue meslé de phlegme espois & blanchastre, à cause que la foiblesse, qui vient de l'interperie, l'arreste trop long-temps au cerueau qui le change en cette humeur crasse & visqueuse qui paroît sur la surface.

En parfaicte santé le sang passe des arteres dans les quatre sinuositēz du cerueau, qui attire par ses petites veines ce qui est propre à sa nourriture; le reste coule & descend dans les deux sinuositēz laterales, & de là dans les veines grosses & considerables qui sont en la gorge, pour le porter dans la veine caue & le rendre au cœur qui est le maistre de tous les mouuemens.

ART. 6.
Que le mouuement circulaire produit au sang les qualitez des quatre saisons.

LE sang donc coulant egalemeut se refroidit, s'humecte & s'espoist mediocrement au cerueau, si bien qu'il acquiert les qualitez familiēres à la pituite & deuiet tel en cette partie qu'il est en toute sa masse en Hyuer; & sans doute le cerueau ne manque pas de luy communiquer ses qualitez, puisqu'il est au corps humain le sejour & la source du froid & des humeurs visqueuses. Le sang reçoit au cœur toutes les qualitez de l'Esté, le foye luy communique celles que nous reconnoissons au Printemps; en sorte que le mouuement circulaire luy donne en vne seule reuolution toutes les vicissitudes & les qualitez de toutes les saisons de l'année en le faisant passer par le milieu des parties principales qui ont toutes les forces & les qualitez de ces quatre saisons.

CHAPITRE IV.

Quatrieme utilité commune.

ART. I.
Que le mouuement circulaire donne au sang son principal rafraichissement.

L'AIR qui nous touche & qui nous environne penetre par les pores & par les narines au dedans du corps & iusques au milieu du cerueau, dont il a les qualitez ordinaires. Or les qualitez du cerueau s'entretiennent par ce continuel attouchement de l'air qui est presque

toujours froid, & qui l'est quelquefois avec tant de vehemence, qu'à peine pouvons-nous eiter qu'il n'arreste & ne fige le sang dans les parties plus esloignées qui en deuiennent toutes liuides & engourdis. C'est pourquoy nous ne pouvons douter que le sang, ayant acquis les qualitez de l'humeur pituiteuse qui domine extremement en la partie de sa masse qui retourne des extremittez & du cerueau mesme, pour se rendre en la veine caue & rentrer dans le cœur, ne luy soit tres-vtile, puisqu'il donne vn rafraichissement tres-necessaire & tres-aduantageux à cette partie qui est le foyer & le centre de toute la chaleur.

Ex l. nostri de Hippocratica purgandi meth. f. 14. integro ac pot. tit. v. 3. & seq. tum v. 11. & seq. tum ex i. de partu f. 42. peine integro, tum l. de Virg. morbis f. 39.

Le feu naturel est allumé si vigoureusement en cette partie, qu'il perit en vn moment s'il est despourueu de quelqu'un de ses rafraichissemens ordinaires, la priuation de l'air l'estouffe en vn instant, le deffaut de quelque serosité qui se trouue dans la pericarde le fait languir & l'aneantir, il en est de mesme de plusieurs autres choses qui l'humectent & qui le rafraichissent.

L'air a de tres-notables aduantages, à cause que sa fraicheur se communique facilement par sa grande subtilité qui le fait penetrer par tout, & neantmoins parceque c'est vn corps simple & qui reçoit trop aisément les excez des qualitez qui estouffent ou qui esteignent la chaleur, il ne touche pas le cœur immediatement & nous le rejettons aussitost qu'il a donné ses qualitez au sang & au poumon, en sorte qu'il ne fait qu'entrer & sortir. Mais quant à ce qui regarde le sang, il est si necessaire & de si grande importace que toutes les autres choses ensemble ne sont point capables d'entrer en comparaison avec luy touchant le rafraichissement de la chaleur naturelle, sans parler de ses autres vsages.

Car le sang dans son indifference incline à la froideur & à l'humidité receuant ces deux qualitez plus facilement que les autres, parceque l'eau predomine notablement en sa composition, comme il paroît euidemment en ce que le sang s'y resoult presque tout, & de ce que nous auons fait voir quelle est la matiere du corps des animaux & de leur semence; Ioinct que les choses indifferentes inclinent plustost d'elles-mesmes au deffaut qu'à ce qui est de plus parfait, or le froid est vn manquement, dont la chaleur est la perfection, c'est pourquoy la chaleur est difficile à conseruer & le sang de soy-mesme retourne incontinent à la froideur.

CHAPITRE V.

Cinquieme utilité commune.

Que le mouuement circulaire communique l'aliment, la chaleur & la vie.

LA nature tres-aduisée procure la continuation de cet admirable mouuement d'attirer & d'expulser le sang de lieu en autre & de le promener par tout le corps, parcequ'il est tres-commode pour distribuer la nourriture en toutes les parties, & que non seulement il fournit la matiere qui les compose, mais qu'il communique aussi l'ouurier & la forme qui est la chaleur. Car la chaleur & les esprits, qui portent & qui charrient le sang, s'en seruent comme de leur matiere & de leur subject qu'ils perfectionnent en toutes choses & qu'ils employent à toutes les actions de la vie; puisqu'il est impossible qu'ils demeurent oisifs en aucune partie sans s'agiter & sans l'esmouuoir à produire les fonctions où elle est destinée. Si bien qu'il est euident que les parties recoiuent de ce mouuement la nourriture, la chaleur & la vie qui consiste en l'exercice de leurs actions ordinaires.

Les quatre vaisseaux du cœur, qui comprennent toutes les arteres & les veines, sont les agreables ruisseaux & les fleues feconds qui seruent à l'entretien de tout le corps & qui portent la vie, puisqu'ils fournissent les esprits, le sang & la chaleur; en sorte que la vie s'escoule & se perd en mesme temps qu'ils viennent à s'espuiser & à tarir.

Les fontaines & toutes les eaux viues rendent les campagnes agreables & fertiles par leur fluidité, puisque le mouuement perfectionne & purifie. Les eaux croupissantes au contraire, & qui meritent le nom de mortes se corrompent facilement & n'engendrent que des animaux venimeux, elles ne donnent que des plantes inutiles & rendent la terre incapable de porter aucun fruit; de mesme si le sang croupissoit en nos veines nous le verrions corrompre en peu de temps & sentirions toutes les facultez languissantes, puisque la plenitude ne produit ces effects pernicious qu'à cause qu'elle empesche ou qu'elle diminue ce mouuement salutaire.

CHAPITRE VI.

Sixieme utilité commune.

Que le mouuement circulaire facilite l'expulsion des excremens.

ET tant s'en faut que la circulation du sang empesche la separation des humeurs vitieuses, en les meslant parmi les bonnes, qu'elle donne à la nature occasion de les separer & de les exclure, puisque la chaleur & le mouuement ont la force de purifier & de separer les choses dissemblables.

Le mouuement circulaire facilite aux parties l'attraction de l'aliment

qui leur est nécessaire, & ce mouvement mesme rend plus aisée l'expulsion de ce qu'il y a de mauuais ou de superflu ; puisque toutes les choses qui sont en mouvement s'attirent & se rejettent avec moins de peine, & que celles qui demeurent immobiles ne se voyent iamais attirées ny rejetées sans violence.

Le sang qui est la matiere la plus indifferente & tres-susceptible des perfections les plus resleuées, satisfait à tous ses desirs & à son inclination naturelle, qui est le changement de qualitez, puisque sans cesse il acquiert de nouvelles formes & qu'aisément il les rejette par le moyen de cet illustre mouvement.

De là nous pouuons inferer que la nature tire de tres-grands aduantages du mouvement circulaire, puisque la fluidité donne au sang toutes ses perfections eminentes, que le cœur en reçoit la subsistence & les rafraichissemens nécessaires, & qu'il communique à tout le corps la chaleur & les mouuemens. Car le cœur attire le sang notablement empiré de son esloignement & beaucoup refroidi dans toute l'habitude, pour se nourrir & pour temperer l'excez de sa chaleur, puisqu'il en deuiet plus fort & plus alaigre à continuer ses mouuemens salutaires, & le sang se perfectionne par de nouueaux degrez de chaleur & de coction plus accomplie : de sorte que le mouvement circulaire est tres-vtile au sang, au cœur & à toute l'œconomie de la nature.

Les vtilitez du mouvement circulaire que nous auons raportées sont communes à tout le corps, il y en a grand nombre d'autres qui sont particulieres à chaque partie, dont nous parlerons cy-apres, puisqu'elles subsistent toutes, qu'elles agissent & qu'elles reçoient toutes leurs commoditez par son moyen.

SECTION QUATRIEME.

DES CAUSES DV MOUVEMENT circulaire, de ses parties & de ses vtilités particulieres.

CHAPITRE PREMIER.

Des diuisions du mouvement circulaire.

LES mouuemens de la nature se font tout droit & par deux agens, l'un pousse & renuoye la matiere apres l'auoir tenuë suffisamment

ART. I.

*Definition du
mouvement cir-
culaire tirée de
sa principale dis-
uision.*

& s'en estre serui, l'autre l'attire en mesme temps pour en iouir & s'en accommoder à son tour. Ainsi le sang a de coustume de se communiquer aux parties, puisqu'elles l'attirent toutes & retenant ce qui est propre, elles renuoyent le reste aux autres qui l'attirent à leur tour & l'employent l'une apres l'autre. De sorte que les parties font en mesme temps des actions toutes contraires, bien qu'elles n'ayent qu'un mesme but qui est de s'entre-aider, & font ensemble le mesme ouurage qui est la distribution du sang qu'elles s'entre-communiquent toutes.

Hipp 1. 1. de dixta
f. 85. v. 13. & seq. &
alibi passim.

Hippocrate les compare aux scieurs de bois, qui s'accordent vnanimement & ont le mesme dessein de fendre le bois en plusieurs pieces & font ensemble cet ouurage avec vne seule & mesme scie, bien qu'ils l'entreprennent & l'executent par des moyens tout differens & par des actions entierement contraires; puisque l'un d'eux pousse la scie & que l'autre la tire en mesme temps. Car ainsi chacun des scieurs pousse & tire à son tour, & celuy qui tire en bas la scie, oblige aussi son compagnon de la pousser tousiours tout droit en mesme temps; que s'ils ne gardent entre eux cette intelligence & qu'ils pensent l'emporter l'un sur l'autre, ils tombent aussi-tost en desordre & n'aduancent rien du tout.

Il en est de mesme des actions de la nature, car le cœur & le reste du corps attirent & repoussent le sang à leur tour, puisque toutes les parties l'attirent & le reçoient en mesme temps que le cœur l'expulse & le renuoye; si bien que sans cesse ils font le mesme ouurage ensemble par des actions toutes contraires & qui neantmoins entretiennent l'admirable œconomie de la nature. Au lieu que si quelqu'une des parties l'emporte sur les autres, attirant ou repoussant plus fort que de coustume; tant s'en faut qu'elle en vienne en meilleur estat, que nous voyons aussi-tost vn estrange desordre aux mouuemens de la nature & toute son œconomie renuersée, puisque le sang s'arreste en vn lieu qu'il accable au mesme temps que le reste du corps en demeure espuisé.

Le cœur donc enuoye les humeurs continuellement par les arteres à tout le corps & les retire à soy par les veines, tout ce qui en dépend fait de mesme à l'imitation du principe; si bien que le mouuement circulaire est vne continuelle action des parties qui tirent toutes l'aliment & qui renuoyent le superflu. Le mouuement circulaire est fait & se compose de ces deux actions differentes & se diuise en l'attraction de l'aliment & en l'expulsion du superflu; le cœur en est le centre & la premiere cause, puisqu'il n'y a que luy qui renuoye le superflu par les arteres à tout le corps & qui tire la nourriture par les veines; le reste des parties fait le contraire, tirant la nourriture par les arteres de ce noble

principe & renuoye le superflu par les veines.

LE cœur tient le mesme rang & possède les mesmes aduantages dans le petit monde que le Soleil dans l'Vniuers; ils sont tous deux sans cesse en des agitations vehementes pour la naissance & la conseruation de toutes choses, ayans des influences merueilleuses qui nous communiquent les vertus que nous auons. L'esloignement de ces principes ou la moindre priuation de leur assistance, & mesme les plus imperceptibles manquemens de leurs irradiations nous font assez connoistre l'empire qu'ils possèdent sur nous, puisqu'ils nous laissent languissans & nous font mourir en peu de temps; au lieu que leur presence & leurs regards propices nous donnent la chaleur & nous conseruent en la vie. Ils sont placez iustement au milieu du grand & du petit monde, afin de pouuoir plus aduantageusement aux necessitez de toutes les choses qui sont de leur dependance.

Le Ciel se diuise en trois cercles dont le Soleil occupe le milieu, il communique sa lumiere & ses influences à tous les corps celestes qui sont au dessus aussi bien qu'à toutes les choses qui sont au dessous. Le cœur estant dotié de toutes les qualitez du Soleil est situé de mesme dans le milieu de l'homme, dont le corps se diuise en trois regions differentes qui contiennent trois circuits, où la chaleur de ce Soleil vivant qui nous gouverne est partagée. Le cercle inferieur qui possède toutes les qualitez de la Lune fait son tour dans les cauitez des entrailles, fournissant les humiditez qui nous baignent au dedans & qui nous soustiennent, puisque cette region contient tous les organes & les moyens d'vne cuisine tres-exquise. Le cercle exterior qui contient toute l'habitude, les extremitez & la teste, possède toutes les qualitez des astres qui font les grandes froidures & les gelées, puisqu'il communique à tout le corps la fraicheur & la fermeté.

ART. 2.
Que le corps hu
main se diuise en
trois cercles de
mesme que le
Ciel.

Hipp l. 1. de diata
f 84. v. 16 & 20. &
seq.

LE cercle du milieu qui communique également ses influences au cercle du dehors, aussi bien qu'à celui du dedans, possède vne chaleur tres-puissante & tres-efficace, pour ordonner toute l'œconomie de la nature & soustenir les facultez en leurs fonctions ordinaires. Cette merueilleuse chaleur est imperceptible à nos sens; elle est bien esloignée de se donner à connoistre à l'oreille, puisqu'estant tres-douce elle ne fait aucun bruit ni violence, mesme que l'œil bien que tres-clair-voyant ne la descouure que par la rareté de ses effects, & que l'attouchement, dont elle est l'obiet propre & particulier, n'en reçoit neantmoins aucune impression. Cela vient de ce qu'elle est celeste,

ART. 2.
Que le circuit du
milieu gouverne
les deux autres
par le moyen de
la chaleur.
Ex Hipp. l. 1. de
diata f. 84. v. 22.
& seq.

ambrois

ou plustost de ce qu'elle est diuine & qu'elle marche sur les vestiges de la diuinité qui ne se donne iamais à connoistre que par ses merueilles & par les productions incomparables de sa toute-puissance.

ART. 4.
Que la chaleur
est le principal
organe de l'ame
& qu'elle est lo-
gée dans le cœur.

L'Agent & son principal organe se trouuent tousiours ensemble ; en sorte que la descouuerte de l'un nous conduit aussi-tost à la connoissance de l'autre, puisque tous les effects de la nature ont des liaisons indissolubles avec les causes principales dont ils dépendent. L'ame de l'homme est la plus excellente & la plus diuine de toutes les formes, elle est la plus adroite & la plus mouuante des choses d'ici bas.

La chaleur est la qualité la plus efficace & la seule cause de tous les mouuemens de la nature, puisque la chaleur & le mouuement se produisent l'un l'autre & s'augmentent reciproquement & que la froidure, ennemie du mouuement & des actions, engourdit toutes choses & les rend immobiles, comme l'immobilité fait la froidure ; en sorte que ces deux choses se produisent l'une l'autre & s'augmentent reciproquement, l'effect augmente sa cause & la cause augmente l'effect. C'est pourquoy la nature a donné la chaleur à l'ame pour son premier & principal organe ; puisqu'il est bien raisonnable que l'agent le plus adroit & le plus mouuant soit pourueu d'un premier & principal moyen qui soit tres-efficace & tres-conuenable à produire vne grande variété d'actions tres-releuées.

Mais ce n'est pas encor assez que l'ame de l'homme soit issuë d'une sublime origine, qu'elle soit faite pour de grandes choses, qu'elle ait un moyen tres-propre à les effectuer, il falloit qu'elle fust logée dans un domicile sortable à sa grandeur, & que ce premier & principal organe y trouuast tous les aduantages à se perfectionner & à s'accroistre, afin de produire des fruiets & des effects dignes d'estre attribuez à vne cause si noble & si excellente. Le cœur est cette demeure tres-advantageuse & tres-propre à se mouuoir sans cesse & à conseruer la chaleur beaucoup de temps & mesme plus d'un siecle & iusques à six vingts ans, qui est le dernier terme de la durée de l'homme.

Ainsi l'ame de l'homme, cette Royne incomparable, toute connoissante & toute diuine, établit sa principale résidence en cette partie & se loge dans le ventricule gauche du cœur, où est le plus noble séjour ; C'est là sans doute qu'elle reside, puisque son premier & principal organe s'y rencontre, & qu'il est l'unique foyer de la chaleur. De là l'on doit conclure que le cœur est plus considerable que les autres parties principales, puisqu'il est tres-facile à se mouuoir sans cesse, iouissant d'une forme tres-noble & d'une qualité beaucoup plus efficace que la
froidure

froidure & l'humidité qui sont les qualitez du foye & du cerueau.

L' Ame donc se sert de la chaleur & du mouuement circulaire, non seulement pour la conseruation de la vie qui consiste particulièrement en son agitation perpetuelle & de tous les organes du cercle du milieu qui contient le cœur, les arteres, le diaphragme & le poumon. La chaleur naturelle & le mouuement circulaire sont faicts outre cela pour des subjects bien plus considerables, puisqu'ils donnent toutes les impressions necessaires aux organes des deux autres circuits, pour produire tant de fonctions excellentes. En sorte que la chaleur qui est allumée dans le cœur n'est pas restreinte aux actions de la vie proprement dite qui sont celles des organes du cercle mitoyen où est sa demeure. Cette diuine ouuriere gouuerne de là comme de son throsne, elle faict aussi toutes les actions du cercle exterior qui contient les organes des facultez principales, puisqu'elle faict la sagesse, toutes les connoissances des sens, tous les mouuemens volontaires & qu'euidement la veille & le sommeil en dépendent, lors qu'elle se communique à ses organes par l'entremise du mouuement circulaire du sang & des esprits, ou qu'elle s'en retire.

ART. 5.
Que l'ame produisit tous ses effets par le moyen de la chaleur & du mouuement circulaire du sang & des esprits.

Ce mesme mouuement faict aussi toutes les actions de la cuisine & de la nourriture au cercle inferieur, & mesme il entretient & augmente toutes les parties par la communication du sang qu'il perfectionne au plus haut point par tous les mouuemens ioincts ensemble.

L Es ouurages les plus rares & les productions les plus excellentes se font toutes par le moyen de deux choses, sçauoir d'vne matiere tres-propre, & d'vn agent tres-adroit & tres-efficace pour la bien employer, le mouuement circulaire nous communique ces deux choses en vn point de perfection si releué que personne n'en peut disconuenir, puisqu'il est euident que ce mouuement tres-accomplí conduit & distribué dans toutes les parties le sang qui est la matiere la plus souple & la plus parfaite, & qu'il communique aussi la chaleur & les esprits qui sont les plus nobles & les plus efficaces de tous les agens.

ART. 6.
Que le mouuement circulaire communique la matiere & l'ouurier de toutes les actions.

Cela faict voir aisément que c'est à bon droit que nous attribuons tant d'effets prodigieux au mouuement circulaire de la masse du sang & des esprits, puisque cette merueilleuse chaleur peut faire tout ce qui est capable d'estre faict, n'y ayant rien du tout qui soit au dessus de son pouuoir. D'ailleurs le sang est vn estoffe si souple & si traictable qu'il n'y a point de chef-d'œuure si rare & si accomplí, en la composition duquel il ne puisse entrer, & mesme tout seul & sans addition d'aucune

K

autre matiere, il est capable de composer des ouvrages faits de parties toutes contraires & de perfection aussi releuée qu'on se les pourroit figurer.

Ces raisons peuuent aisément conuaincre ceux qui connoissent tant soit peu les forces & la portée de la nature, c'est à dire de la chaleur naturelle, Et pour faire voir encore plus clairement cette verité faisons denombrement de toutes les actions qui se font en nous-mesmes, afin que par ce destail nous fassions plus euidentement paroistre que le mouuement circulaire est de grande importance dans la Medecine & dans la Philosophie naturelle.

Mais auant que d'entrer plus auant en matiere voyons si les influences du cœur & la chaleur qu'il enuoye dans les parties les plus esloignées sont capables d'y faire des actions toutes differentes de celles qu'il produit au milieu de nous-mesmes en son cercle particulier, ou s'il faut les attribuer à certaines vertus & forces particulieres des lieux où elles se font.

CHAPITRE II.

Du premier principe de toutes les actions qui se font en l'homme.

ART. I.

Que la chaleur est incapable de faire toutes les actions sans estre soustenuë d'une cause principale.

IL s'agit en ce lieu de descouuir la premiere cause & l'origine de toutes les actions qui se font en nous, & de sçauoir si l'ame employe des qualitez qu'on apelle secrettes, à cause qu'elles sont imperceptibles à nos sens, ou si elle n'employe que le temperament & la chaleur des parties; & mesme si la chaleur naturelle estant seule, est capable de faire toutes les actions de la vie sans estre soustenuë d'aucune cause principale. Ce dernier sentiment est impie & directement contraire à la raison, puisque nous auons monstre que les qualitez sont incapables de s'esleuer & de paruenir à la production des substances; or le principe qui est en nous la premiere cause de toutes les actions, c'est celuy-là mesme qui nous produit & qui nous donne l'estre.

La chaleur de la nature particuliere & de sa propre force ne produit que de la chaleur, elle separe les choses dissemblables, parceque l'agitation où elle est sans cesse fait que les choses de semblable nature s'approchent facilement & s'allient d'elles-mesmes. Il est donc impossible que la chaleur seule qui est vne simple qualité, produise & compose

tant de parties si différentes, qu'elle y établisse vn si grand nombre de facultez qui sont entierement contraires, qu'elle les tienne en leur deuoir & qu'elle les determine à tant d'actions si différentes.

Les productions dissemblables ne peuuent se rapporter qu'à la diuersité de la matiere, ou des agens; Or la matiere de nos corps (qui est la semence) est vniforme & semblable en toutes choses, puisque la moindre partie peut faire vn homme, c'est pourquoy nous deuons inferer que la chaleur seule est incapable d'en produire tant de parties si différentes.

Il est impossible que l'admirable structure & l'incomparable arrangement des parties de l'homme, leur mutuelle dependance, & l'ordre qu'elles gardent tousiours inuiolablement entr'elles, se soit establi la premiere fois sans vne intelligence infinie. Et c'est vne chose egale-ment impossible que ce mesme ordre s'entretienne, par la suite de tant de generations continuelles, si l'ouurier, dont la main puissante a creé l'homme, ne luy communiquoit au dedans vn principe capable de conseruer ensemble tant de parties toutes contraires, & de les employer à tant d'actions différentes, pour vne mesme fin.

L'Ame est ce principe interieur qui a formé pour son vsage toutes les parties de nos corps, elle est la nature & la forme de cet admirable edifice, puisqu'elle nous fait tout ce que nous sommes & qu'elle nous distingue de tous les autres animaux par le moyen des principales facultez. C'est elle seule qui les releue toutes quand elles sont abatuës & presque entierement aneanties, comme nous les voyons en ceux qui reuiennent des extremes maladies & de l'agonie mesme, où il semble que l'ame est sur les leures & qu'elle n'a plus rien à faire que de sortir en expirant. Car s'il y a quelque reste de l'humidité radicale & que le cœur recoiue quelque rafraichissement fauorable, alors nous voyons que l'ame demeure & r'entre insensiblement dans ses droits, elle se deffait des humeurs qui l'acablent, elle repare ses facultez, & nettoyant tous ses organes elle recommence les actions qui sont conformes à son inclination naturelle.

L'Ame fait par sa vertu tres-efficace de mesme que la forme de l'eau qui repare sa froideur naturelle & chasse la chaleur qui l'a fait bouillir, puisqu'elle restablit vn homme mourant qui est tres-proche de l'estat & des qualitez d'vn cadaure, & tres-esloigné de celles d'vn homme en santé; bien que toutes les choses inclinent davantage au deffaut qu'à ce qui est de plus parfait, & qu'il n'y a rien de plus defectueux que la mort. Il est aisé de voir que la mort est bien plus qu'vn simple changement de quelque degré de chaleur, & qu'il faut neces-

fairement vne cause principale pour composer l'homme & pour faire en luy tant de merueilles.

L'acte est plus que la puissance, & l'ame fait plus l'homme que le corps, puisqu'il ne se fait & ne s'entretient que par elle, car l'ame fait en nous avec vn mesme degré de chaleur, des parties, des facultez, & des actions entierement differentes de celles que nous voyons aux autres animaux à qui nous pouuons estre plus semblables en cette qualité qu'aux autres hommes. Vn mesme degré de chaleur produit du bois, des feuilles & des fruiçts en quelques plantes, il produit des os, des nerfs & d'autres parties en quelques animaux & en l'homme mesme ; Or il est impossible qu'un mesme degré de chaleur produise tant de choses de si differente nature s'il n'estoit conduit par des principes interieurs tres-differens qui le determinent à des productions conformes à leur propre nature.

ART. 2.
Que le tempera-
ment & les qua-
litez secrettes ne
sont point des
causes principa-
les, non plus que
la chaleur.

LE temperament est moins propre que la chaleur seule à seruir de principe interieur en toutes les actions de la vie, puisqu'il n'est qu'un amas de qualitez dont la chaleur est la maistresse & qu'il faut que tout se reduise à l'vnité de principe. Le temperament ne peut pas releuer, ni reprimer les qualitez qui deperissent ou qui s'esleuent trop, la chaleur seule ne peut pas non plus elle mesme se releuer de l'aneantissement ni reprimer les excez, il faut vn principe arresté qui conserue ensemble toutes les qualitez du temperament & la chaleur mesme, comme nous voyons que la forme du poiure & de plusieurs choses semblables empesche que la chaleur excessiue ne les reduise en poudre. Ainsi l'excez de la chaleur n'est point contraire à la matiere, bien qu'il soit contraire à tous les animaux, ce qui fait voir qu'ils ont vn principe au dedans qui est tout autre que la matiere, que le temperament & que la chaleur.

Reste à scauoir si toutes les facultez de l'ame consistent en la chaleur naturelle, ou en des qualitez imperceptibles à nos sens, qu'on apelle secrettes, & si le sang & les esprits reçoient des impressions qu'on appelle des caracteres de vitalité, d'animalité, & autres de mesme pour deuenir capables de faire toutes les actions de la vie. Pour moy ie ne puis estre de cette opinion, & on me pardonnera si j'appelle ces caracteres des refuges d'ignorance, puisque nous pouuons expliquer tous les effets de la nature par la connoissance de la structure des parties où ils se font & de la chaleur naturelle qui en est l'ouuriere.

ART. 3.
Que la chaleur
est le premier &

Aristote appelle la main l'instrument des instrumens, à cause qu'elle peut seruir & suppleer au deffaut des outils de tous les arts, & que

seule elle faict les actions des plus differentes machines. Je puis dire à plus forte raison que la chaleur est l'instrument des instrumens, puisqu'elle ne sert pas seulement à tous les arts, mais bien dauantage qu'elle est l'vniue que de tous les mouuemens de la nature & que seule elle agite tous les organes de nos corps & la main mesme.

le véritable organe de tous les organes de l'ame.

La chaleur donc est le véritable organe de tous les organes de l'ame, puisqu'estant seule & tres-simple elle gouverne tous les autres, elle leur sert de forme, de nature & de principe interieur en tous leurs mouuemens, elle est la cause vniue de tant d'actions differentes, & en vn mot elle faict tout en toutes les parties. Et non seulement toutes les actions se font de mesme, mais aussi toutes les maladies & les symptomes qui les suivent, car toute cette grande diuersité que nous y voyons ne vient que de la differente conformation des parties qui seruent de subiect à la chaleur & aux humeurs.

Hipp. I de principiis f. 41 ab initio ad v. 10. & 11.

C'est vne chose si naturelle au feu & à la chaleur que d'agir & de se remuer sans cesse, qu'il n'y a que Dieu seul & ce noble element où l'acte & la puissance est vne mesme chose, faire & pouuoir faire tout, ce sont en eux des qualitez inseparables. C'est pourquoy la faculté vitale & les mouuemens de la vie ne different en rien du tout, l'acte est inseparable de la puissance, puisque la vie consiste en l'agitation perpetuelle de la chaleur influente qui se communique à tout le corps, & de celle qui demeurant fixe & tousiours allumée dans la propre substance du cœur, est la forme & l'ouuiere de ses mouuemens infatigables. Celle-cy n'est autre chose que la faculté vitale mesme, qui produit la chaleur influente & qui la communique à tout le corps par le moyen du mouuement circulaire du sang & des esprits; elle l'enuoye sans cesse par les arteres avec les excremens fumeux qu'elle rejette & le retire par les veines pour luy seruir de nourriture & de rafraichissement.

ART. 4.
Que la faculté vitale gouverne tout le corps & comment.

Les mouuemens qui ont des intermissions & des alterations considerables, dependent tousiours d'un premier mouuement qui est regulier & perpetuel; Or toutes les actions de la vie ont de grandes intermissions & de notables inegalitez, il n'y a que le mouuement du cœur qui est vniue & continuel, cet admirable mouuement est tousiours egal & produit indubitablement tous les autres.

Le battement des arteres & la respiration vont aussi tousiours de mesme durant tout le cours de la vie, puisque nous mourons aussi-tost qu'on les empesche, ou que nous deuenons incapables de les faire, à cause de la vieillesse ou de quelque maladie. De sorte qu'il n'y a point de mouuement qui soit plus egal, plus continuel & qui approche dauan-

rage des perfections du mouuement du cœur que le battement des arteres, puisque c'est par son moyen qu'il gouuerne tout le corps, & qu'il aide à produire le mouuement circulaire, ayant la mesme efficace en l'homme qui est le petit monde que le tour du Soleil en l'Vniuers. Et neantmoins le mouuement des arteres se raporte à celuy du cœur, comme à sa cause principale & duquel il dépend en toutes choses; car il est euident qu'il en tire son origine, puisque si nous coupons vne artere, ou si nous la lions, la partie qui est au deffous de la ligature & qui est separée du cœur, demeure aussi-tost immobile & sans aucune agitation. Ioinct que le mouuement des arteres cesse deuant celuy du cœur & à mesure que ce noble principe vient à manquer.

ART. 5.
Que le cœur de-
vient rond, s'ap-
pessisse & se ra-
sourcit en sa con-
traction.

LE cœur est composé de la mesme façon qu'un muscle tres-fort, dont la contraction se fait en se racourcissant & se retirant en soy-mesme, comme les muscles, ou comme toutes les parties creuses quand elles rejettent ce qu'elles contiennent. Le ventricule, la vessie du fiel, celle de l'vrine & la matrice s'estreignent de mesme & personne n'en doute; car toutes ces parties se referrent & s'estreignent, pour expulser ce qui est en leurs cautez, puisque leur fond s'approche de leur orifice qui s'ouure & se dilate au mesme temps qu'elles s'estrecissent.

La figure pyramidale du cœur se change en rondeur, la base s'elargit, ses vaisseaux se dilatent, & les ventricules s'estreignent, afin de rejeter vne partie du sang & des esprits qu'ils contiennent à chaque fois que la pointe s'approche de la base & qu'il se referre. Ainsi la faculté vitale fait en mesme temps & d'un mesme mouuement la contraction du cœur & la dilatation de toutes les arteres, à cause de leur differente conformation; car la contraction du cœur se fait en se racourcissant, ce qui serre le fond de ses ventricules & dilate leur orifice & les vaisseaux qui y sont attachez.

C'est vne chose euidente que les arteres se remplissent & se dilatent lorsque le cœur se referre, puisqu'elles reçoient le sang qu'il rejette de ses ventricules en sa contraction, & que les vaisseaux se referrent quand il se dilate, puisqu'il attire le sang qui les elargit.

Toutes les parties creuses se referrent d'un mesme mouuement qu'elles dilatent leur orifice, & personne n'a dict que l'accouchement se fait par deux actions differentes, lorsque le fond de la matrice se referre & s'approche de son orifice qui se dilate en mesme temps qu'elle rejette ce qu'elle enferme, donnant la naissance à l'enfant.

La dilatation sans doute est plus familiere à ces parties que la contraction, puisque c'est par son moyen qu'elles attirent les matieres &

quelles en ont la iouissance; & bien que ces mouuemens contraires se fassent tous deux par la nature, les parties neantmoins inclinent dauantage à se dilater qu'à s'estreindre, puisque nous les trouuons apres la mort toutes eslargies. Ainsi nous voyons le cœur en sa dilatation qui est en sa figure lōgue & pyramidale, & on peut remarquer qu'il occupe moins de place en sa contraction, parcequ'il s'appetisse en se racourcissant, lorsque ses fibres qui sont les filamens charnus qui le composent se referrent de toute part. L'ebullition nous fait voir clairement en quoy consiste la contraction du cœur, puisqu'elle l'arondit & l'appetisse faisant retirer toutes ses fibres.

Enfin le cœur frappe au costé gauche en mesme temps que l'artere du poignet se dilate; Or il est impossible que ce battement se fasse que par la dilatation de la grande artere & de l'orifice du ventricule gauche, lors que le cœur se racourcit & se referre, puisqu'il est situé iustement au milieu de la poitrine; & partant les arteres se dilatent lorsque le cœur se referre.

CHAPITRE III.

Que le cœur est la cause de toutes les actions naturelles.

A PRES auoir traité tout au long des vtilitez du mouuement circulaire qui sont communes à tout le corps, nous auons en suite aduancé plusieurs diuisions tirées de son subject & de ses autres causes. Il reste à present que nous venions en particulier à tous les aduanrages que chaque partie reçoit de ce mesme mouuement circulaire, & que nous faisons voir que toutes les actions en dépendent. Nous auons commencé par les parties du cercle du milieu dont la preuue est euidente, puisqu'elles en sont les principales causes & le subject immediat, elles seruent toutes au raffraichissement du cœur & au mouuement circulaire.

Continuons maintenant par les parties du cercle inferieur, où la communication de la chaleur & des esprits est tres-necessaire; puisqu'elles nourrissent tout le corps & que la digestion des alimens & toutes les coctions ne se font iamais mieux, qu'où la chaleur est plus abondante. Car la force de la chaleur vnit ensemble tout ce qui est vtile & semblable à nostre nature pour en faire du sang, & separe en des lieux conuenables ce qui nous est contraire, afin de l'expulser comme excrement.

ART. I.

Que le mouuement circulaire est tres-vtile aux principales fonctions du bas-ventre.

nuisible. Le mouuement circulaire est tres-vtile à ces deux choses, parcequ'il communique la chaleur, & que les vtilitez qui sont communes à tout le corps sont beaucoup plus necessaires au bas ventre qu'en aucune autre partie, puisqu'il est tres-subject à la pourriture & que la separation des excremens & la distribution de l'aliment sont de ses principales fonctions. La nature donc a mis plusieurs arteres en routes les parties du bas ventre, parcequ'elles seruent à la coction des alimens & comme d'une cloaque à tout le corps; elle en a fait vn plus grand nombre où la pourriture est à craindre, à cause des humeurs vicieuses qui s'y amassent, elle est si aduisée qu'elle ne manque iamais de mettre le remede où est le mal.

On dira que le foye n'en reçoit que de tres-petites & qui se perdent en sa partie creuse, mais on doit remarquer que les arteres se communiquent en cette partie, parcequ'elle est plus encline à la pourriture & qu'elle fait la separation des excremens qu'elle rejette.

Ioinct que la nature conserue au plus haut point de la perfection les qualitez qui conseruent la vie, elle les separe toutes en des lieux differens dont le cœur est le maistre. Le foye est la source de l'humidité gratuite, il est le reseruoir de cette qualité qu'il possède en eminence & sans aucun meslange de celles du cerueau; les qualitez du cœur mesme n'y sont receuës qu'à cause qu'elles sont absolument necessaires & que sa chaleur est l'ouuriere, ainsi le foye n'a que deux nerfs tres-menus qui se perdent en la membrane qui l'environne & des arteres tres-petites.

ART. 2.
Des qualitez du
cerue inferieur
& des vaisseaux
qui le composent.

L'Artere splenique, la cœliaque & les mesenteriques se communiquent à toutes les parties du bas ventre, qui reçoivent aussi les rameaux de la veine porte & composent toutes ensemble le cercle inferieur qui respond à celui de la Lune en ce grand Vniuers; puisqu'elle engendre & corrompt toutes choses par son extreme humidité, & que le cercle inferieur en fait autant en l'homme qui est le petit monde.

Le bas ventre est vn reseruoir de toutes les humiditez, il les cuit & les reçoit toutes, il a ses flus & ses reflux, puisqu'il enuoye par tout le corps les agreables humiditez & qu'il reçoit aussi de mesme les superfluites des parties, ces flus & reflux s'entrefuiuent & se font continuellement l'un apres l'autre.

Comme le Soleil agit la mer & produit de son sein tous les fleuves, elle les accueille derechef les receuant dans ses abysses, car ils y coulent sans cesse de toutes les parties de la terre de qui la fecondité se conserue, comme la pureté de la mer, puisqu'elle rejette les ordures

par

par l'agitation de ses eaux. De mesme le ventre inferieur, qui est la mer du petit monde, reçoit sans cesse & renuoye les humeurs avec vicissitude, le cœur est le Soleil qui les promene & qui les purifie par le moyen de sa chaleur & du mouvement circulaire, c'est luy qui les nettoye de leurs impuretez & qui separe les superfluites vicieuses en des lieux differens.

LA rate attire d'une mesme force les humeurs les plus grossieres aussi bien que les plus subtiles, parceque ces deux extremitez sont vicieuses; car en toutes les coctions il y a deux sortes d'excremens tout contraires, puisqu'il y en a toujours vn qui est sec & vn autre qui est humide & aqueux. Le ventricule est le lieu où se fait la digestion qui est la premiere coction qu'on appelle Chylose, il fond & liquefie les alimens les plus solides, il les mesle exactement avec le breuuage & ne fait de tout qu'une liqueur, estant aidé des deux foyers qui l'environnent. Le cœur donne de la chaleur & de considerables arteres à la rate, parcequ'elle est vn des foyers du ventricule & qu'elle embrasse son fond du costé gauche, ayant plusieurs ouuertes euidentes par où elle attire toute l'humidité superflüe, iusqu'à ce que le chyle ait acquis vne mediocre consistence.

Le foye qui touche du costé droit le ventricule est son plus considerable foyer, puisqu'il est composé d'une humeur tres-douce & tres-exquise & que les parties sont plus parfaites qui aprochent dauantage des qualitez de sa substance, dont les vertus le rendent capable d'estre la source des humiditez nourrissantes. Le foye n'attire pas les humeurs par sa grande chaleur, ni par sa figure, ni mesme par le seul mouvement de ses arteres, puisqu'elles sont tres-petites, elles sont aidées par la similitude des substances, car ce qui est de plus semblable à sa substance & qu'il attire plus auidement, c'est aussi ce qui est de plus delicat & plus agreable à la bouche, au cœur & à tout le corps.

Ln'y a point de partie qui ait les forces d'attirer & d'expulser si efficaces que le cœur, puisque toute sa structure & la conformation de ses ventricules y est tres-propre, que sa chaleur est tres-abondante & que ses mouuemens sont continuels; en sorte qu'il est tout fait pour attirer les rafraichissemens & pour communiquer à tout le corps les facultez d'attirer & d'expulser, par le moyen de ses arteres. Les parties donc reçoient les arteres & les influences du cœur selon qu'elles doivent plus ou moins attirer & renuoyer le superflu; c'est pourquoy le foye n'en a que de tres-petites qu'il reçoit en sa partie creuse, parcequ'elle a plus besoin des facultez d'attirer les alimens & d'expul-

ART. 3.

Que l'attraction des excremens est difficile, & que celle de l'aliment est aisée.

ART. 4.

Que les facultez d'attirer & d'expulser dépendent du cœur & de la quantité des arteres.

L

ser le superflu. La rate reçoit aussi les artères en sa partie creuse, mais à cause que les humeurs qu'elle attire sont contraires & tres-differentes, elle en a d'autant plus grande quantité que le foye en a moins que toutes les autres parties à proportion de sa grandeur.

Les reins qui attirent & separent la mesme humidité que la rate, ont aussi des artères en la partie creuse à proportion, puisque les emulgentes sont fort grosses & se voyent en quelques subjects iusqu'au nombre de trois en vn mesme rein. La circulation du sang se fait euidemment en cette partie, puisqu'il faut necessairement que la veine emulgente le remporte, apres qu'il est nettoyé de ses serositez qui se coulent à trauers la substance du rein dans le bassin qui se descharge aux vretes, estant impossible qu'il se consume tout à la nourriture d'une si petite partie. Nous voyons en tout le reste du bas ventre vne plus grande quantité d'arteres qu'aux autres lieux, parcequ'elles seruent toutes à tirer les humeurs, à les cuire, à les distribuer, à separer les excremens & à les expulser qui sont des actions dépendantes de la chaleur & des esprits que le mouuement circulaire communique. Ainsi le grand nombre d'arteres que nous voyons au mezentere & aux boyaux empesche la pourriture, digere le chyle & le fait monter à la veine porte & au foye, puisqu'elles donnent le sang & les esprits qui le font couler aisément.

ART. 5.
Que toutes les
actions du bas
ventre dépendent
du cœur.

LE cercle inferieur a deux fonctions principales & qui luy sont particulieres, la premiere est de cuire les humeurs, & la seconde de separer les excremens & de les rejeter; nous auons monstré que le cœur les communique toutes deux par le battement des artères, qu'il a formé des lieux propres à les receuoir & leur donne les forces d'attirer l'aliment & d'expulser le superflu. Nous auons dict aussi que les trois circuits se communiquent, & qu'ils dépendent tous de celuy du milieu qui tire la matiere du cercle inferieur, où toutes les humeurs se font & se corrompent; en sorte que tant s'en faut que les deux autres cercles attirent avec le sang les humeurs vicieuses, que celles qui s'y corrompent se rejettent tousiours au cercle inferieur, puisqu'il a les conduits & les esgouts de tous les excremens.

L'artere splenique, la cœliaque & les mezentériques sont les conduits qui portent les superfluités de tout le corps aux esgouts du bas ventre, où elles font des maux de cœur, des palpitations & d'autres accidens si on ne les rejette; leurs euacuations s'appellent generales, parcequ'elles deschargent tout le corps. Les maladies se forment toutes au cercle inferieur par la corruption des viandes que nous prenons mal à propos, ou par la suppression des excremens, & ne deuiennent jamais,

dangereuses qu'après que la force de la nature qui a coustume de rejeter les excremens, estant vaincuë par leurs pernicieuses qualitez, ils s'affermissent ou se transportent aux autres circuits où ils font les defordres que nous en voyons arriuer, puisqu'ils offencent les parties principales.

Ainsi le mouuement circulaire facilite la distribution de l'aliment & la separation des superfluitez de tous les circuits, puisque le sang des arteres se deffaiët de ses impuretez aux esgouts du bas ventre, & remporte le chyle en son retour, par les veines mesaraiques & par les autres rameaux de la veine porte iusqu'au foye & à la rate, pour y estre entierement purifié & rendu propre à seruir au cœur & à toute l'œconomie de la nature. Car le chyle se conuertit en sang & se nettoye de tous ses excremens dans le foye, puisqu'il est la source des agreables humiditez, ne souffrant rien du tout de sec & de terrestre, & que nous voyons au deffous de luy tous leurs esgouts; Ioinët que le cœur n'attire que le plus pur & le plus humide, pour seruir de remede en ses ardeurs extremes; c'est pourquoy ce qui est d'impur & de grossier demeure & s'arreste au bas ventre pour estre rejetté.

Reste à parler de la circulation du sang qui se faiët aux vaisseaux spermaticques, où nous voyons les mutuelles embouchures des veines & des arteres en plus grand nombre & beaucoup plus frequentes qu'en aucun autre lieu, puisqu'ils s'vnissent entierement & que de deux vaisseaux qui preparent il ne s'en faiët qu'un. Il n'y a pas lieu de douter que la circulation ne se face en ces vaisseaux, auparauât qu'ils s'vnissent ayans des embouchures si frequentes, & que l'action veneriene & la semence ne dépendent du cœur; puisque la chaleur & les esprits qu'il enuoye sont les ouuriers qui la font & qui luy seruent de forme & de principale matiere, comme nous l'auons faiët voir amplement en nos observations Anatomiques.

CHAPITRE IV.

Que le cœur est la cause de toutes les actions animales.

A PRES auoir traité de tous les mouuemens du cercle du milieu & de ceux des parties du cercle inferieur, reste à parler des actions eminentes qui se font en celuy du dehors qui dépend du cerueau, puisqu'il est le principe des mouuemens volontaires, des actions sensitues & de celles que nous appellons principales. On se peut aisément per-

ART. I.
Raisons de donner si le cœur est la cause des actions du cerueau.

Arist. l. 7. phyl.
textu 20 & l. 1. de
anima textu 48.

suader que le cœur n'est pas la premiere cause des fonctions du cerueau, puisque ces deux parties sont entierement contraires en leurs qualitez, & que le mouuement & l'agitation continuelle qui est ordinaire au cœur est tres-pernicieuse au cerueau; Ioinct que la tranquillité est si necessaire aux actions de la sagesse, que la science mesme prend son nom du repos. Et bien dauantage il semble que ces deux parties sont entierement indépendentes & detachées l'une de l'autre, puisque le cœur ne reçoit point de nerfs & qu'il n'y a point du tout d'arteres en la substance du cerueau.

Et neantmoins si nous penetrons plus auant dans les secrets de la nature sans nous preoccuper de vaines apparences, nous reconnoissons que le cœur est la premiere cause des actions du cerueau, comme de toutes les autres. Et que la nature conserue au plus haut point de la perfection les qualitez qui conseruent la vie & qu'elle les separe en des lieux differens hors du meslange des qualitez contraires.

ART. 2.
De la distribu-
tion des arteres
au dedans de la
reste.

NOUS remarquerons aussi que le froid fait sa residence au cerueau, & que l'artere carotide qui se communique à la teste pousse vne de ses branches au dedans du crane pour fournir le sang, la chaleur & les esprits au cerueau: Cette artere se diuise aussi-tost en vne infinité de rameaux qui s'entrelassent & se respandent de tous costez, sans neantmoins qu'il y en ait aucun qui penetre en la substance. Car nous voyons que dans les petites cauitez mesmes qui sont en la surface interieure de l'os qui soustient le cerueau de l'homme, les rameaux de l'artere vont obliquement l'un sur l'autre & forment par leur implication mutuelle vn lassis qui merite le nom de merueilleux, puisque la veüe mesme descouure qu'il est fait pour quelque subiect considerable.

L'artere ceruicale qui est fort petite fait vn circuit bien plus grand, puisqu'elle monte par de petits trous qui sont formez dans les eminences des os du col, afin que l'esprit vital s'y tempere & que se communiquant plus obliquement ses mouuemens deuiennent moins impetueux. Cette mesme artere penetre aussi le derriere de la teste & se coule entre l'os & la dure mere, pour se ioindre à vn rameau de la carotide & percer la dure mere ensemble, à la base du cerueau, où elles forment vn second lassis qui se grossit de quelques veines produites de la sinuosité de la dure mere qui est au milieu du cerueau.

Ces deux vaisseaux differens s'vnissent par des embouchures mutuelles, en sorte que le sang est enuoyé premierement en cette sinuosité du milieu qui l'attire & qui le communique à celle qui est au dessus

& aux deux laterales, pour se respandre en forme de rosée par de petites veines en toutes les parties de sa substance. Ce qu'il y a de superflu se renuoye par les veines iugulaires en la veine caue qui le communique à la cavitè droite du cœur, pour son principal rafraichissement. Ces mesmes vaisseaux s'entrelasent & se meslent encor bien dauantage au dessous du troisieme ventricule où ils montent afin d'y former le lassis appelle choroide qui se diuise en deux parties, pour se distribuer aux deux ventricules qui sont en deuant & au dessus du cerueau.

Hipp. purg. meth. nostraz f. 14.

LA Nature se sert de cette merueilleuse industrie dans la distribution qu'elle fait des arteres en toutes les parties de la teste, parce qu'il est absolument necessaire que le cerueau qui est le lieu du froid & la source des humiditez pituiteuses, recoiue les esprits du cœur en grande abondance, pour se garentir de la pourriture & de la mort, & pour faire tant d'actions excellentes. Mais parceque leurs qualitez sont entierement contraires à celles du cerueau & que l'agitation continuelle est tres-pernicieuse aux actions principales, la mesme nature a fait vne infinité de petites arteres qu'elle communique obliquement entre le crane & la dure mere, au lieu de plus grosses en petit nombre, afin que les esprits estans ainsi partagez, ils se puissent plus facilement moderer par l'attouchement des parties de qualitez contraires.

ART. 3.
Quel'impetuositè
des esprits se mo-
dere aux ventri-
cules du cerueau.

Et quant aux arteres qui montent insqu'aux deux ventricules qui sont au dessus du cerueau, elles vont encor beaucoup plus obliquement & s'entrelasent vne infinité de fois, afin d'affoiblir la chaleur & d'arrester l'agitation des esprits qui sont receus en les ventricules comme en des grottes rafraichissantes où leur impetuositè se modere. Les arteres de ce lassis se rendent beaucoup plus deliées qu'aux autres lieux, afin que les esprits en sortent & se respandent plus aisément dans les ventricules, où ils recoiuent toutes les qualitez du cerueau; Ioinet que le meslange de l'air, que les deux cavitèz qui sont au dessus attirent sans cesse en respirant, aide beaucoup à les temperer.

Ainsi par cet admirable artifice la grande quantité des esprits qui est enuoyée du cœur au cerueau n'y fait aucune agitation vehemente & conseruant sa pureté elle y reçoit vne tranquillité si fauorable, qu'elle met l'ame en l'estat de iuger de tous les mouuemens de la nature; car il est impossible qu'elle discerne les impressions estrangeres si elle-mesme en est agitée, puisque ce qui paroît au dedans empesche la communication des especes & le discernement des choses qui sont au dehors.

ART. 4.
Que les mouue-
mens du cerueau
dépendent du
cœur.

Nous auons dict qu'en tous les mouuemens il y en a toujours vn premier d'où les autres dependent, que le cœur est en nous le premier principe de celuy d'attirer l'aliment & d'expulser le superflu, & que les parties reçoient les arteres & leurs salutaires influences selon qu'elles doiuent plus ou moins faire ces mouuemens. Or ces deux mouuemens se font au cerueau comme au cœur, lorsqu'il se dilate & qu'il se referre; parcequ'ils ne peuuent attirer vne suffisante quantité de matiere ni communiquer les esprits à tout le corps sans des agitations remarquables. Nous auons dict aussi que le cœur est fait le premier & qu'il aide à produire le reste des parties où il entretient la chaleur en ses agitations continuelles: puisque les parties spiritueuses & subtiles y seruent de forme, de temperament & d'ouurier contenant les vertus de tout le corps, & que la faculté vitale est celle qui les gouuerne toutes, comme elle est la cause de leur premier establissement.

C'est la nature de la flamme & de l'esprit vital de se dilater sans cesse & de se referre; c'est pourquoy les esprits enuoyez du cœur estans respandus en grande abondance dans les ventricules du cerueau, qui sont tout ajustez pour se dilater & se referre aisément, il n'y a pas lieu de douter qu'ils n'y produisent la continuelle vicissitude de ces deux mouuemens que nous voyons. Et lorsque le cerueau se dilate le plus subtil des esprits est attiré des arteres du lassis choroide en sa propre substance, pour y faire toutes les actions principales; le reste est enuoyé par les nerfs en tous les organes des sens & des mouuemens volontaires, lorsqu'il se referre & que ses cauitez s'estrecissent. La grande diuersité de conformation qui se rencontre en ces parties, fait seule toute cette admirable variété de fonctions qui paroît au circuit exterieur; encore que les esprits qui en font les ouuriers ne different en aucune chose & qu'ils soient tous de semblable nature.

Hipp 1 de princi-
piis f. 10.

Le cœur donc fait toutes les actions en l'homme par le moyen des esprits qu'il enuoye, de mesme que le Soleil qui est le cœur du monde produit tous les effets de la nature par les rayons de sa lumiere; & bien dauantage le cœur enuoye ses qualitez par des conduits tout euidens en des parties qui ont vne mesme ame & qui tiennent leur premier establissement de ses salutaires influences, au lieu que le Soleil communique les siennes par des moyens imperceptibles, à des choses qui se font & qui se gouuernent par des natures differentes.

ART. 3.
Que les mouue-
mens de toutes
les actions
des sens dépen-

Quant à ce qui regarde les sens & les mouuemens volontaires il est euident qu'ils dependent du sang & des esprits portez par les arteres, puisque ces actions se font toutes à l'instant qu'ils se communiquent

à leurs organes & qu'elles cessent aussi-tost qu'ils s'en retirent. Car le sommeil n'est autre chose qu'une privation des sentimens qui vient de ce que la chaleur & les esprits se retirent des organes des sens & du circuit extérieur en celui du milieu, où ils travaillent à la coction des humeurs & à la perfection du mélange. C'est pourquoy les extremités & toutes les parties du dehors sont froides en ceux qui commencent à dormir, & le mouvement circulaire y est si foible que le battement des arteres est presque imperceptible. Et bien davantage la respiration se fait si grande & si frequente en ceux qui dorment de profond sommeil, que l'air eschauffé qu'ils rejettent par la bouche & par les narines, fait un bruit considerable, à cause que le sang & les esprits estans ramassez au circuit du milieu qui se fait au poumon, ils ont besoin d'une bien plus grande abondance d'air pour les temperer; & mesme on voit qu'ils l'attirent & qu'ils le rejettent plus souvant & en bien plus grande quantité que ceux qui sont esueillez, où le battement des arteres est vehement, parceque le sang & les esprits estans respandus au circuit extérieur elles rejettent les vapeurs fumeuses en abondance.

Les exercices violens, la cholere & la plupart des autres mouvemens de l'ame attirent la chaleur aux organes des sens, & font couler le sang & les esprits au cercle du dehors avec tant de vitesse qu'ils entretiennent ceux qui y sont enclins en des veilles continuelles; car il est impossible que le sommeil vienne que la chaleur & les esprits affoiblis ne se retirent, puisque les veilles ne se font iamais que par la presence & l'agitation de la chaleur aux organes des sens. De là vient que toutes les choses qui font dormir arrestent les mouvemens des humeurs, elles adoucissent leurs vehementes qualitez, & les font couler au dedans; ainsi la nourriture endort, parcequ'elle rappelle la chaleur en l'estomach pour faire la digestion, le pavot, le nenuphar & tout ce qui rafraichit fait de mesme, parcequ'il arreste les mouvemens impetueux de la bile & du sang. Tout ce qui dissipe les esprits fait aussi le sommeil, comme l'excez du travail, la saignée, la tristesse & la continuation de veiller; toutes les choses qui destournent les esprits des organes des sens, qui les occupent ou qui bouchent les passages prouoquent le sommeil de la mesme façon.

C'est pourquoy nous devons conclure que le cœur est la cause de toutes les actions des sens & des mouvemens qui s'en ensuiuent, puisqu'il communique la chaleur & les esprits à leurs organes qui agissent aussi-tost qu'ils les reçoivent, & qui demeurent entierement oisifs & inutiles, lorsqu'ils viennent à se retirer aux circuits du dedans.

*dent du mouve-
ment circulaire.
Hipp. l. 1. de dia-
ta f. 86. v. 1.
l. 6. Epid. sect. 5.
f. 517. v. 29.
Hipp l. 6. Epid. f.
511. v. 30.*

CHAPITRE V.

Que le cœur est la cause de toutes les actions principales.

ART. I.
*Que la sagesse
 consiste en la con-
 stitution natu-
 relle du sang que
 le cœur enuoye,
 & principalemēt
 en la moderation
 du mouuement
 circulaire.
 l. de Acribus f. 121.
 v. 9 & l. 1 de mor-
 bis f. 39. v. 11. &
 leg.*

Reste à present que nous parlions des actions tres-releuées des principales facultez, lesquelles dépendent toutes des influences du cœur & de la chaleur, puisqu'elle est l'vniue ouurière de toutes les actions de la nature. Nous dirons donc avec Hippocrate qu'il n'y a rien qui contribuë dauantage à la perfection des actions & à la sagesse mesme, que le sang & les esprits, lorsqu'ils conseruent la constitution naturelle & le temperament qu'ils ont acoustumé de receuoir dans le cœur. Or cette constitution consiste en trois choses, sçauoir aux qualitez du sang, en sa consistence & en ses mouuemens ordinaires; car si le sang vient vne fois à s'alterer en ses premieres qualitez, ou s'il se depraue en celles d'où sa consistence depend, ou bien si le mouuement circulaire dont sa masse est sans cesse agitée se change en quelque chose, alors on voit que tout le corps & l'esprit mesme en souffre des changemens estranges.

En forte que si le mouuement circulaire s'arreste ou se diminuë, comme au sommeil, ou le refroidissement du sang le fait couler bien plus lentement que de coustume, le corps s'apesantit & s'abat, les parties se laissent aller à leur pesanteur naturelle, tous les sentimens se depraue & les yeux mesme cuisent & s'apetissent à cause de la retraitte de la chaleur & des esprits visuels; & bien dauantage les actions principales se changent entierement, & les songes, qui sont des connoissances estrangeres, en occupent la place. Que si au contraire ce mesme mouuement deuiet plus vitte & plus frequent que d'ordinaire, la sagesse & le veritable discernement des choses se diminuë; ainsi l'on voit que l'vrongnerie change toutes les fonctions de l'esprit, à cause que le vin produit en peu de temps vne grande abondance de sang qui coule plus impetueusement que de coustume. Car les esprits animaux estans broüillez & confondus par la chaleur & les fumées du vin, les images des objects se troublent aussi de mesme, puisque les esprits les representent à l'ame, & seruent de miroirs pour les faire paroistre; c'est pourquoy ceux qui sont yures esperent de grands biens que les personnes sages n'oseroient se promettre, & ne prennent pas garde aux miseres presentes, dont ils sont accablez.

On peut dire que les ieunes gens ressemblent aucunement à ceux qui
 sont

font yvres, à cause de l'abondance du sang qui domine en cet âge & qui se porte aisément au circuit extérieur & à la teste, où il fait vn trouble continuel & vne agitation toute semblable à celle qui vient de la chaleur & des fumées du vin. Il en est de mesme de ceux qui habitent aux pais froids, où l'on engendre vne bien plus grande quantité de sang, qu'aux regions chaudes, à cause de l'antiperistase & de la retraction de la chaleur au dedans des entrailles. C'est pourquoy nous voyons que ceux qui sont ieunes sont bien moins aduisez que les vieillards, & que ceux qui demeurent aux regions froides le sont bien moins que ceux qui habitent en celles qui sont chaudes, à cause de la chaleur & des esprits qui s'agitent sans cesse au circuit de la teste & des sens. Et c'est pour cela mesme que les peuples Septentrionaux, ne conceuans pas les perils, sont bien plus temeraires & plus hardis que ceux qui naissent en Affrique ou en Asie & aux autres contrées du midy. Ainsi presque toutes les passions respandent le sang au circuit extérieur, & c'est pour ce subiect qu'elles diminuent le iugement & qu'elles offusquent les veritables lumieres, lorsqu'elles sont vehementes; car quelquefois la colere renuerse la raison de son throsne & nous fait faire des actions de fureur.

Arist. sect. de temper. regionum probl. 8. tum duobus postremis.

L'exercice porte le sang au dehors, & y rend le mouuement circulaire d'autant plus vitte que l'exercice est violent, & pour ce subiect tous les sens sont bien moins assurez en leurs connoissances quand le corps est en action que lorsqu'il est arresté; & mesme pour ce subiect toutes les actions de l'esprit deuiennent plus accomplies par le repos, puisque la science en prend le nom, & que la nuit donne conseil à cause de sa tranquillité. De là toutes les affaires d'importance se traittent assis, & de là mesme on dit que toutes les resolutions qui se prennent en courant sont imparfaites, & que les hommes sont bien sages, dont tous les mouuemens sont moderez.

Arist. 1. 7. Phys. textu 20.

Hippocrate n'a pas eu de moyen plus euident pour expliquer les actions de l'esprit & des sens, que le meslange des qualitez des deux principes qui donnent au sang vn temperament tres-exquis, vne consistence tres-pure & tres-delicate & vn mouuement circulaire, tousiours egal & tres-moderé. Or ce meslange consiste principalement en l'vnion tres-estroite des deux premieres qualitez, qui sont les moins agissantes & que nous appellons passiuues, parce que toutes les connoissances se font en receuant les images & les impressions des objects; c'est pourquoy les homes les plus illustres en sagesse se font & se composent du meslange d'un feu celeste & si moderé, que sa douceur

ART. 2.
Du meslange & du temperament qui fait la perfection de la sagesse.
Ex l. 1. de dixta f. 88. v. 40. & seq.

M

semble produite de quelque humidité naturelle, qui s'vnit & s'allie tres-estroittement avec vne eau si pure & si bien digerée, qu'elles'arreste & se determine aussi facilement que si de sa propre nature elle auoit quelque seicheresse. Car bien que ces deux elemens se voyent contraires en toutes choses, ils ont pourtant affinité dans ces deux qualitez passiués, qu'ils se communiquent encore reciproquement, pour atteindre à la plus parfaite vnion; tellement que de cette heureuse alliance se fait vn ouurage excellent, puisque ce feu tres-doux ne dissipe point l'humidité de son eau qui est si bien cuite & si digerée, qu'elle n'a pas besoin d'aucune agitation nouuelle pour deuenir plus accomplie. Ces elemens vnis ensemble ne manquent d'aucune chose estrangere & sont capables de iuger de tout ce qui est au dehors, car estans parfaictement alliez, ils demeurent presque entierement immobiles; au lieu que n'estans que meslez, ils agissent sans cesse & souffrent reciproquement l'vn de l'autre. Ainsi la tranquillité de cette eau luy fait receuoir aisément toutes les qualitez estrangeres & les images des obieets, qu'elle represente fidellement à l'aide de sa netteté, puisque les choses tres-pures reçoient & representent facilement iusqu'aux moindres impressions.

L'ame donc deuiet clairuoyante employant des esprits tranquilles & arrestez, puisque la vitesse des mouuemens efface & confond les especes. C'est ce qui oblige la nature à faire le cerueau d'vn temperament plus froid, & à loger les organes des sens hors du mouuement, puisqu'il faut qu'ils soient en repos pour iuger avec assurance de tous les mouuemens de la nature. Que si ce temperament, tres-vtile aux actions de la sagesse, s'altere en quelque qualité capable d'affoiblir ou d'accroistre les forces de l'vn des deux principes, on voit naistre aussi-tost vn desordre qui produit d'estranges folies; car il est impossible de deschoir de cette perfection tres-eminente sans tomber en vne extreme confusion.

ART. 3.
Que le meslange
ou l'eau surmonte
n'est pas propre
aux actions de
la sagesse.
Exl. i. de dixta f.
89. pene iotegro

ET mesme on voit que si l'eau surmonte vn peu le feu dans le meslange, les hommes en naissent bien moins sages & clairuoyans que les premiers, parceque le feu se ralentissant par la pesanteur de son eau & se portant trop laschement en son mouuement circulaire, il ne va qu'imparfaitement & trop foible au circuit exterior, où sont les organes des sens. Ces hommes-là sont grossiers & s'attachent à ce qu'ils pensent, & neantmoins s'ils gardent vn bon regime ils deuiennent plus prompts & plus aduisez qu'ils ne le sont de leur nature; il faut donc qu'ils se nourrissent d'alimens chauds & secs & qu'ils les prennent en médiocre quantité, crainte de la plénitude.

& mesme ils doivent se garder de la luite & des frictions, afin que les veines ne se dilatent & ne s'emplissent trop, ce qui retarderoit le tour du sang & des esprits; & au contraire il faut qu'ils fassent tout ce qui est capable de rendre ce tournoyement plus prompt, comme la course & tous les exercices; & mesme qu'ils se fassent vomir pour mieux vider les excremens qui corrompent la nourriture & se coulent dans les veines, où ils empeschent les passages & les promenades du sang.

Que si l'eau surmonte davantage le feu dans le meslange, le tournoyement du sang en est aussi plus court, puisqu'il ne s'estend pas entierement iusqu'aux sens, à cause de sa tardiueté, car l'ouïe & la veüe qui sont des sens subtils se font d'eux-mesmes subitement; Or l'attouchement & le goust sont plus lents, c'est pourquoy ces gens-là ne les ont pas moins bons que les autres personnes, encore qu'ils ayent l'ouïe & la veüe bien pires, à cause de la foiblesse du mouuement circulaire. v. 29. & seq.

Que si l'eau surmonte encore le feu de beaucoup plus, on voit naistre des hommes de ce meslange qui sont naturellement en cette espee de manie qui vient de la tardiueté du mouuement circulaire & de l'engourdissement des esprits, puisqu'ils pleurent continuellement sans subiect, ils s'effrayent de leur ombre & s'affligent de choses qui ne le meritent pas; & au contraire ils prennent plaisir à celles qui sont mauuaises ou ridicules. L'antimoine donc & l'hellebore sont fauorables à ces gens-là, & principalement si on les employe apres les estuues & les parfums; & mesme le tabac en fumée leur est utile, parcequ'elle entre dans le poumon qu'elle desseiche & subtilise, en sorte que le tournoyement du sang & des esprits s'y fait plus aisément. v. 33. & 34.

LE feu surmonte plus souuant que l'eau dans le meslange qui fait la naissance de l'homme, parceque c'est à cause de l'abondance & de la pureté de la chaleur qu'il est le plus parfait des animaux; & c'est pour cela mesme que ceux qui naissent d'un meslange où le feu prédomine ont l'ame clairuoyante & la santé parfaite, puisqu'ils discernent aussi-tost les obiects, & que le mouuement circulaire ne se fait point si vitte qu'ils ne demeurent fermes en leurs pensées, si bien que ces hommes-là sont accomplis, & le peuuent deuenir davantage en fuyant les excez.

Que si les qualitez du feu l'emportent de beaucoup au dessus de celles de l'eau, le tournoyement du sang en est plus prompt & les esprits se portent avec plus de vitte aux organes des sens, & toutes les actions sont plus parfaites. Parmi ces natures de feu il y en a qui sont

M ij

ART. 4.

Que le meslange où le feu surmonte est difficile à conseruer.

Ex l. 1. de dieta l. 89. & 90.

aussi chaudes que la nature humaine le permet, ayant les sentimens & les mouuemens des humeurs & des esprits tres-prompts, de sorte mesme qu'ils ne dorment iamais profondement & sans estre inquietez de songes. La nourriture de chair, le vin & tout ce qui eschauffe & l'embonpoint mesme les fait tomber en des extrauagances; à cause de l'excez de la chaleur qui s'attire à la teste, ayant surmonté l'humidité de l'eau qui la retient.

Hipp. eodem l. &
f. 44 & seq.

Ces hommes-là sont bien moins arrestez en leurs desseins & en leurs sentimens que les premiers, car les pensées se forment sur les especes des objects que les esprits fournissent sans cesse de nouveau, puisque les precedentes se retirent aussi-tost avec les esprits qui les emportent au cœur & au poumon. Ces hommes excellens ont besoin d'une grande conduite, car ils sont obligez de rechercher soigneusement tous les moyens de moderer la promptitude du tournoyement du sang & des esprits, & mesme ils ne doiuent iamais trauailler estans à jun, puisque l'imperuosité des esprits se calme & se tempere par la douceur des alimens; & par ce moyen ces personnes qui sont tout de feu se rendent les plus accomplies en sagesse.

Hipp. l. 1. de diata
f. 90. v. 22. & seq.

Le corps de l'homme, le sang & les humeurs & mesme les esprits qui les agitent se font d'eau & de feu qui agissent tousiours estans contraires en toutes choses, mais toutes les actions & tous les mouuemens de l'ame ne dependent que des conduits & de la conformation des parties où l'ame reside & où le sang & les esprits se promenant sans cesse. Car les actions se font differentes & nous auons diuers sentimens, selon que l'ame est receuë differemment en diuers lieux, selon les images des choses qu'elle y rencontre, & les qualitez differentes du sang & des esprits qui sont les causes immediates de toutes les actions. C'est pourquoy toutes les parties, les humeurs & les esprits changent & peuuent beaucoup amander par le bon regime de viure; car la substance de l'ame qui est immortelle & inuisible est incapable de changer. Les actions se font toutes de mesme que la voix qui depend des conduits de l'air, puisque selon leurs qualitez & les lieux où l'air va frapper la voix change pareillement; c'est pourquoy par le regime on la rend pire, ou meilleure; parcequ'on peut rendre les passages de l'air plus vnis ou plus inegaux ce qui rend la voix plus agreable ou plus rude; car de changer l'air que nous attirons c'est vne chose impossible.

Hipp. eodem l. &
f. v. 24. & 25.
v. 26. & seq.

ART. 5.
Quelques mar-
ques physiognomi-
ques expliquees

CEux qui sont petits doiuent auoir l'esprit prompt & subtil, parceque le mouuement circulaire du sang & des esprits, n'occupant qu'un petit intervalle, se porte aisément en la partie qui fait les actions.

du sang & des esprits.

principales; & au contraire ceux qui sont grands doivent avoir l'esprit pesant & grossier, puisque le sang enuoyé du cœur se respand en vn grand interualle & se communique laschement & en petite quantité au lieu où se font les actions de la sagesse. Ces deux propositions sont probables, mais si avec la taille nous considerons le temperament, nous remarquerons que ceux qui sont petits, secs & maigres, & principalement s'ils sont chauds & bilieux, n'acheuent rien de ce qu'ils entreprennent, parceque le mouuement des esprits se faisant promptement, à cause de l'excez de la chaleur & en vn lieu de petite estenduë, ils ne demeurent iamais en leurs desseins, puisque sans cesse ils changent & vont de l'vn à l'autre, auant que d'acheuer ce qu'ils ont commencé. Et au contraire nous voyons que ceux qui sont grands, puissans & pituiteux ne sont point gens de grande intelligence, à cause de la froideur de leur temperament; Car la froideur & la grande distance des parties du corps est cause que la circulation du sang est trop lente & ne se porte qu'imparfaictement au lieu de la sagesse.

par les qualitez
du mouuement
circulaire.
Ex Arist. l. Phy-
log ad calcem.

Or pour iuger avec plus de certitude nous deuons ioindre les signes contraires, & dire que ceux qui sont petits, humides & pituiteux de leur temperament sont gens à ne se point deporter de ce qu'ils entreprennent, parceque le mouuement circulaire se faisant vitte à cause de la petitesse du lieu, la froideur du temperament le ralentit & donne la proportion pour acheuer tout ce qu'ils se proposent. De mesme ceux qui sont grands, secs & bilieux sont gens resolués & de bon sens en ce qu'ils entreprennent, parceque la chaleur de leur temperament & la promptitude du mouuement se modere par la grandeur du corps, en sorte qu'elle est proportionnée pour leur donner les bonnes qualitez du corps & de l'esprit.

Ceux qui sont bien temperez & de mediocre taille ont le iugement excellent & les resolutions fermes en leurs entreprises, parceque les esprits enuoyez du cœur paruiennent à Païse & moderement au cerueau, & ne s'emportent point au delà du lieu où se font les actions de la sagesse. Ceux qui sont gros & puissans & principalement s'ils ont le cuir & la chair ferme & dure, sont plus subiects au flux de ventre ou à la folie que les autres, parceque la masse du sang n'ayant pas la transpiration libre en son mouuement circulaire, toute l'impetuositè de la bile se porte à la teste ou au bas ventre. Et c'est la raison mesme pourquoy quelques-vns des hydropiques ont de la rougeur au visage.

Hipp. l. de d'ara
salubri. f. 35.

Hipp l. 2. de mor-
bis f. 157. v. 25. &
26. tum l de inter-
nis affect. f. 198.
v. 42. & 43. vbi de
leucophlegmati-
cis.

Ceux qui ont les veines aparentes & grosses ont aussi le tournoyement du sang plus frequent à l'exterieur, c'est pourquoy nous les voyons plus prompts & plus coleres & generalement plus enclins à tous

les mouuemens de l'ame qui portent le sang au dehors; ils sont aussi plus sensibles & plus agissans que les autres, puisque le sang & les esprits se portent à l'aise aux sentimens qui se logent tous au dehors. Il en est de mesme de toutes les autres qualitez de l'esprit & de toutes les inclinations naturelles, desquelles on peut iuger selon que les dispositions des organes à recevoir les flus & les reflux du sang, paroissent differentes en vn chacun.

De là donc nous voyons clairement que les passions & toutes les connoissances de l'ame changent & se font differemment, selon que la chaleur & les esprits se portent au circuit exterior & à la teste, où se font toutes les actions principales.

SECTION CINQUIEME.

DE L'INEGALITE' DV MOVVEMENT circulaire à raison des choses naturelles & de celles que nous appellons non naturelles.

CHAPITRE PREMIER.

Du mouuement circulaire à raison des choses naturelles.

ART. I.
De l'inegalité du mouuement circulaire selon le changement des âges.

Hipp. sect. 5. l. 6.
Epid. part. 10. f.
498. v. 50.

LE mouuement circulaire du sang & des esprits n'est pas tousiours egal en toutes ses parties, il s'y rencontre vne grande diuersité, si nous le considerons en general & en tous ses circuits ensemble, ou si nous remarquons la difference qu'ils ont entr'eux en diuers temps, à raison des choses naturelles, de celles qui s'appellent non naturelles & de celles qui sont contre nature. Car on void que le sang se porte quelquefois en plus grande abondance en l'vn de ses trois circuits & quelquefois en l'autre; & que les operations sont plus parfaites aux parties où ce mouuement se fait mieux. Ainsi l'exercice nourrit & fortifie les nerfs, les muscles & toutes les parties du dehors, y attirant le sang & les esprits; au lieu que le sommeil & le repos qui les retirent au cercle du milieu fortifient les entrailles, les nourrissent & donnent temps à l'ame de pouruoir au dedans & à son œconomie particuliere. De là nous voyons que le mouuement circulaire est inegal, & qu'il

est cause des actions qui se font toutes à proportion qu'il communique plus ou moins le sang & les esprits qui en sont les ouriers.

Nous auons cy-deuant expliqué plusieurs lieux d'Hippocrate & d'Aristote touchant les changemens du mouuement circulaire, à raison du diuers meſlange des elemens & des humeurs, à raison des temperamens & de la structure des parties, il nous ſuffit d'indiquer la methode d'en dire dauantage. Nous expliquerons à present la diuerſité qu'Hippocrate y remarque touchant quelques autres des choses naturelles & premierement touchant les âges, lorsqu'il enseigne que les enfans ont les vaiſſeaux ſi petits & ſi pleins qu'il est impossible que le ſang y ait aucune agitation remarquable, n'y ayant pas de place où le mouuement ſe puiſſe faire, ce qui est cause auſſi que les enfans n'ont point de ſemence, puiſqu'elle ne ſe faiçt que par le meſlange du ſang avec les esprits. C'est pourquoy nous ne voyons iamais que ni les arteres ni le cœur des enfans ayent ces dilatations & ces contractions vehementes que nous voyons aux hommes faiçts, & qui ſont des marques aſſeurées de la promptitude du mouuement circulaire. Ce meſme mouuement ſe faiçt plus vîte aux ieunes gens, à cause que la chaleur ſ'augmente & ſubtiliſe les esprits qui portent le ſang aux extremittez & communiquent la nourriture; & au contraire il le faiçt laſchement aux vieillards, à cause de la froideur de leur temperament & de l'imbecillité de la chaleur; car l'air & le ſang qui ſeruent en la ieuneſſe au rafraichissement du cœur & à l'augmentation des esprits & de la chaleur naturelle, commencent en la vieilleſſe à la diminuer & à l'eſteindre.

Hippocrate au Liure qu'il a faiçt de l'air, des eaux & des regions, c'est à dire des trois fortes d'alimens, puiſque nous les tirons tous de ces trois ſources, enseigne que dans les pais où les ſaiſons ont des changemens conſiderables, ſans ordre & fort ſoudains, les hommes ſe voyent auſſi tous de façon differente, de viſage, de mœurs & d'esprit diſſemblable & bien plus raffinez qu'aux autres lieux, parceque les viciffitudes des ſaiſons attirent la chaleur & le ſang au dehors, & le repouſſent en ſuite au dedans de nous-mesmes, auſſi ſouuant que les qualitez changent en l'air, c'est pourquoy les esprits ſe purifient par tous ces changemens & deuiennent plus propres à toutes les actions. Et au contraire nous voyons qu'aux contrées où les ſaiſons ſont toujours de meſme, les hommes y ſont auſſi preſque ſemblables en toutes choses & qu'ils n'ont pas ces nobles agitations de l'esprit, pour entreprendre hardiment les grandes choses & reüſſir en leurs deſſeins.

Car les changemens conſiderables & frequens releuent le courage

l. de genit. f. 36. v. & l. c.

Hipp l. i. de dieta f. 86. v. 14. & l. c.

ART. 2.

De l'inegalité du mouuement circulaire ſelon le changement des ſaiſons.

refueillent les sens, parcequ'ils portent impetueusement de l'un des circuits en l'autre les humeurs & les esprits qui sont les vrais outils de l'ame & les ouuriers de toutes les actions. Si bien que ces grandes vicissitudes qui arriuent aux saisons en font de semblables en nous-mesmes, par les transports des humeurs & des esprits qu'ils poussent du dehors au dedans & qu'ils retirent en suite au dehors de la mesme façon que les passions de l'ame auxquelles les grands & soudains changemens de l'air disposent nos esprits, puisqu'ils produisent de semblables effects en nos corps.

Ἡ φύσις τοῦ αἵματος
καὶ τῶν πνεύματων.

Les parties spiritueuses.

Les parties humides & les solides.

La plus eminente perfection de l'homme consiste aux frequentes & nobles agitations de l'esprit & du corps qui dependent des mouuemens soudains des humeurs, que les grands changemens des saisons poussent de l'un des circuits à l'autre; & mesme l'air n'a pas seulement cette force nous enuironnant au dehors, puisqu'il compose ces excellentes parties de nous-mesmes qui nous gouernent & de qui les deux autres tiennent l'estre & tous les mouuemens. Car les anciens ont honoré du nom de Patrie le lieu de la naissance, parcequ'il communique l'air qui faict en nous ces parties spiritueuses & subtiles où la vie consiste & qui la conserue autant de temps que nous sommes capables de respirer. La continuelle egalité des saisons qui consiste aux qualitez qui regnent de mesme continuellement en l'air, produit tousiours la mesme humeur & des esprits si semblables en nos veines qu'ils ont tousiours les mesmes mouuemens, ne receuans iamais de qualitez differentes & contraires. C'est pourquoy le mouuement circulaire du sang & des esprits est presque tousiours egal en tous ses circuits, puisque l'air ne luy communique iamais aucune qualité extraordinaire capable de produire quelque agitation nouvelle.

CHAPITRE II.

De l'inegalité du mouuement circulaire à raison des choses non naturelles.

ART. I.
Du nombre & des qualitez des choses non naturelles.

LES choses que nous appellons non naturelles sont de deux sortes, les vnes sont volontaires & fortuites; les autres sont absolument necessaires & sans lesquelles il est impossible de viure, faisant des impressions considerables en nos corps, puisqu'elles sont capables de les conseruer & de les defendre des iniures qui viennent des causes qui sont au dedans de nous & de celles qui nous enuironnent & qui nous attaquent

attaquent au dehors. On les appelle non naturelles, parcequ'elles sont indifferentes, elles deuiennent contre nature & sont pernicieuses à ceux qui en abusent & qui s'en seruent mal à propos, elles se rendent fauorables & naturelles à ceux qui les employent en temps & lieu, conseruans la fanté parfaite ou mesme en la rendant meilleure, si elle se trouue interrompüe.

Ces choses indifferentes & non naturelles sont au nombre de six, sçauoir l'air qui nous enuironne, le boire & le manger, les exercices & le repos, les superfluitez qui s'arrestent en nous ou qui se rejettent, le sommeil & la veille & enfin toutes les affections de nos ames. Toutes ces choses-là, dis-je, aportent vne tres-notable diuersité dans le tournoyement ordinaire que font le sang & les esprits; & pour commencer par les affections de l'ame il ne se rencontre aucune disposition si facheuse qu'elle puisse estre qui l'emporte au dessus de ses mouuemens, puisqu'ils sont d'autant plus puissans que l'ame est plus efficace que le corps qu'elle anime & que l'agent est plus considerable que son subiect & que sa matiere; c'est pourquoy sans doute les passions de l'ame changent tres-notablement les humeurs.

OR tous les mouuemens de l'ame se font avec des mouuemens subtils & tres-considerables qui arriuent à la chaleur naturelle & au mouuement circulaire du sang & des esprits qui s'agitent & se portent quelquefois plus impetueusement à la teste & par tout le circuit exterieur, ou qui se retirent au contraire dans l'interieur des entrailles. Il y a d'autres passions de l'ame qui conseruent le tournoyement du sang presque egal en tous ses circuits, sinon qu'elles le rendent vn peu plus frequent qu'à l'ordinaire, la ioye moderee se trouue en ce dernier rang estant tres-vtile à toutes sortes de personnes, parcequ'elle respand par tout egalement le sang & les esprits & principalement au circuit exterieur qui est celuy de la teste & des sens, releuant la vigueur de toutes les facultez; car le cœur mesme s'espanouit & se dilate dans la iouissance du bien present. La ioye desmesurée tire si puissamment la chaleur naturelle & les esprits hors du cœur & les respand en si grande abondance au circuit exterieur & dans les organes des sens, que la dissipation qu'elle en fait est capable d'aneantir la faculté vitale en son principe & d'esteindre la vie au mesme instant.

ART. 2.
Que les passions de l'ame chagent notablement le mouuement circulaire & comment.

LA tristesse produit des effects directement contraires à la ioye pendant le mouuement circulaire du sang & des esprits beaucoup plus paresseux qu'à l'ordinaire, parcequ'elle reserre le cœur & les arteres

ART. 3.
Que la tristesse produit des effects directement contraires à la ioye.

N

qui en font les fontaines & qui communiquent la chaleur à toutes les parties; & de là vient que le corps despourueu des fauorables influen- ces de la chaleur & des esprits, qui sont oppressez dans le cœur & dans les arteres, se refroidit notablement & se desseiche en toute l'habitude. Cette perniciose passion de l'ame rend le mouuement circulaire tres-lent & presque egal en tous ses circuits, bien qu'elle ramasse & retire dauantage le sang & les esprits en celuy du milieu, en sorte qu'elle augmente beaucoup l'oppression du cœur que l'abondance du sang rencontre desia pressé de cette passion maligne, & empesche la liberté de son mouuement ordinaire.

Il arriue de là que le sang accumulé s'eschauffe de soy-mesme & se pourrit, faute de raffraichissemens & des frequentes vicissitudes de toutes les agitations differentes qui luy sont familiares, ce qui fait bien souuent des fieures tres-malignes & qui s'accompagnent de tres-pernicieux symptomes. Ou bien cette diminution des reuolutions du sang & des esprits abat tellement les forces de toute la faculté nutritiue, à cause de l'estouffement de la chaleur, qu'elle en deuiet toute imbecille & n'engendre point de bon sang, ce qui ne manque iamais de produire de tres-mechantes maladies & l'hydropisie mesme. Que si la bonté de la nature & l'artifice de la Medecine destournent ces funestes euenemens, il est neantmoins impossible d'empescher que ceux qui s'abandonnent à la tristesse n'amaissent vn sang melancholique & brulé par la chaleur estrangere, puisque la chaleur naturelle s'affoiblit, ne iouissant pas du tournoyement du sang & des esprits à l'ordinaire. Quelquefois ce mesme defaut esteignant la chaleur naturelle produit vn sang froid, terrestre & grossier qui debilite l'estomach, enfle la rate, il donne force raports des vapeurs & des maux de cœur, la difficulté de respirer y suruiet; ce qui fait vne si grande bijarrerie d'humeur qu'elle blesse enfin le temperament du cerueau & rend les hommes hypochondriaques.

ART. 4.
 Quelapourcirer
 sous à coup la
 chaleur au de-
 dans.

L'Espouuante produit en peu de temps tout ce que la tristesse fait petit à petit & à la longue; & bien dauantage elle tire le sang & les esprits au dedans, en sorte que la bile & toutes les superfluitez y allans aussi, leurs esgouts se desbondent par bas & se deschargent plus abondamment que si ces euacuations estoient volontaires. Les muscles qui ferment ces issuës se relaschent par la mesme cause, & parceque la teste & tout le circuit exterieur manque de ce qui est en trop grande abondance au dedans, toutes les facultez animales succombent ensemble estans despourueues de la chaleur & des esprits necessaires à leurs

actions. De là ces muscles defaillent comme tous les autres, vn tremblement fait aussi-tost tout le corps, on grince les dens & la voix deuiet tremblante, ou bien on la pert tout a fait, & en vn mot la peur trouble tous les sens, elle depraue tous les mouuemens & la raison mesme.

C'est vne chose euidente que la retraction de la chaleur & des esprits produit tous ces effects, puisque le froid & la palleur surprennent incontinent toutes les parties qui sont au dehors, les cheueux se dressent en la teste, le corps deuiet inflexible & froid & les forces manquent tout à coup. Cette passion est si puissante qu'elle fait en vn moment des changemens estranges & remarquables, produisant ou guerissant en vn moment de grandes maladies, puisque souuant elle guerit la fièvre quarte & qu'elle donne le mal caduc.

LA colere est vn mouuement de l'ame dont le commencement represente quelques vns des effects de la peur, par la retraction de la chaleur & des esprits au dedans, puisqu'elle fait la palleur au visage, le tremblement de tout le corps & principalement de la voix, bien qu'elle agisse d'une façon toute contraire. Car le mouuement de la colere commence par l'attraction du sang & des esprits du cercle exterieur en celuy du cœur qui est le principe & le siege de cette passion violente. En sorte que, si nous croyons estre indignement offensez, le resentiment de l'injure que nous receuons nous presse de la repousser en nous vangeant, il excite le cœur qui rappelle toute sa vigueur & ses forces. C'est pourquoy ce noble principe ne manque iamais d'attirer avec violence du circuit inferieur & du foye le sang & grande quantité de bile qu'il fait bouillir en ses vaisseaux, pour les renvoyer en suite au dehors & principalement à la teste, où nous voyons que cette passion vehemente esclate & paroist dauantage, puisqu'elle offusque enfin la raison, bien que cette mesme raison l'esmeut & conduit ses commencemens.

La colere donc est vn mouuement violent de la puissance irascible de l'ame qui ramasse & fait bouillir le sang & la bile au circuit du milieu & le respand en suite impetueusement aux organes des sens & des mouuemens, afin de repousser le mal & l'injure qu'on a receuë; & de là vient qu'elle met en feu tout le corps, elle eschauffe le sang & les esprits, elle brule la bile, elle enflamme le visage & fait estinceler les yeux; & bien danantage elle emporte les hommes à beaucoup d'actions inconsiderées par le trouble qu'elle cause à tous les sens & à la raison mesme.

Cette passion desreglée tuë tous ceux qui sont pulmoniques par

N ij

ART. 5.
Que la colere
attire le sang au
dedans auant
que de le pousser
au dehors.

accident ou de leur propre nature, elle offense notablement tous les organes des sens, ceux des mouuemens volontaires & le cerueau mesme qui est leur commun principe & le siege de toutes les principales facultez. Car la colere iette en ces parties tres-nobles & tres-excellentes toutes les humeurs vicieuses & la bile la plus corrompue, dont l'euacuation naturelle & iournaliere se doit faire dans les eîgouts des parties basses qui sont en situation toute contraire & directement opposés à la teste.

ART. 6.

De l'inegalité du mouuement circulaire à raison des excremens qui s'arrestent ou qui se reiettent.

Hipp. l. de hum. f. 116. v. 17. & 18.

Sect. 4. de victus rat in mortis acutis f. 115. v. 17. & 18.

LEs excremens qui se retiennent eschauffent le corps & arrestent le mouuement circulaire aux parties où ils croupissent, parcequ'ils corrompent les esprits qui ont acoustumé de promener le sang & remplissent ou pressent les vaisseaux qui le contiennent. Car le bas ventre qui est rempli de nourriture & d'excremens, s'eschauffe de mesme que la terre en l'Hyuer estant couuerte de fumier, & au contraire lorsque le bas ventre est vuide & nettoyé de tous ses excremens, il se raffraichit & reçoit aisément l'air en ses vaisseaux où le sang va plus vitte & se communique librement; Ioinct que les excremens eschauffent, puisqu'ils sont corrompus & contraires à la nature & que leur euacuation la restablit en la perfection de son temperament. Ainsi les superfluites ordinaires oppressent la nature & diminuent le mouuement circulaire aux lieux où elles s'arrestent & l'augmentent aux autres parties, puisqu'elles s'eschauffent & que les esprits se transportent aux autres circuits. Et de là vient que le sang rejaillit mieux en la saignée de ceux qui ont le ventre ferme, qu'en celle de ceux qui l'ont trop libre, c'est pourquoy le grand Hippocrate ordonne d'affermir le ventre des malades qui ont des humeurs corrompues deuant que de les saigner, afin que le mauuais sang forte, ce qui ne se fait iamais s'il ne rejaillit en sortant, car les esprits qui sont les premiers organes de l'ame retiennent le meilleur & rejettent imperueusement le mauuais. C'est pourquoy si les euacuations de sang arriuent insensiblement & d'elles-mesmes, le plus pur s'escoule & ce qui est de grossier demeure; au lieu que si elles se font à plain canal & par l'impulsion des esprits, on voit que le sang est mauuais dans les palettes; & mesme i'ay tousiours remarqué que le sang qui decoule insensiblement contre le cuir paroît vermeil dans le plat, & que celuy qui rejaillit de la mesme ouuerture, à plain canal, est dissemblable & le plus souuant corrompu.

SECTION SIXIEME & dernière.

DE LA FACVLTE' VITALE ET DV
mouement circulaire du sang qui se fai&t
aux enfans auant la naissance.

CHAPITRE PREMIER.

Que le cœur du fœtus a tous ses mouuemens.

LA terre & l'air qui sont entierement contraires en toutes les qualitez de leur nature particuliere, le sont aussi en celles qu'ils reçoient dans l'ordre de la nature vniuerselle; puisque la terre s'eschauffe en l'Hyuer & qu'elle est froide en l'Esté, lors que l'air est en ses plus vehementes chaleurs. Nous voyons que les plantes subsistent par le moyen de ces deux elemens, puisqu'elles iettent leurs racines en la terre qui leur sert de mere & qu'elles poussent leur tronc & leurs branches en l'air, car en l'Hyuer elles reçoient de cet element par le moyen de leurs rameaux le rafraichissement necessaire qu'elles tirent en l'Esté de la terre par le moyen de leurs racines; en sorte qu'il est impossible qu'elles souffrent la chaleur & le froid en mesme temps aux branches & aux racines.

ART. I.
*De la nourriture
des plantes.*

Hippocr. l. de natu.
pueri f. 16. item
1610 & 17.

Cet ordre establi de la nature fai&t la santé des plantes & les rend florissantes, puisque la chaleur se conserue & donne accroissement avec vicissitude à toutes leurs parties; car les racines croissent & profitent en l'Hyuer, l'Esté multiplie les rameaux & fai&t grossir le tronc, au lieu que si le froid ou la chaleur domine au mesme temps en toutes les parties nous les voyons perir. Ainsi les extremes rigueurs de l'Hyuer font mourir toutes les plantes dont le froid penetre les racines, & les chaleurs brulantes de l'Esté seichent celles dont toute l'estenduë reçoit les rayons du Soleil; Le rafraichissement qui vient de la terre & des racines est plus considerable, puisqu'elles communiquent tout ensemble les qualitez & l'aliment.

Les plantes dont reçoient la subsistence de la terre & nes'en peuvent separer qu'elles ne meurent, & neantmoins on n'a iamais dict *Que le fœtus vit*

ART. 2.
Que le fœtus vit

à la façon des
plantes & des
Zoophytes.

qu'elles ont la vie de cet element & qu'elles en tirent la force de produire toutes leurs fonctions, bien qu'il est plus vray-semblable de dire que la terre donne aux plantes la vie que de croire que l'ame de la mere fait les mouuemens dans le corps de l'enfant.

Or l'enfant (que nous appellons le fœtus auant la naissance) subsiste & se nourrit de la mesme façon que les plantes, puisqu'il est attaché comme elles en vn lieu qui le perfectionne & luy fournit la nourriture, il attire le sang des entrailles de la mere par le moyen des veines du nombril qui sont ses veritables racines & que c'est de là mesme qu'il reçoit le rafraichissement qui le fait viure & qui conserue sa chaleur. Car le sang le plus pur & le plus exquis sort des vaisseaux de la mere & se respand dans la propre substance de la matrice & en celle du foye uterin, qui est la principale partie de l'arrierefaix contenant tous les rameaux des veines & des arteres vmbilicales. Il se conserue & se perfectionne en ces lieux-là comme en ses vaisseaux propres, afin que le fœtus l'attire & le succe insensiblement par le moyen des rameaux de la veine vmbilicale qui le communique dans le foye à la veine porte & à la veine caue.

Le sang se figeroit, sans doute, en des parties si froides & si estoignées du cœur, à cause de la grande longueur du cordon, si l'extreme humidité du lieu ne l'en empeschoit, jointe au battement des arteres que la nature a fait au nombre de deux pour accompagner inseparablement la veine en tout son progres, afin que leur agitation continuelle face couler le sang, le perfectionne & le garentisse de toutes les impressions malignes, ne luy donnant pas mesme le temps de se corrompre. Ainsi tout l'arrierefaix est disposé de la sorte que nous le voyons & les vaisseaux du nombril sont faits d'une longueur considerable, & plongez dans l'eau, afin que le sang y reçoie tout le rafraichissement dont il est susceptible, pour le communiquer au fœtus & moderer sa chaleur. Car ce n'est pas assez que la substance du sang se communique aux deux cautez du cœur, il faut aussi que le rafraichissement de la chaleur se face également en toutes deux, puisque c'est là le premier dessein de la nature & que de là depend la perfection de son œconomie.

ART. 3.
Que le cœur se
forme le premier
& reçoit l'ame
qui l'agite.

NOus auons dict que le cœur se compose de la partie de la semence la plus exquisite & la plus chaude, qu'il est fait le premier de nos membres & qu'il aide les autres à se produire, Il est la source de leur vie & mesme il est l'ouurier de tous les mouuemens qui s'en ensuiuent. Ces choses sont euidentes en la naissance des animaux & de tou-

tes les plantes, & bien qu'elles ne soient pas si manifestes en celle de l'homme elles n'en sont pas moins certaines & veritables, puis que le cœur de l'homme produit tous ces effets d'autant plus excellemment que sa chaleur est plus noble & plus espurée.

Et ce seroit vne chose incroyable que le cœur des bestes brutes & des oiseaux se formast le premier deuant nos yeux, qu'on le vist battre, si on casse tous les iours vn œuf d'vn grand nombre qu'on fait couuer, depuis le troisieme iour iusques au vingtieme qu'ils viennent à s'esclorre, & que le cœur de l'homme seul demeurast immobile & mesme que bien loin d'aider la naissance & de donner les mouuemens à toutes les autres parties, il n'eust la vie que par emprunt la mandiant neuf mois entiers de celuy de sa mere.

C'est vne chose ridicule de dire que le chef-d'œuvre le plus accompli de la nature se face & subsiste par vn principe qui est au dehors agissant par quelques qualitez qu'il en reçoit, & que toutes les choses naturelles ayent ce mesme principe au dedans, puis que les ouvrages de l'art different essentiellement en ce point de ceux de la nature. Si l'enfant vit de la vie de la mere, ils n'ont qu'vne mesme ame, & l'ame de la mere est celle de l'enfant, puis que l'ame est ce qui nous fait viure & qu'elle est le principe de tous les mouuemens.

Il est impossible que la nature demeure sans rien faire, elle agit necessairement dans les choses où elle est, puis qu'elle est vn principe qui donne l'estre, il faut aussi qu'elle en produise toutes les actions, elle n'est pas plustost en vn subject qu'elle y trauaille, elle n'y est iamais receue que pour agir, cessant d'estre aussi-tost qu'elle en est incapable, ce n'est qu'imparfaitement & par hazard qu'elle agit au dehors du subject qu'elle informe. L'ame est ce noble principe en tous les animaux, elle est la plus parfaite & la plus agissante de toutes les natures, elle ne cesse de faire toutes sortes de mouuemens depuis le premier momēt de la vie iusques au dernier, & l'empescher d'agir c'est la destruire.

Il n'est pas necessaire que les organes soient au plus haut point de la perfection pour receuoir cette admirable ouuiere, c'est elle seule qui les acheue & qui donne les derniers traits à l'edifice de nos corps, elle merite le nom de perfection derniere & de tres-accomplie, parce qu'elle y met la derniere main. ΕΥΤΕΛΕΙΑ.

ART. 4.

IL n'y a point de forme naturelle qui n'acheue les dispositions qu'elle rencontre en son subject & qui n'y produise toutes les qualitez sortables à sa nature. Or les dispositions necessaires à l'infusion de l'ame de l'homme, d'où depend sa conception veritable qui est la mesme Que l'ame acheue ses organes estant infuse entre le troisieme iour & le septieme.

chose que la naissance ou generation, consistent en la chaleur & en quelque arrangement des organes, elle les trouue tres-imparfaits & tres-confus & la presence les acheue, elle les augmente & les fortifie, elle les distingue, elle les creuse & en vn mot elle les perfectionne en toute chose.

L'ame de l'homme est la plus agissante & la plus adroite de toutes les formes, elle a pour son premier & principal organe la chaleur, parcequ'elle est la qualite la plus efficace & la seule cause de tous les mouuemens de la nature. L'ame est infuse & cree aux premiers iours & mesme au premier septenaire, où toutes les parties sont encore confuses, & tres-imparfaites, elle employe cet organe incomparable à faire sans interruption toutes les actions de la nourriture & de la vie pour acheuer son domicile, puisque nous le voyons accroistre tous les iours & se perfectionner en toute chose.

Tractatu nostro
de tempore infu-
sionis animæ.

ART. 5.
Que l'ame & la
chaleur ne peu-
uent demeurer
oïsiues.

L est donc impossible que ces ouuriers tres-efficaces qui dependent essentiellement l'un de l'autre, suspendent leur action & que l'enfant ne viue & ne subsiste que par l'influence de la chaleur & des esprits de la mere, puisque c'est destruire la nature de dire que les choses mesmes les plus imparfaites demeurent entierement oïsiues & sans faire les actions conformes à leur inclination naturelle. La communication de la vie & de toutes les actions qui en dependent est vn effect formel & necessaire qui accompagne inseparablement l'ame & qui se trouue en toutes les choses viuantes.

ART. 6.
Que la vie dé-
pend immédia-
tement de l'ame

Les esprits influens, le sang & la chaleur sont de grande importance, mais ce n'est pas assez, cene sont que des moyens & des estoffes, il faut vn ouurier pour les employer dignement & pour s'en seruir à propos, l'excellence des productions que le sang compose requiert le concours immediat & la presence d'un ouurier tres-adroit & tres-efficace, elle y est absolument necessaire, puisqu'il s'agit de la constitution d'un chef-d'œuvre incomparable, & que les choses mesmes les plus viles ne se font point sans le concours immediat des causes qui les produisent.

ART. 7.
Que les qualitez
sont incapables
de former le corps

La substance est de condition si releuée parmi les choses qui possèdent l'estre, qu'elles ne subsistent toutes que par son entremise, les qualitez les plus eminentes sont faites pour son seruire, n'estant point à soy-mesme, puisque de leur nature elles sont toutes à la substance & qu'elles sont infiniment au dessous d'elle. Or la veritable & naturelle generation ne se fait iamais que par des choses semblables & de mesme nature,

nature, les plus excellentes qualitez sont trop imbecilles pour paruenir à la production de la substance, elles ne seruent qu'à preparer la matiere, il faut que ce qui engendre touche immediatement ou qu'il communique vne substance efficace qui est l'abbregé de la sienne.

Les animaux & toutes les choses viuantes s'engendrent en cette sorte, puis que la semence est ce merueilleux racourci & que l'ame est infuse aux premiers iours pour supleer aux defauts des qualitez. Car la vertu formatrice seule est incapable de former l'edifice de nos corps sans la presence de l'ame laquelle y est entierement necessaire, elle fait le cœur le premier & l'establit le siege de la faculté vitale qui consiste en l'agitation continuelle de la chaleur, puisqu'il en est la source & le foyer inespuisable.

LA faculté vitale, qui est la chaleur mesme allumée dans le cœur perit par le repos, elle ne se conserue que par le mouuement perpetuel & le rafraichissement qu'elle reçoit de l'expulsion des vapeurs fameuses & de l'attraction de l'aliment, elle ne conserue tout le corps que par la communication de la chaleur & des esprits, elle commence toutes ces actions dès le moment que l'ame est infuse pour les continuer toute la vie.

ART. 8.

Que la faculté vitale perit par le repos & se conserue en agissant.

La chaleur naturelle est celeste, elle est diuine, & la faculté vitale & ses mouuemens c'est vne mesme chose, l'acte est inseparable de la puissance, & l'arrester c'est la destruire, de dire qu'elle est au fœtus & qu'elle n'agit pas, c'est vne contradiction, & c'est dire qu'elle est & qu'elle n'est pas tout ensemble.

NOUS voyons aux oiseaux la conformation du cœur & son battement auant que le reste du corps se produise & que ses actions sont entierement independentes de la faculté vitale de la mere. On le voit aux bestes brutes, car si on leur coupe le ventre estant pleines à quelque terme que ce soit & que l'on face vne ouuerture suffisante pour toucher la membrane qui enueloppe immediatement le fœtus, on voit que son cœur trefaille & on le sent y apliquant la main, encore qu'il ne respire point & qu'il n'ait aucune communication de l'air; en sorte que le mouuement du cœur ne dépend point du tout de la respiration. Et bien dauantage si l'on serre tres-estroitement le museau du fœtus à trauers ses membranes avec vne bande ou avec la main, pour empescher entierement la communication de l'air qui pourroit entrer par les narines ou par la bouche & qu'on ouure adroitement & diligemment sa poitrine, l'arrierefaix estant encor attaché à la mere, on

ART. 9.

Que le mouuement du cœur de l'enfant est independant de celui de la mere.

O

touche & l'on voit clairement le battement du cœur.

On peut faire la mesme experience aux accouchemens des femmes lorsque l'enfant sort tout seul & que l'arrierefaix demeure adherent en sa place; car si on serre fortement les vaisseaux du nombril, on voit que les arteres battent du costé de l'enfant & qu'elles demeurent immobiles au dessus de la ligature, parceque le battement des arteres umbilicales vient du cœur de l'enfant. Il arriue quelquefois contre nature que l'arrierefaix sort le premier & que l'enfant s'arreste quelque tēps apres, où l'on voit que le mouuement des mesmes arteres vient du cœur de l'enfant, puisque l'arrierefaix ne touche plus du tout à la mere.

Les poissons nous font bien connoistre que les esprits vitaux se peuvent faire sans le meslange de l'air, & que le mouuement du cœur ne dépend point d'aucune matiere estrangere, puisqu'ils ne reçoient point d'air & qu'ils iouissent de la vie dans les abysses d'eau les plus profondes.

ART. 10.
*Que les arteres
umbilicales
n'attirent iamais
le sang.*

CEUX qui soustiennent que le cœur du fœtus demeure immobile & qu'il ne faict aucun battement que par le moyen de l'air qu'il attire apres la naissance, pour seruir de matiere aux esprits, font de mesme que ceux qui croyent qu'il n'y a point de changement dans la nature, y estans induits par des raisons imaginaires au preiudice de l'euidence des sens & des raisons solides. Et ceux qui croyent que le cœur du fœtus faict toutes ses fonctions & le mouuement circulaire mesme dans les vaisseaux du nombril, & qui neantmoins aduancent sans aucune raison qu'il demeure immobile aux premiers mois & que les arteres umbilicales conduisent le sang arteriel, pour composer le cœur & le poumon de l'enfant, se destruisent d'eux-mesmes & se combattent par les mesmes raisons que nous auons aportées.

Il n'est pas vray semblable que les arteres umbilicales attirent le sang arteriel de l'arrierefaix, pour le conduire au cœur & qu'elles changent subitement d'office, estans formées pour faire vn mouuement contraire; la nature les auroit faict doubles en vain pour former deux parties de mediocre grandeur, puisqu'une veine seule suffit à tout le reste du corps. Ioinct qu'il est impossible que le sang entre au cœur allant par les arteres, puisque le ventricule gauche est fermé très-estroittement & que le droit l'est aussi passant par l'anastomose arterielle dans la veine arterieuse. D'ailleurs les arteres umbilicales ne portent point de sang, ni pour la nourriture ni pour la conformation du poumon, puisque Galien dit fort bien qu'il se faict & se nourrit du sang venal & que pour ce subiect il est rouge, immobile & pesant au fœtus.

Que si estans conuaincus par les sens & par la raison, nous aduouions que le cœur de l'enfant faict toutes les fonctions de la faculté vitale, & mesme que le mouuement circulaire se faict aux vaisseaux du nombril autant qu'ils en sont capables dès le iour que l'ame est infuse, nous expliquerons aisément toutes les difficultez & respondrons avec aduantage à toutes les objections qui se font au contraire.

Nous auons dict que l'expulsion des vapeurs brulantes qui se faict par le battement des arteres umbilicales, precede l'attraction de l'aliment qui se faict par la veine umbilicale qu'elles accompagnent, & que ces mouuemens se suivent de si prez qu'ils sont inseparables. La vie consiste en la vicissitude de ces deux mouuemens, puisque de là dépend la conseruation de la chaleur, elle est si foible aux premiers iours qu'elle ne travaille qu'à ses premiers allignemens, en suite elle entreprend le reste de la conformation des parties, puisque les cauitez du cœur mesme ne s'acheuent & ne s'amplifient qu'à la fin de la premiere quarentaine de iours. Car la chaleur s'augmentant alors elle a besoin d'un plus grand rafraichissement, elle attire, elle expulse le sang en plus grande abondance.

ART. II.
Que la faculté vitale se fortifie dans les quarente premiers iours.

Ainsi le mouuement circulaire deuiet plus frequent & plus vitte à mesure que la chaleur s'augmente, il s'estent à la teste & aux organes des sens, où la communication de la chaleur & des esprits emanent du cœur donne au fœtus le sentiment des choses qui l'environnent, puisque necessairement elles luy aportent du plaisir ou de la douleur; car la mollesse & la douceur des obieets luy est agreable, & la dureté, l'empressement & la chaleur le blessent & l'obligent à s'esnouuoir & à changer de situation. Or le mouuement de l'enfant ne se peut faire que les actions de la faculté vitale ne precedent, puisqu'elle communique au cerueau la matiere des esprits animaux qui font les mouuemens & toutes les actions sensitives.

CHAPITRE II.

Du rafraichissement de la chaleur du fœtus.

Nous auons dict que la circulation du sang qui se faict des rameaux de la grande artere en ceux de la veine caue rafraichit le ventricule droit du cœur, & que la circulation qui se faict au poumon passant de la veine arterieuse en l'artere veneuse rafraichit le

ART. I.
Que le mouuement circulaire ne se faict point au fœtus par les lieux ordinaires.

ventricule gauche. Or la circulation du sang ne se fait point au poumon du fœtus, à cause que n'ayant point l'usage de la respiration son poumon demeure immobile & grossier, en sorte que le rafraichissement & la circulation du sang ne s'y peuuent faire; c'est pourquoy la nature est contrainte de former d'autres passages, & de trouuer d'autres moyens de rafraichir le sang & de l'entretenir en ses mouuemens ordinaires.

ART. 2.
Des vtilitez de
l'eau qui est en
l'arrierefaix.

LA froideur & l'humidité sont deux qualitez naturelles en l'eau qui les possède en eminance & de qui toutes choses les tiennent, elles en sont inseparables, puisque l'eau reprend tousiours sa froideur qui se repare d'elle-mesme, & qu'on la destruiroit plustost que de la despoüiller de son extreme humidité.

L'eau qui est en l'arrierefaix n'a rien de contraire au fœtus, elle luy est tres-familier & tres-favorable, puisqu'elle est la principale matiere du sang le plus pur & de la semence qui le composent & qu'elle se separe en la coagulation de ses membres & en sa nourriture par de grandes sueurs qui durent tout du long de la grossesse, puisqu'alors il est incapable d'vriner faute de force, & del'esprainte qui se doit faire en respirant pour expulser par le moyen du diaphragme & des autres muscles.

Cette eau salutaire soustient mollement le fœtus avec vne extreme souplesse, elle l'empesche de blesser la mere & d'estre blesé, elle le garde d'estouffer, puisqu'elle luy fait place & cede en tous ses mouuemens, elle le rend leger à la mere & aux vaisseaux qui l'y attachent les tenans tousiours libres & flottans pour la conseruation du commerce & du mouuement circulaire.

L'enfant est en cette eau comme en son centre, il y prend naissance comme en son propre lieu, il y est comme vn poisson dans la riuiere, il y demeure florissant comme le cœur en l'eau du pericarde, il la garentit de pourriture par ses mouuemens & par sa chaleur; en sorte que ces eaux salutaires & l'enfant se conseruent reciproquement & s'entrecommuniquent leurs qualitez.

ART. 3.
Que l'eau qui est
en l'arrierefaix
rafraichit le
fœtus.

CES aduantages, bien que grands, sont neantmoins beaucoup moindres que l'vtilité qu'il reçoit du rafraichissement de cette eau qui le touche & le baigne de toute part, puisque mesme les vaisseaux du nombril & tous les rameaux qu'ils produisent ont esté situez à dessein de receuoir autant de rafraichissement que le sang en est susceptible. Car non seulement ils sont faits d'vne longueur considerable & plongez en cette eau qui est le veritable remede contre l'estouffement & l'excez de la chaleur, mais aussi tous les rameaux qu'ils produisent se

voient aduancez au dedans entre les membranes de l'arrierefaix, afin de receuoir & de communiquer à l'enfant le rafraichissement necessaire.

Ainsi les arteres vmbilicales reiettent plus facilement les fumées & deschargent vne partie du sang du foetus, & le meslent avec celuy qui vient de la mere dans le foye vterin pour le temperer, & tous les rameaux de la veine vmbilicale le succent & l'attirent pour le rafraichissement du cœur.

LE rafraichissement se fait en toutes les choses viuantes à proportion de la chaleur; or elle est tres-imbecille au foetus iusques à quarante iours, c'est pourquoy les cauitez du cœur sont alors tres-estroites & particulierement celle du costé droit, parcequ'elle est la moins chaude & qu'elle attire moins de rafraichissement & de sang.

Alors on commence à voir les anastomoses du cœur & les conduits par où la veine caue rafraichit ses deux ventricules; l'anastomose qui communique le sang à l'artere veneuse & au ventricule gauche est la plus remarquable & se fait la premiere, puisque ce noble ventricule est le siege de l'ame & le foye de la chaleur. Cette anastomose est vne production de la veine caue qui est au dessus de son ouuerture & des valuules tricuspides, elle penetre en l'artere veneuse au dessus de semblables valuules par où la cauité gauche se rafraichit & reçoit le sang pour le communiquer à tout le corps, & pour les mesmes vsages qu'elle les reçoit de la cauité droite apres la naissance à trauers la substance du poumon.

L'ouuerture de la veine caue est si petite, en ce temps-là, qu'elle est presque imperceptible, à cause de la foiblesse de la chaleur de la cauité droite qui a besoin de tres-peu de rafraichissement & de sang; & neantmoins, à cause qu'elle en attire dauantage qu'il n'en faut pour sa nourriture & pour celle du poumon, la nature a formé l'anastomose arterielle qui est au dessus du cœur vnissant la veine arterieuse à la grande artere, afin que le reste du sang s'escoule passant de la veine arterieuse en la grande artere.

Si le sang bien rafraichi n'estoit le moyen le plus commode pour dompter l'excez de la chaleur qui est allumée dans la cauité gauche, la nature n'auroit qu'à le couler tout eschauffé qu'il est de la cauité droite à trauers la cloison mitoyenne qui est le chemin le plus court, & se deliurer par ce moyen de la necessité de produire les deux anastomoses. Car de dire que les anastomoses sont faites pour former le cœur & le poumon, pour les nourrir & pour leur donner la vie ce sont des imaginations ridicules, puisqu'il n'est pas vray-semblable que l'outil produise

ART. 4.
Des anastomoses
du cœur & de
leur vsage.

l'ouurier, que la cause dépende de son effect, & qu'une partie principale se face par le moyen de ses organes.

ART. 5.
Que les rafraichissemens augmentent au fœtus à proportion de sa chaleur.

Ainsi les ventricules du cœur se forment & se perfectionnent de temps en temps à mesure que la chaleur s'augmente, & le sang bien rafraichi les tempere & reprime l'excez de la chaleur à mesure & à proportion qu'elles en recoivent plus ou moins. Car les rafraichissemens n'y sont iamais receus les plus forts & en quantité capable d'esteindre & de surmonter la chaleur, & ne manquent iamais d'estre attirez & introduits en quantité suffisante de reprimer l'excez qui embraseroit & consumeroit en peu de temps toute l'humidité radicale.

La chaleur naturelle s'augmente & se fortifie notablement au septieme mois, puisque l'enfant est parfait alors & capable de viure, il s'agit impetueusement, il se renuerse & presente la tēste au passage pour se mettre en liberté, & mesme il naist quelquefois heureusement à ce terme.

ART. 6.
Que le fœtus attire l'air à sept mois.

Nous sommes faitz de trois substances qui sont également necessaires, elles deperissent sans cesse par l'action de la chaleur, & la réparation de celle qui est aërienne & subtile presse dauantage que le reestablishement des substances humides & solides, puisque les esprits gouvernent toute l'œconomie de la nature. Il ne faut pas douter que le desir de les reparer & de iouir librement de l'air ne face remuer l'enfant, & que ce ne soit le deffaut du rafraichissement qu'il retire de cet aliment subtil & aërien qui le fait sortir des cachots où il est enfermé, plustost que le manquement de l'aliment solide & de l'humide que nous voyons tousiours de reste en abondance.

Le fœtus se loge au lieu le plus frais du bas ventre & le plus esloigné de la chaleur des entrailles, pour euitier l'estouffement; l'arrierefaix qui est son logement se dilate au septieme mois & l'orifice de la matrice s'entr'ouure & se tourne tout droit, l'enfant y presente la teste, afin de respirer plus aisément, de recevoir le rafraichissement de l'air & de naistre en temps & lieu selon ses forces. Ainsi les animaux qui produisent leurs semblables tout viuans, apres auoir engendré des œufs en eux-mesmes & proche de leurs entrailles, descendent à mesure qu'ils se forment afin de respirer estans en l'hypogastre, qui est le dessous du bas ventre, car la nature qui peut rejeter le subtil attirant le grossier, peut bien plus aisément attirer l'air subtil qui luy est propre & le separer de l'eau grossiere & nuisible qui l'environne.

Les plongeurs reprennent plus aisément haleine au fond des eaux de la mer, qu'aux autres, à cause qu'estans plus grossieres elles penetrent

Arist cap. 10. l. 6.
de hist.

Tract. nostro de
functionibus fœtus
in utero.

moins & qu'elles contiennent davantage d'air, car la raison nous fait connoître que l'air qui est imperceptible à nos yeux se glisse neantmoins par tout & se rencontre en toute chose. L'enfant qui a la bouche & les narines ouuertes peut bien attirer l'air subtil en le suçtant en l'eau, puisque les cigales attirent vne rosée grossiere qui est leur nourriture ordinaire, n'ayans ni bouche ni aucune ouuerture euidente: nous voyons le mouuement de ses levres en suçtant l'air à l'instant qu'il est né tout de mesme qu'auparauant la naissance.

Philipp. 1. de statibus.

ART. 7.

CE petit rafraichissement suffit pour vn temps & iusqu'à ce que la chaleur, les forces & le corps de l'enfant s'augmentant tous les iours, il est prest d'estouffer; car alors il deuiet insupportable à la mere, c'est pourquoy d'vn commun accord & pour leur vtilité reciproque, ils se separent, puisque l'enfant rompt les liens & fuit son ancienne maison comme vn cachot mortel & que la mere le met dehors comme vn seditieux. Ainsi le sang bien rafraichi, l'attouchement de l'eau & les vapeurs aériennes qui se coulent par tout, temperent suffisamment la chaleur de l'enfant iusques à la naissance, où la necessité d'vn air plus pur, plus frais & plus copieux le contrainct de se mettre en pleine liberté, puisque la chaleur deuiet beaucoup plus grande & qu'il a besoin de rafraichissements bien plus forts.

Que la necessité de iouir d'vn air libre fait naistre le fœtus.

ART. 8.

AV reste, la teste du fœtus est d'vne si prodigieuse grosseur, & particulièrement aux premiers mois, qu'elle contient presque autant de masse en sa rondeur que tout le reste du corps en son estenduë. Sa froideur naturelle est d'autant plus grande, que la chaleur du cœur & des autres entrailles est encore tres-foible, à cause de l'excessiue humidité qui predomine, de là les mouuemens du fœtus sont tres-rars, puisqu'il est tousiours abatu dans vn profond sommeil qui vient de la froideur & de l'humidité demesurée du cerueau. Le phlegme decoule de la teste à proportion de sa grandeur & rafraichit la chaleur des entrailles, qui par ce moyen n'ont pas besoin de la fraicheur de l'air iusqu'au septieme mois, en ayans assez de celle qui est au dedans. De là nous voyons que les narines qui sont les passages de l'air, sont tousiours tres-estroittes aux enfans nouueaux nez, & que tous ils paroissent camus, à cause qu'ils n'attirent gueres d'air iusqu'à ce que l'accroissement de la chaleur les oblige d'en tirer davantage, de sorte que la grandeur de la respiration dilate les narines & leur forme le nez.

Que l'excessiue grosseur de la teste rafraichit le fœtus.

Faint bleed-through text from the reverse side of the page.

ART. 9.
Que les anastomoses du cœur rafraichissent le fœtus.

Il y a des animaux qu'on appelle amphibies & propres à viure en deux elemens, parcequ'ils viuent dans l'air & qu'ils respirent ayans des poumons, ils tiennent aussi de la nature des poissons, puisqu'ils passent vne partie du temps dans l'eau. Ces animaux ont la conformation du cœur toute leur vie semblable à celle de l'homme auant sa naissance, car ils ont tousiours ses anastomoses, afin qu'estans priuez du commerce de l'air, ils se rafraichissent par l'attouchement de l'eau qui les environne, & qu'ils facent des esprits de la partie du sang la plus subtile & des vapeurs qui se communiquent aisément de toute part; car les anastomoses n'empeschent pas les autres rafraichissemens elles en communiquent de surcroist.

Nous voyons donc que les anastomoses seruent à l'enfant au lieu de la respiration & qu'elles attirent les vapeurs douces de tous costez pour la fabrique des esprits & pour le rafraichissement du cœur. Car si les anastomoses qui sont respandues par tout le corps font la transpiration pour le rafraichissement de sa chaleur, celles du cœur en font de mesme & seruent au defaut de la respiration. Cette verité se connoit aisément si on souffle en la veine ombilicale, car on voit que les deux ventricules du cœur, les poumons & toutes les entrailles s'enflent & se remuent par la communication de la vapeur, ce qui se faict bien davantage le fœtus estant en vie, puisque la chaleur & les esprits dilatent les passages.

CHAPITRE III.

Que la vie du fœtus est differente de celle de la mere.

ART. I.
Que la faculté virale du fœtus gouverne toutes les autres.

NOUS sommes composez de trois sortes de parties differentes, sçauoir de celles qui sont solides & qui donnent la fermeté de celles qui sont humides & qui nourrissent la chaleur, & en troisieme lieu de celles qui sont chaudes, spiritueuses & subtiles; ces dernieres sont les plus excellentes, puisqu'elles seruent de forme, de temperament & d'ouurier en tous nos membres contenans les vertus de tout le corps. La faculté virale est la maistresse qui les gouverne toutes, elle repare & nourrit les parties solides, elle perfectionne & conferue les humiditez les plus exquisés, elle faict tous les mouuemens, & ses salutaires influences entretiennent toutes les parties spiritueuses & subtiles, puisqu'elle est la source inespuisable & le foyer de la chaleur.

On ne sçauroit nier que le fœtus n'ait ces trois sortes de parties, il n'est

n'est pas desnué de celles qui sont spiritueuses & subtiles, puisqu'elles seruent de forme, de temperament & d'ouurier. Or elles deperissent d'autant plus aisément, qu'elles sont plus subtiles, elles changent sans cesse estans en agitation continuelle, & mesmes toutes les autres parties n'ont point de mouvement qui ne vienne d'elles, c'est pourquoy la nature n'a point despourueu le fœtus de la source inespuisable qui les repare, ny du mouvement du cœur qui distribuë ses influences.

Le cœur a les parties chaudes & spiritueuses où la faculté vitale consiste si eminentes & si efficaces, qu'il est impossible qu'elles ne s'agitent & qu'elles ne se communiquent à la chaleur & aux esprits qui sont aux autres lieux; Car entre les choses de mesme nature il y en a tousiours vne qui est la premiere d'où les autres dependent, or cette agitation n'est autre chose que l'action vitale & la communication de la vie, puisque la chaleur & les esprits emanent du cœur sont la veritable nourriture & le soustien des facultez.

LA flamme est vne fumée qui s'embrase par l'excez de la chaleur, elle se renouuelle sans cesse & va plus vitte qu'un torrent, comme elle est plus subtile; si on allume du feu, ou vne chandelle en vn lieu bien estroit & à couuert des vents, on voit que sa nature est de se dilater & de se reserrer sans cesse & que son mouvement est continuel.

ART. 2.
*Que le mouuement
de l'esprit vital
est perpetuel.*

L'esprit vital est de mesme, car ce n'est autre chose que la vapeur du sang qui s'enflamme & qui contracte vne chaleur si efficace qu'elle peut beaucoup aider la faculté vitale à produire les mouuemens du cœur & des arteres, elle se dilate en s'eschauffant & le raffraichissement la reserre; Ioinct que si la force & l'abondance des esprits faiët vne dilatation vehemente il faut necessairement que la contraction s'en ensuiue, ou que le mouuement cesse entierement, ce qui est impossible. C'est pourquoy la vicissitude de ces deux mouuemens, où la vie consiste, continuë tant que le raffraichissement se peut faire & qu'il y a de l'humidité radicale & du sang qui nourrit les parties solides & celles qui sont humides & mesme se conuertit en vapeurs subtiles, pour l'entretien de la chaleur & des esprits.

LA matrice est le lieu propre & seul destiné de la nature à la semence & au fœtus qui en est formé, elle est faicte pour ce subject, l'enfant seul remplit vilement son vuide & la perfectionne en toute chose, puisqu'elle est la derniere fin. L'enfant qui s'engendre releue merueilleusement sa vigueur & ses forces, il renouuelle la chaleur, où consiste la perfection de la santé de la matrice & de tout le corps. Car si la

ART. 3.
*Que la mere &
l'enfant se ren-
dent reciproque-
ment de bons of-
fices.*
Comment. nostris
in lib. Hipp. de

P

Virg. morbis f. 30.
pene integro &
f. 34. & 35.

Seule aproche & l'attouchement d'un enfant bien constitué recrée le corps languissant d'un vieillard, à plus forte raison la tres-abondante chaleur d'un enfant qui se forme au dedans est capable de reparer & d'accroistre celle de la mere quelque abatuë qu'elle puisse estre. Cette excellente partie n'est pas ingrate du bien qu'elle reçoit, elle conserue l'enfant & l'envelope de toutes parts luy fournissant la nourriture & vn fauorable sejour.

ART. 4.
Que les vaisseaux, le sang & les esprits de l'enfant & ceux de la mere sont differens.

MAis bien que la mere & l'enfant se rendent reciproquement de si bons offices, ils ne iouissent pas neantmoins d'une mesme vie, puisque leurs ames sont differentes, & qu'il est impossible que leurs facultez se communiquent & qu'elles passent de l'un à l'autre estans des qualitez inseparables de leur subiect. La mere ne fournit rien que l'estoffe & le lieu, car la matrice contient comme vne esponge le sang qu'elle reçoit des arteres qui le respandent en sa substance pour le communiquer au foetus. Le foye vterin reçoit aussi le sang de la mesme façon n'ayant aucune veine en toute sa surface qui touche la matrice; en sorte que ces deux parties s'espoississans tous les iours par l'amas des humeurs, on peut remarquer à la fin de la grossesse qu'il s'en faut plus de quatre doigts que les vaisseaux vmbilicaux & ceux de la matrice ne se touchent.

Tractatu nostro
de functionibus
foetus in utero.

Ainsi tant s'en faut que les vaisseaux de la mere & ceux du foetus soient continus, que les esprits de la mere s'esteignent & se dissipent entierement, auant que de penetrer au corps du foetus, bien loin d'auoir la force de luy communiquer la vie & de donner les mouuemens à toutes ses arteres. Car encores que les matieres qui viennent de la mere reçoient quelquesfois & retiennent des impressions violentes & contre nature qu'elles communiquent au foetus, c'est mal raisonner de conclure que les facultez de la mere qui les font s'y transportent avec elles, puisque les qualitez se produisent par propagation & que la presence de l'agent n'est pas tousiours necessaire pour la conseruation de son effect, ioinct qu'il ne faut pas conclure de l'ordre des choses naturelles par quelque euenement contre nature.

ART. 5.
Que les facultez du foetus sont differentes de celles de la mere.

PLusieurs greffes differentes antées sur vn tronc de diuerse nature s'vnissent estroittement & deuiennent parties d'un mesme arbre qu'elles composent toutes ensemble, elles tirent la seve & la nourriture du mesme tronc & de mesmes racines, & neantmoins elles se gouuernent par les diuerfes facultez qu'elles retiennent de leur propre nature, elles ont toutes des productions differentes; Car les rameaux qui vien-

nent de greffes différentes jettent des fleurs, des fétilles & des fruits semblables à ceux d'où elles sont tirées, parcequ'elles ont leur nature particulière & leurs qualitez qu'elles conseruent, & parcequ'il est impossible que les facultez du tronc agissent hors de leur subiect & au delà de leurs limites. Le fœtus est de mesme, puisqu'il a sa nature, ses facultez & toutes les actions de la vie entierement différentes de celles de la mere, Car on voit mesme quelquefois que l'enfant demeure vn iour entier viuant au ventre de sa mere apres qu'elle est decedée.

C'Est ce qui a de tout temps donné subiect aux Medecins, qui sont les protecteurs & les vrais depositaires de la vie de leurs concitoyens, de faire ouuerture du ventre & de la matrice des femmes grosses enuiron les neuf mois, si elles viennent à mourir de maladies violentes & subites, ou dans les conuulsions qui accompagnent quelquefois les douleurs de l'accouchement, iugeans fort bien que la vie de l'enfant ne depend point de celle de la mere & qu'elle est entierement differente. On sçait que plusieurs hommes illustres comme Gorgias Epirote, Scipion, Manlius & mesme Æsculape predecesseur du grand Hippocrate ont veu le iour & ont esté conseruez par cette industrieuse incision qui est vne operation chirurgique appellée Cæsarienne. Les Cæsars mesmes & l'Empire Romain doiuent leur establissement, leur naissance & l'illustre nom de Cæsar à cette operation salutaire, puisque Iule Cæsar premier Empereur des Romains receut la naissance & le nom de l'operation Cæsarienne.

ART. 6.
*Que le fœtus peut
suruiure à sa me-
re.*

Les Iuriconsultes bien aduisez tiennent pour vn crime capital & digne de mort d'enseuelir & d'inhumer vne femme morte en grosse, auant que de s'estre esclairci de la mort ou de la vie de son fruit, estans bien informez que l'enfant ne vit point de la vie de sa mere & qu'il peut subsister apres sa mort, & bien dauantage, ils ont iugé raisonnable que le pere heritast d'un enfant qui vient viuant apres la mort de sa mere. La pluspart mesme des Theologiens approuue l'ondoyement d'un fœtus à tout terme, apres la mort d'une femme grosse, pourueu que l'extremité du doit le touche, sçachans bien qu'il peut subsister en vie quelque temps apres elle.

CHAPITRE IV.

*De la premiere conformation des parties qui seruent au
mouuement circulaire. Exl 1. de dixtaf. 84. v. 1. & seq.*

P ij

ART. 1.
*Que la vie com-
 mence par l'u-
 nion des mem-
 branes du fœtus
 avec la matrice.
 Officiniola ex-
 cussoria generis
 humani.*

LORS que la semence feconde est receüe dans le lieu conuenable à ses qualitez, elle s'eschauffe & s'agite aussi-tost par le moyen des esprits dont elle abonde & qui font la principale partie, puisqu'ils la meslent, ils l'espoiffissent & forment vne membrane qui l'environne en desseichant son circuit. La matrice qui est ce lieu destiné par la nature accueille avec ioye la semence, elle la retient & l'enferme & mesme elle excite & releue ses facultez, contractant avec elle vne alliance si fidelle qu'elles trauaillent ensemble à produire vn chef-d'oeuvre entierement semblable à la chose dont la semence n'est que le superflu.

La matrice donc embrasse tres-estroitement la semence qui s'attache de tous costez à ses parois, en sorte qu'elles s'vnissent & deuiennent vne mesme chose, c'est au premier moment de cette vnion tres-parfaicte que l'ame s'infuse & que la vie commence, puisque l'enfant qui se forme en faiçt les actions tirant pour se nourrir les vapeurs douces & les humiditez de la mere, à trauers la membrane qui l'environne. Au commencement cette membrane est fort delicate & poreuse, elle donne issuë par tout egalement aux vapeurs chaudes, & permet l'entree des humiditez nourrissantes, mais apres qu'elle est endurcie venant à se seicher par la chaleur qu'elle enferme au dedans & par celle de la matrice qui l'environne, elle s'espoiffit à vn point qu'elle bouche entierement les passages à toutes les vapeurs brulantes & aux humiditez qu'elle attiroit. C'est pourquoy la chaleur & les esprits de la semence, estans estroitement renfermez, sont contraints d'agir sur l'humidite qui est au dedans & de la consumer.

Hipp l. 1. de dietis
 f. 84. v. 1. & seq.

ART. 2.
*De l'ordre de la
 conformation des
 parties.
 Hipp. eodem l. &
 f. v. 8. & seq.*

LA partie de la semence la plus solide & la plus seiche ne peut pas se destruire & s'aneantir par la chaleur, elle s'espoiffit & se fortifie par la consommation de l'humidite superfluë, elle se conuertit en nerfs, en os & en cartilages: Ainsi la chaleur naturelle de la semence agitant son humidite, elle separe toutes les parties qui sont differentes, & au contraire elle vnit ensemble toutes celles qui sont semblables, pour en former les parties que nous appellons similaires. Or il est impossible que la chaleur subsiste dans les parties solides & seiches manquant de nourriture, elle s'entretient plus long-temps en celles qui sont humides & molles, puisqu'elles sont propres à seruir d'aliment & qu'elles ont aussi toutes quelque consistence qui resiste à la chaleur.

ART. 3.
*De la conforma-
 tion des vaisseaux
 du nombril.*

LE ventre est vne partie chaude qui contient beaucoup de sang & d'humidite radicale, c'est pourquoy dans le temps de la premiere conformation la chaleur & les esprits s'y eschauffent puiffamment &

sur tout lors que les vapeurs brulantes, n'ayans point de sortie, se ren-ferment plus estroittement au dedans par l'espoisseur de la membrane: Car alors la chaleur & les esprits s'augmentent & se fortifient tellement qu'ils surmontent tous les empeschemens qui s'opposent à leur violence, ils poussent impetueusement au dehors les fumées qui les estouffent & se forment en mesme temps des conduits propres à servir de soupiraux & à tirer la nourriture.

Hipp. l. laudato & fol. v. 12 & seq.

L'expulsion des vapeurs brulantes precede l'attraction de l'aliment, puisque la nature pouruoit tousiours à ce qui la presse dauantage, comme à chasser ce qui l'offense & qui la destruit, plustost qu'à tirer ce qui luy est vtile & agreable: Elle forme premierelement la cavitè gauche du cœur & delà les arteres pour expulser les fumées qui l'estouffent plustost que les veines qui conduisent le rafraichissement & la nourriture, elle a fait deux arteres vmbilicales & vne seule veine pour le mesme subiect.

LA vie consiste au mouuement de la chaleur & l'agitation la plus noble fait la vie la plus parfaite; or le plus accompli de tous les mouuemens c'est celuy qui se fait en cercle & avec retour, puisqu'il est seul egal, perpetuel & qu'il emporte tous les autres. L'excellence de l'homme depend de ce mouuement circulaire, puisqu'il est le plus propre à faire en eminente perfection toutes les actions de la vie; il se fait en deux sortes de vaisseaux differens qui acheuent le tour & composent le cercle, les arteres rejettent les fumées qui brulent les entrailles & portent en mesme temps au dehors les esprits & le sang, les veines le rapportent au dedans aux mesmes lieux & communiquent le rafraichissement aux entrailles.

ART. 4.

Que la vie consiste au mouuement circulaire.

La conseruation de la vie depend de ces deux mouuemens alternatifs & contraires dont le premier & le plus pressant rejette la fumée qui est l'excrement vapoureux qui estouffe la chaleur, le second attire l'aliment & luy donne le rafraichissement necessaire.

LA nature agit & se sert en princesse, elle employe ses organes à vn petit nombre d'vsages dependens les vns des autres ou qui ne s'impliquent point; les arteres en se dilatant reçoient du cœur le sang & les esprits qu'elles portent aux extremitèz du corps en se reserrant & rejettent en mesme temps les excrements fumeux qui estouffent la chaleur.

ART. 5.

Que les veines & les arteres jointes ensemble font la transpiration.

Les offices sont partagez, car il est impossible que l'air penetre iufques au milieu du corps s'insinuant par les mesmes arteres; elles sont trop longues, trop estroittes, trop profondes & trop dures pour servir

en mesme temps à deux mouuemens tout contraires, elles ne peuvent attirer l'air en mesme temps qu'elles rejettent les fumées. L'air s'infinuë bien plus aisément dans les veines, puisqu'elles sont plus proches estans en la surface & en plus grande quantité, elles sont bien plus ouuertes & plus deliées, elles raportent le sang & le raffraichissement du dehors au dedans des entrailles.

Les arteres & les veines ioignans leurs fonctions ensemble, rendent le mesme office à tout le corps que les narines & l'aspre artere font au cœur; car les conduits de la respiration estans larges & bien ouuerts, ils attirent l'air & rejettent les fumées brulantes en deux temps differens, qui sont de bien plus longue estenduë que celuy du battement des arteres. Il n'y a donc que les veines qui attirent l'air; car si les arteres qui portent le sang & les esprits aux extremitez en se dilatant attiroient l'air au mesme temps, il y auroit ensemble deux substances, deux alterations differentes & deux mouuemens contraires aux deux bouts de l'artere, puisque le sang enuoyé du cœur s'opposeroit au mouuement de l'air qui vient du dehors, & seroit empesché de communiquer le raffraichissement au dedans.

Je finis ici la premiere Partie de ce traité, où j'ometts plusieurs choses considerables, afin d'estre plus court & de n'estre pas contrainct de les redire en la seconde, où j'apliqueray tout ce que j'ay dict à la conseruation de la santé & à la guerison des maladies; car en la seconde Partie je suppleeray à quelque chose de ce qu'on pourroit desirer pour l'accomplissement de celle cy.

§. 39 v. 46. & 47.^{1.}
de principiis.

ON peut dire que l'incomparable Hippocrate a creu que Dieu, qui est seul infini & la premiere intelligence de qui toutes les autres tiennent ce qu'elles scauent, se forme en l'Vniuers vn corps de l'element du feu, puisqu'il enseigne que ce premier principe de la chaleur est immortel & qu'il iouit de cette excellente prerogatiue de tout connoistre, de voir, d'entendre & de conceuoir toute chose, penetrant iusqu'à l'aduenir, dont il descouure les secrets.

Encore qu'on peut se persuader aisément que le feu connoit tout, puisque sa chaleur est l'ouuriere de toutes les actions de la nature & que la cōnoissance est sa fonction principale, joint qu'il est euident que la vie commence lors qu'une estincelle destachée de ce noble element vient à s'engager en nos corps, & que la mesme vie cesse aussi-tost qu'elle s'eschappe, nous laissant immobiles. C'est luy seul qui reçoit les especes, qui les conserue & qui les fait paroistre en les communiquant à l'intel-

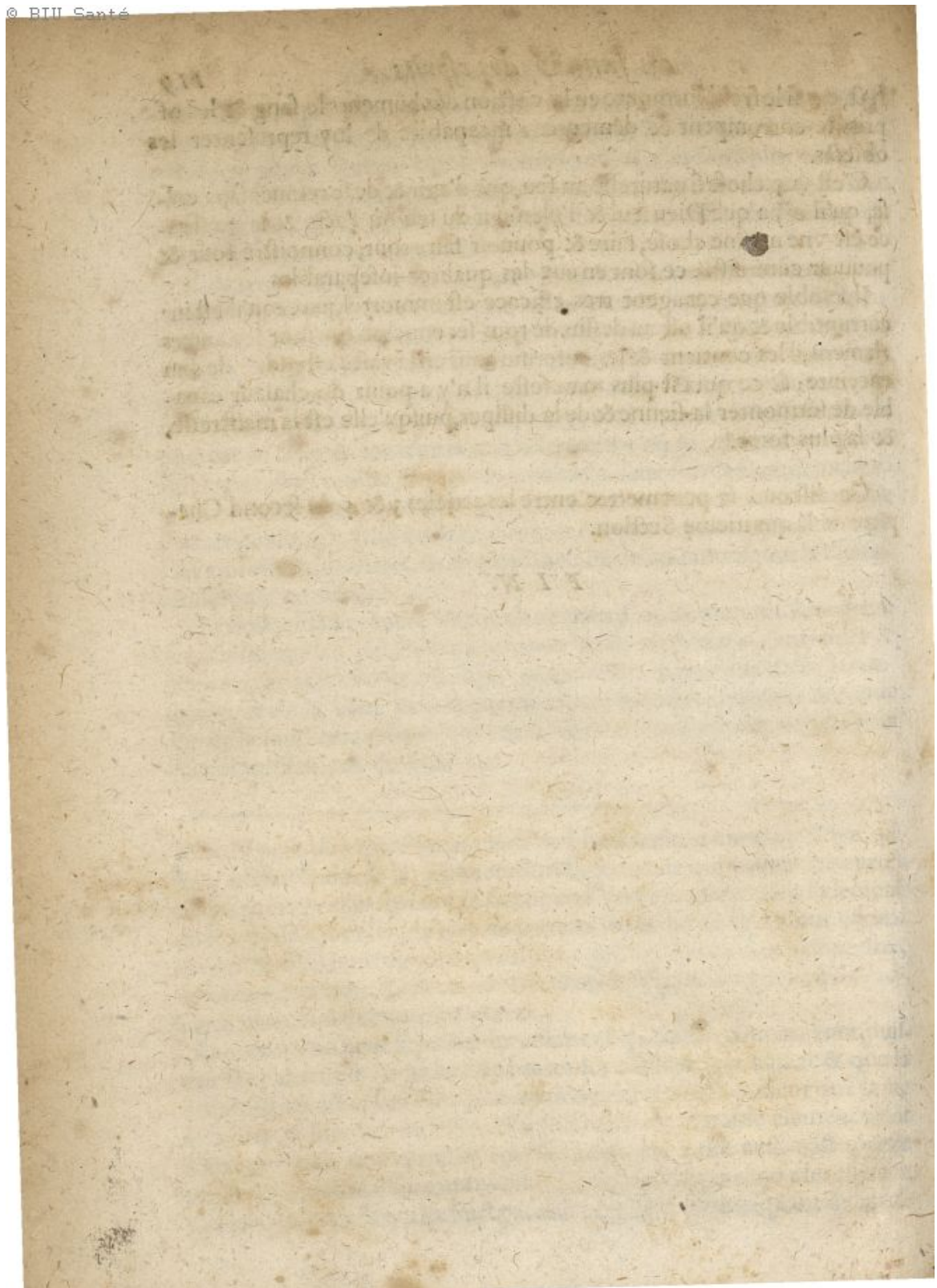
lect, car si le froid surmonte en la coction des humeurs le sang & les esprits se corrompent & demeurent incapables de luy représenter les objets.

C'est vne chose si naturelle au feu que d'agir & de se remuer sans cesse, qu'il n'y a que Dieu seul & l'element du feu où l'acte & la puissance est vne mesme chose, faire & pouuoir faire tout, connoistre tout & pouuoir connoistre ce sont en eux des qualitez inseparables.

Il semble que cet agent tres-efficace est immortel, parcequ'il est incorruptible & qu'il est au dessus de tous ses ennemis qui sont les autres elemens, il les contient & les enferme tous en la vaste estenduë de son enceinte; & ce qui est plus manifeste il n'y a point de chaleur capable de surmonter la sienne & de la dissiper, puisqu'elle est la maistresse, & la plus forte.

Ce discours se peut mettre entre les articles 3. & 4. du second Chapitre de la quatrieme Section.

F I N.





SECONDE PARTIE DV TRAITTE

D V

MOVVEMENT CIRCULAIRE

DV SANG ET DES ESPRITS.

DES TROIS ESTATS VICIEUX

où l'on peut considerer l'homme.

DV PREMIER ESTAT VICIEUX,

qui est l'estat de la disposition à la maladie, ou

DES MOYENS DE PREVOIR

ET DE PREVENIR LES MALADIES.



OUS auons dit que l'homme ne se peut considerer qu'en quatre differens estats, & que le premier est celuy de la fanté parfaite; Le second est celuy de la disposition à la maladie, Le troisieme est l'estat de la maladie mesme: Et enfin le quatrieme & le dernier estat, c'est celuy de la conualescence. Nous auons dit aussi que le mouuement circulaire est tres-

ART. I.
*Des mala-
dies qui
viennent
des def-
fauts du
mouuemēt
circulaire.*

considerable en toutes ces dispositions differentes, & nous auons amplement discouu de toutes les eminentes qualitez qu'il communique à l'homme dès la premiere constitution de sa nature, ayant fait voir que les excellentes fonctions ausquelles consiste la perfection de la santé, dépendent de cét écoulement merueilleux du sang & des esprits; l'ordre veut à present que nous traittions de ce mesme mouuement circulaire, comme il est aux trois autres estats.

Et parce qu'il n'y a point de perfection dans la nature qui ne soit combatuë par vne infinité de defauts tout contraires, & que les choses mesmes les plus excellentes sont sujettes à des manquemens qu,

A

Du Mouuement circulaire

sont pires, & en plus grand nombre que ceux des mediocres, il s'ensuit que le mouuement circulaire reçoit vne infinité d'alterations differentes, qui sont autant de maladies qui nous accablent. Toute cette grande quantité de defauts qui corrompent la constitution naturelle du sang & de son mouuement circulaire se reduit à quatre genres principaux; car il s'arreste quelquefois en vne veine ou en plusieurs, quelquefois il est trop lent & paresseux, quelquefois il se dépraue & se fait inegalement, & enfin quelquefois il se fait precipitamment & trop viste.

Les maladies qui se produisent des manquemens du mouuement circulaire ne se font pas subitement, elles s'amassent petit à petit & à la longue, encore que bien souuent elles paroissent tout à coup, & qu'elles éclatent en peu de temps. Leurs commencemens sont presque imperceptibles, & ne se découurent qu'à grand peine, & neantmoins il est tres-important de les bien reconnoistre, puis que ce sont les premieres démarches qui nous esloignant de la santé nous conduisent insensiblement aux maladies, & nous iettent enfin dans les perils extrêmes, ou nous precipitent à la mort. Elles se forment du mauuais vsage de toutes les choses que nous appellons non naturelles, & sur tout des alimens & du traual qui contribuent dauantage que les autres à la perfection du mouuement circulaire, & à la conseruation de la santé.

ART. 2. Le corps de l'homme est le modelle de ce tonneau des Danaïdes qui veut sans cesse se vuidier, & se remplir aussi sans cesse, puis que les alimens & les exercices font cette vicissitude continuelle, & que de là dépend la santé.

*Que la
santé dé-
pend de la
vicissitu-
de de se
remplire
& de se
vuidier.*

L'homme a besoin de nourriture pour l'entretien de sa chaleur, l'exercice ne luy est pas moins necessaire, puis qu'il conserue aussi la chaleur, & que mesme il augmente notablement les agitations continuelles de cette ouuriere infatigable qui ne perit iamais plutôt que lors qu'elle demeure immobile. Neantmoins les alimens & les exercices ont des vertus toutes contraires, c'est ce qui les rend tres-vtiles estans employez à leur tour, car le traual épouise & dissipe toutes les humeurs; les alimens & les breuuages les reparent, & remplissent tout ce que le traual éuacüe. Ainsi la santé dépend de la continuelle vicissitude de se vuidier & de se remplir, de manger & de traualier; & toute la difficulté consiste à connoistre parfaitement nostre nature & les viandes, à prescrire leur quantité, l'ordre & le temps de s'en seruir, & à les proportionner au traual.

On en donne beaucoup de belles & de tres-considerables maxi-

mes, mais il est impossible d'en faire qui soient précises & assurées, à cause de l'infinie diuersité des temperamens & de la grande variété des qualitez des viandes. C'est pourquoy nous sommes contraints de rechercher vne autre voye, qui est celle qui nous apprend ce qui domine dans nos corps, à cause des excez que nous faisons des aliments ou du travail, & qui découure à point nommé la proportion de ces deux choses, puis que toutes les maladies viennent de ce que l'une ou l'autre est plus forte, & que la perfection de la santé consiste en leur égalité continuelle.

Si donc nous pouuions trouuer iustement la mesure précise & la proportion du travail à l'égard de chaque espee de temperament, & qu'il ne s'y rencontrast point de plus & de moins, nous trouuerions aussi le moyen de viure en vne santé continuelle, & qui ne seroit interrompuë d'aucune sorte de maladie. Mais cette découuerte est impossible à cause de la grande quantité des choses qui y contribuent, & dont les combinaisons sont presque infinies; c'est pourquoy nous sommes obligez de restreindre cette science, & de la reduire à des maximes particulieres, & qui ne peuuent estre vtilles qu'aux personnes qui sont assez heureuses que d'auoir des Medecins intelligens, & qui veillent sans cesse à la conseruation de leur santé. Car ils sont veus en tous les temps, & lors qu'ils commencent leurs exercices, & lors qu'ils les quittent, aussi bien que dans les repas; toutes leurs actions s'obseruent attentiuement, ils sont considerez à toute heure & dans le sommeil mesme; tellement qu'on peut les conseruer aisément en santé, réglant tousiours la nourriture à proportion du travail, qui se diminue si on manque de nourriture, ou qui s'augmente si elle est copieuse.

ART. 3.
Des moyens
de prevoir
et de pre-
uenir les
maladies.

Et au contraire, il est impossible de donner la mesure précise du travail & des alimens à ceux qu'on ne voit pas fort souuent; c'est pourquoy l'une de ces deux choses surmonte facilement en l'economie de leur corps; & bien que la faute qui se fait en vn iour soit imperceptible, & qu'elle ne semble pas considerable, neantmoins la continuation l'emporte à la longue, & fait vn excez capable de produire vne maladie tres-dangereuse. Car ainsi les qualitez pernicieuses se fortifient de iour en iour; & les humeurs s'amassent en si grande abondance, qu'elles peuuent surmonter la nature, & vaincre enfin toutes les forces qui nous entretiennent en santé. Il faut donc en cette occasion perilleuse penetrer au temps à venir, en preuoyant les maladies par l'estat present de nos corps, & par vne exacte connoissance de tout ce qui se passe en nous-mesmes.

Or les commencemens les plus imperceptibles, & les premiers faux pas de ces funestes cheutes ne se connoissent que par les clairvoyans, & se découurent par deux diuers moyens à raison des deux temps, où la vie se partage. Les songes qui se forment en dormant & paroissent au sommeil, découurent de plus loin, & nous font voir iusqu'aux moindres defauts; & quant aux legers accidens que nous souffrons estans éueillez, & qui sont les véritables auancoueurs des maladies, ils nous les montrent bien plus certainement, & donnent bien souuent fort peu de temps pour y remedier. Ainsi les songes qui paroissent au sommeil, & les legeres incommoditez que nous souffrons estant éueillez, ce sont les deux moyens d'où nous tirons la connoissance des maux qui nous attaquent à l'impourueu, & lors que nous croyons estre en santé. Le mouuement circulaire les fait connoistre éuidemment, c'est pourquoy ie suis obligé de traiter des songes & de ces legeres incommoditez; & de parler aussi de la saignée, parce que le sang est la matiere du mouuement circulaire, & que ses constitutions differentes sont les seules causes des quatre differens estats, où l'on peut considerer l'homme, joint que la saignée est le plus assurez remede pour restablir le sang en sa constitution naturelle.

Au reste, faisant profession de suiure en toute chose l'incomparable Hippocrate, ie dois traiter en premier lieu des legers accidens qui precedent les maladies, & les diuiser à l'imitation de ce grand Maistre en ceux qui viennent de l'excez de la nourriture ou de repletion, & en ceux qui viennent d'inanition ou de l'excez du travail; parce que ce sont les marques les plus certaines de tout ce qui se passe en nous-mesmes, & les plus assurez auancoueurs de ce qui en doit arriuer. Cependant nous remarquerons qu'Hippocrate se sert en diuers lieux de la saignée & de la purgation pour preuenir les maladies, parce que ces deux grands remedes qui sont tres-efficaces pour les guerir, le sont bien dauantage pour les empescher de se former; & que neantmoins dans les trois liures de la diette & en celuy des songes, il n'ordonne quasi que les alimens & l'exercice avec le vomissement, à cause qu'il s'agit en ces lieux là de conseruer la santé par le moyen de ces deux choses, & que le vomissement est tres-utile, ne rejetant que le superflu de la nourriture.

Hipp. purgandi meth. f. 6.

SECTION PREMIERE.

COMMENTAIRE, AVEC PARAPHRASE
du troisiéme Liure de la diette du grand
Hippocrate.

*DES SIGNES DE MALADIE QUI
se tirent des vices de la nourriture.*

CHAPITRE PREMIER.

*Des signes des maladies qui viennent de l'excez de
la nourriture.*

Toutes les choses naturelles donnent des marques tres-affeu-
rées de ce qui leur doit arriuer, & de toutes leurs qualitez à
venir long temps auant qu'elles se produisent; & tous les Arts sca-
uent connoistre les perfections, & les manquemens de leurs objects,
& tout ce qui est à venir touchant les choses dont ils se meslent.
Ainsi la Medecine juge de l'homme en sa naissance, elle y décou-
ure éuidemment l'espece de la mort & son heure, elle y connoit les
qualitez, & tout le cours de la vie, elle y apprend la taille & la beau-
té, la force & les defauts, & toutes les maladies; elle y voit les
inclinations de l'esprit, & tous les mouuemens de nos ames; elle
sçait les coups de la fortune, & leurs succz, puis qu'elle comprend
la destinée.

La Medecine est si clair-voyante, que non seulement elle preuoit
la mort ou la santé dès le commencement des maladies; mais elle
les voit venir long temps auant qu'elles paroissent; elle sçait tres-
certainement qu'elles arriueront par la connoissance qu'elle a des
causes vniuerselles & des changemens des saisons; elle sçait le
moment, & le lieu où les humeurs qui nous composent s'alterent
& se destachent de la masse du sang, & qu'elles se séparent pour
ne se rejoindre iamais, & pour faire cette dernière & totale disso-
lution qui est la mort. La Medecine connoit tous les mouuemens
des humeurs, elle découure par les songes iusqu'aux moindres

A iij

Du Mouuement circulaire

alterations qui viennent des causes immediates, elle scait tres-certainement tous les manquemens de la nourriture par les legeres incommoditez que nous souffrons estans en sante, elle donne toutes les marques des maladies qui nous arriuent quand on a trop pris d'aliment.

ART. 1. Ainsi la Medecine obserue que la repletion produit de differentes marques des maladies qui nous menassent selon le temperament & la complexion des personnes. Car il y en a qu'on estime en parfaite sante, parce qu'ils font à l'aïse & parfaitement toutes les actions de la vie, ils euacuent les excremens à l'ordinaire, & toute l'habitude de du corps demeure en sa façon naturelle; & neantmoins ils trouuent que sans aucune cause apparente leurs narines s'emplissent apres souppé, & qu'alors ils ne peuuent moucher, bien qu'ils ayent les conduits entierement pleins de morve. Les mesmes personnes venans à se coucher là dessus, & à dormir, ne manquent point le lendemain matin de cracher & de moucher à leur aïse, aussi-tost qu'ils commencent à se promener, ou à faire leur ouurage; mais ils sentent qu'à la longue leurs paupieres s'appesantissent, le front leur demange, ils se degoustent petit à petit, & ils perdent tout à fait la couleur. Ainsi les humeurs qui se transportent continuellement à la teste se repandent en suite en diuers endroits, & font des fièvres accompagnées de frissons & d'autres accidens conformes aux qualitez qui dominant en l'air, & à cette abondance d'humeurs. Ces gens là prennent tout ce qui leur arriue alors pour la cause de leur maladie, encore que la plenitude qui s'accroit à la longue soit la seule cause qui les y precipite. Il n'est pas à propos d'attendre que ces fascheux symptomes suruiennent les vns aux autres; il faut s'opposer aux premiers & simples auancoueurs, & reconnoistre que la nourriture est trop copieuse à proportion du travail, & que les humeurs qu'elle amasse ont fait vne repletion dont la nature veut se deffaire, la rejettant par la morve, & par les crachats qui luy seruent de crise. Mais parce que la chaleur & le mouuement circulaire du sang & des esprits sont plus foibles, lors que le corps est en repos, la quantité des humeurs visqueuses bouche facilement les conduits de l'air, & ces mesmes humeurs se subtilisent & se destachent aussi-tost qu'on fait exercice.

ART. 2. Il se rencontre des hommes en qui l'excez de la nourriture a des effets tout differens: car la superfluité des humeurs ne se jette pas hors des veines pour se respandre en diuers lieux, & produire vn rhumatisme, puis qu'elle demeure en ses vaisseaux, où elle s'aug-

mente à mesure qu'ils continuent dans le repos, & à prendre trop d'aliment. Le mouvement circulaire se fait en eux tres-foiblement, & la chaleur & les esprits ne s'estendent pas à l'ordinaire en tous les organes des sens, ils dorment presque continuellement, & le sommeil leur est tres-agreable, ils ne se contentent pas de la nuit, puis qu'ils dorment à toute heure, si on ne les éveille. Ces personnes-là dorment quasi sans cesse, à cause que la paresse & la nourriture excessiue humecte tout leur corps, le sang occupe également les trois cercles, & remplit entierement les vaisseaux; les esprits n'ont pas le mouvement libre à cause que le sang occupe tous les lieux où le mouvement se doit faire; le sang & les humeurs deuiennent presque immobiles; de mesme que la liqueur dont vne bouteille est toute pleine, est incapable de s'émouuoir, encore qu'on l'agite.

Eodem f.
v. 32. &
scq.

Lors que tous les vaisseaux sont remplis, & qu'ils ne peuvent plus receuoir les humeurs qui s'engendrent iournellement, il faut necessairement qu'ils se dégorgent, puis qu'il est impossible que la nature demeure en mesme estat; le cœur & les arteres par le moyen du mouvement circulaire rejettent les humeurs qui sont plus inutiles, & les deschargent aux égoufts du bas ventre, & dans le ventricule qui est le reseruoir de toutes les humeurs, puis qu'il les fournit toutes, & qu'il les reçoit de toutes les parties quand elles les renuoyent. C'est ce reflux de superfluitez qui commence à troubler l'œconomie de la nature, empeschant la distribution des alimens & leur digestion; c'est alors qu'on ne dort plus agreablement & à l'aise, & que l'ame & les esprits entrent en confusion, puis qu'on ne songe plus que de querelles & de combats: Le corps & l'ame ont vne si estroite alliance, qu'ils s'entrecommuniquent tout ce qui leur arriue, bien ou mal; c'est pourquoy si le corps endure quelque incommodité, bien que legere, l'ame la voit & la discerne en songe, lors qu'elle se retire des organes des sens.

L'homme donc qui vient à ce poinct se voit au bort du precipice, & se trouue tout prest de tomber en vne maladie tres-funeſte, qui ne peut estre autre sans doute qu'une Apoplexie violente, puis que toutes les maladies dépendent de l'abondance & des qualitez des humeurs, & de la structure des parties, où le mouvement circulaire les descharge: Or il est aisé de juger qu'une humeur qui fait dormir contre nature, continuant de se répandre dans toutes les parties du Cerueau y produira l'Apoplexie. Mais

il ne faut pas estre si fol que d'attendre vn si grand malheur; car aussi-tost qu'on s'apperçoit de ses moindres & premieres marques, il faut augmenter le trauail, & continuer long-temps l'abstinence.

ART. 3. Il y a des personnes qui resistent vne douleur par tout le corps, ou en quelqu'vne des parties qui se rencontre la plus foible de sa nature, ou par accident: & cette douleur est semblable à vne grande lassitude, en sorte qu'ils ressemblent à ceux qui sont extrêmement fatiguez: cela fait que s'imaginant que le repos & la nourriture les doiuent restablir en santé, ils se seruent de ce regime qui augmente en eux la bile, & l'échauffe iusqu'à ce que la fièvre les prend. Alors à peine reconnoissent-ils leur faute; car il y en a qui se baignent & qui continuent de trop manger, c'est pourquoy les mauuaises humeurs estant émeuës par tout le corps, elles se déchargent sur le poumon, qui est la partie la plus susceptible, parce qu'elle est la plus rare, la plus chaude, & la plus mouuante de toutes, & y produisent vne inflammation qui est vne tres-grande maladie, & qui les mene à l'extremité.

L. 1. de dix.
ta f. 103 v.
8. & seq.

Il y ena d'autres en qui la plonitude se transporte toute à la teste & aux organes des sens, car ils l'ont douloureuse & pesante, ils sont abbatu de sommeil apres les repas, en sorte qu'ils ferment les yeux & leurs paupieres tombent, ils tressaillent en songeant, & ressentent vne chaleur qui vient de la bile qui s'esleue continuellement à la teste, au lieu de se porter au bas ventre, où est son égouff naturel, y seruant de clystere. Ainsi la teste attire à soy sans aucun relasche toutes les humeurs & la bile, dont elle se remplit, & durcit le ventre qui en deuiet paresseux, parce qu'il est depourueu de son éguillon naturel. Ils s'imaginent que leur teste s'allege par l'action venerienne, & neantmoins elle s'appesantit plus que deuant, à cause que sa chaleur s'augmente & tire dauantage. Ces personnes-là se voyent en danger que leur teste s'estant remplie d'vne grande abondance d'humeur, ne se discharge sur quelque partie où elle seroit pernicieuse.

ART. 4. Il se rencontre des personnes de fort bon temperament, & mesme en qui l'estomach fait bien la digestion, & on voit qu'ils ne font point la distribution de l'aliment, & que le chylé bien digeré n'entre pas dans les veines pour se communiquer aux entrailles & aux autres parties, parce qu'elles sont toutes pleines, & que le cœur a plus besoin de se defaire des humeurs superflus par le moyen du mouuement circulaire, que d'en attirer de nouvelles:

Cinquiesme signe de l'excez de la nourriture.
Eodem l & f. v. 26. & seq.

telles: C'est ce qui fait que la nourriture demeure croupissante en l'estomach, & se conuertit en vapeurs, d'où se produisent vne infinité de symptomes. Au commencement ces vapeurs se dissipent à l'instant qu'ils viennent à manger, parce que la nourriture est plus forte, & se trouuans bien soulagez, ils s'imaginent qu'ils sont gueris, encore que veritablement ils empiront, car la nourriture s'augmentant de iour en iour, ils se voyent aussi déchoir sans cesse dans cette frequente vicissitude de soulagement & de rechute.

Or la corruption deuiant enfin si forte & si grande en l'estomach, qu'elle l'emporte facilement au dessus des alimens qu'ils prennent, en sorte qu'ils ne sont pas plustost aualez qu'ils se corrompent. Toute cette corruption venant à s'échauffer & à s'émouuoir, elle trouble tout le corps, & fait vne diarrhée qui est vn déuoyement par bas de toutes les humeurs vicieuses & superflues. Cette grande évacuation qui vient de la corruption des viandes s'appelle diarrhée, iusqu'à ce que tout le corps en estant en chaleur & en fièvre, l'humeur se rend si acre & si piquante, qu'elle emporte la piece, vlcérant les boyaux, qui en iettent le sang tout clair, & cette douloureuse évacuation s'appelle dysenterie, qui est vne maladie dangereuse & fort difficile à guerir.

On voit des personnes qui rejettent le matin par la bouche de petits morceaux des viandes qu'ils ont mangé le iour precedant sans auoir aucun rapport aigre, & qui rendent les grossiers excrements du bas ventre en vne quantité presque pareille à celle des alimens qu'ils ont pris sans en resentir de douleur. Ce sont des marques indubitables qu'ils ont l'estomach sec & froid, puis qu'ils rendent la nourriture toute entiere apres le sommeil d'vne nuit, & que venant à s'émouuoir ils la rejettent, mesme sans en auoir de l'aigreur à la bouche; c'est à dire sans que la digestion se commence.

ART. 5.
Sixiemo
& Septieme
signes
de l'exces
de la nour
riture.
Eodem f.
v. 8. &
seq.

Il s'en trouue d'autres qui perdent entierement la couleur, & qui ont des rapports aigres si fascheux apres le repas, qu'ils montent iusqu'à leurs narines; Ces personnes-là ont toute l'habitude infectée de mauuaises humeurs, car l'exercice qu'ils font, estans trop pleins, produit en eux vne fonte & colliuation des humeurs & des parties molles beaucoup plus grande que la quantité des excrements que le mouuement circulaire a de coustume de rejeter dans les égouts: C'est pourquoy ce qui en demeure infecte la nourriture au bas ventre, & l'aigrit en fort peu de temps. Ainsi ce pernicieux leuain corrompt les viandes, & les ai-

f. 204 v.
4. & 19.

B

griffant en l'estomach, il en fait des rapports à la bouche, & quant aux excremens que le mouuement circulaire pouffe au dehors pour les éuacuer par les pores, ils s'arrestent entre cuir & chair, & ostent la couleur à l'homme par la corruption du bon sang, & par la dissipation des esprits, & mesme ils forment enfin la bouffissure & l'hydropisie.

ART. 6. Il y en a d'autres encore qui ont des rapports aigres à leur réueil, parce que les humeurs vicieuses dont tous leurs vaisseaux sont remplis, se dégorgeent en dormant au bas ventre par le mouuement circulaire, à cause qu'il y est bien plus fort & plus frequent qu'aux autres temps par la retraitte des esprits. C'est pourquoy la nourriture s'y corrompt & s'aigrit, & reuiet à la bouche aussi tost que le réueil apporte ce notable changement à tout le corps, par lequel le sang & les esprits se répandent au circuit extérieur, & en tous les organes des sens. Car alors l'air & les vapeurs fumeuses sortent plus impetueusement qu'à l'ordinaire par la bouche & par les narines, & y donnent des marques a fleurées de la corruption des viandes. Ainsi tous ceux qui sont plethoriques ne doiuent iamais s'endormir qu'ils n'ayent fait la digestion, puis que les humeurs superflus l'empeschent & corrompent la nourriture, faisans reflux en l'estomach; joint que ces mesmes humeurs vicieuses ne manquent iamais à troubler le repos des plethoriques, & à les réveiller en sursaut par de fascheux symptomes.

Ces accidens sont beaucoup plus insupportables en ceux qui ont le cuir & la chair dure, car ils ont les veines plus petites que les autres, & incapables de s'estendre, à cause que la fermeté de la chair les en empesche. C'est pourquoy les alimens qui sont en l'estomach venans à s'échauffer & à se fondre, & le sang qui est dans les veines s'échauffant aussi par le premier sommeil & par la nourriture qui est en l'estomach, toute l'habitude du corps ne manque point de rejeter au bas ventre en dormant les superfluités qui regorgent, puis que toutes les humeurs échauffées bouillent & tiennent plus de place. Ainsi la distribution du chyle ne se peut faire dans les veines qui sont trop estroites, à cause que la chair estant échauffée, les serre encore plus que de coustume, & l'abondance des humeurs qui se dégorge de toute l'habitude s'opposant à la distribution de l'aliment, elles se font violence l'une à l'autre, & se portent en vn lieu mitoyen qui est la gorge. Car la personne se sent estouffer, & s'échauffe par le renuersement de l'estomach qui presse le diaphragme, & qui rejette en vomissant

ces superfluités qui troublent tout le corps; & alors ils se trouvent allégés, & n'ont plus aucune apparence ny aucun reste de douleur, si ce n'est que la dissipation des esprits les rend pâles, & que continuans le mauuais regime ils tombent dans les maladies dangereuses.

Ceux qui ont coustume de viure à l'ombre, & dans la grande oisiveté, souffrent aussi ces mesmes symptômes s'ils changent soudainement de vie, estans contraints de traualler, car la gresse & la chair molle dont ils sont faits viennent à se fondre, & seruent de matiere à vne fluxion d'autant plus perilleuse que la corruption d'une chose tres-noble est plus maligne.

CHAPITRE SECOND.

Des signes des maladies qui viennent des defauts de la nourriture.

Les maladies qui viennent de ce qu'on ne prend pas assez de nourriture à proportion du traual sont tres-rares, si ce n'est que nous mettrions en ce rang celles qui viennent faute de la distribution du chyle & de la digestion des viandes; car la diuersité des mets & leur delicateffe n'excite que trop nostre appetit qui se porte desia de soy-mesme aux excez; & ce qui est plus estonnant, c'est que ceux qui ont l'estomach incapable de digerer la nourriture, ont plus d'appetit que les autres. Or cét appetit déreglé vient de l'interperie froide & des cruditez qui s'amassent au ventricule, car elles picquent & restreignent l'orifice superieur de la mesme façon que l'épuisement de tout le corps, lors que toutes les parties succent les vnes des autres consecutiuelement les humeurs, iusqu'à ce que l'attraction penetre à l'estomach, qui est le reseruoir de toutes les humiditez. Car l'action de la chaleur consume continuellement quelque chose de la propre substance, & la nature la repare par le moyen de l'aliment, c'est pourquoy toutes les parties desirent & succent ce qui leur est vtile & semblable. Elles n'ont pas toutes le sentiment de ce debris & dissipation de substance, dont la reparation est si necessaire; il n'y a que le ventricule de qui toutes les autres tirent, car il est le but & la fin de leur attraction violente, elles le persecutent toutes, elles le pressent de fournir, ce qui sert

ART. I.
Premier
signe du
defaut de
la nourri-
ture.
L. 3. de dia-
taf. 104.
v. 40. &
seq.

B ij

à leur subsistence, puis qu'il est fait pour ce sujet, & qu'il n'a que ce seul office.

Nous péririons en peu de temps si nous n'avions la connoissance de ce funeste embrasement & de ce debris de nous memes. Les nerfs qui viennent immédiatement du cerueau sont plus sensibles que les autres, & l'estomach en reçoit deux considerables, ils sont en lieu de discerner les sucs differends qui nous manquent, & qui sont propres à reparer tant de parties si dissemblables; car ils sont au milieu du corps où toutes les veines finissent, & d'où elles ont assez de suc pour en fournir le petit monde, puis qu'elles y seruent de racines, & que le ventre en est la terre, l'homme ayant au dedans de soy ce que les plantes ont au dehors. Ainsi l'estomach est pourueu d'un sentiment tres delicat, afin de nous donner aduis de ce qui manque à tout le corps, & de le fournir promptement pour en appaiser la douleur.

Or le desir de reparer la substance qui s'épuise continuellement par la chaleur s'appelle vulgairement appetit, & se remarque de deux sortes en deux differends lieux; l'un est naturel, & se trouue en toutes les parties, l'autre est animal, & se fait avec connoissance, & n'est qu'à l'estomach, où va finir l'attraction des parties, quand elles sont épuisées, pour en tirer la nourriture, & faire connoistre la necessité qu'elles en ont. Car la faim n'est autre chose que cette defaillance importune, où ce pressant mal de cœur qui vient de l'épuisement des parties qui tirent toutes l'aliment de l'une à l'autre, & vont finir à l'estomach, où il excite vne douleur semblable à celle d'une piquure, ou de quelque déchirement.

L'appetit naturel, ou la faim qui consiste en l'épuisement des parties se voit quelquefois seule, & sans celle que nous appellons animale, puis qu'on n'a point enuie de manger, & qu'on rebute les viandes; en sorte que l'appetit naturel est extrême en tout le corps au mesme temps que l'appetit animal, qui est le sentiment de la faim, manque en l'estomach. Et au contraire, on voit qu'encore que nous manquions d'appetit ou de faim naturelle, puis que les parties regorgent presque tousiours, & qu'elles n'ont que trop de nourriture, nous trouuons neantmoins les viandes bonnes, & mesme quelquefois l'appetit animal, qui est le sentiment de la faim, nous presse extremement de manger, à cause des humeurs vicieuses qui piquent & qui restreignent l'estomach.

Ces mesmes humeurs continuent quelquefois à croupir si long-temps au ventricule, qu'elles l'humectent & le refroidissent s'atta-

chans à ses membranes & à son orifice inferieur, tellement qu'il deuient incapable de retenir la nourriture, c'est pourquoy nous voyons qu'elle coule continuellement, & qu'elle passe toute sans s'arrester; & cependant elle ne donne aucune tranchée, à cause qu'elle demeure cruë par le defaut de la chaleur. Ainsi le froid empesche la digestion des viandes au ventricule, d'où l'extreme humidité les fait couler soudainement, comme aux lienteries; ce flux continuel affoiblit tout le corps, & l'extenuë notablement, en le frustrant des nourritures qui luy sont absolument necessaires, & ce qui est encore pis, l'estomach mesme, d'où nostre subsistence dépend, se corrompt en peu de temps, si on n'y pouruoye de bonne heure.

Il y en a d'autres qui ne reçoient aucune vtilité des alimens qu'ils prennent, & qui ne font point du tout la digestion, puis qu'ils les rendent sans puanteur ny changement; & delà vient qu'ils flai-trissent & s'abbattent, & qu'ils tombent enfin dans le peril, où la froideur & la seicheresse de leur estomach les conduit à la longue, s'ils ne se seruent de viandes propres & du trauail à proportion.

Il s'en voit d'autres encore qui ne retirent aucun fruit des meilleurs alimens, parce qu'ils ont le ventricule si chaud qu'il retient la nourriture & la corrompt, & mesme sa chaleur s'aug-mentant de temps en temps, il attire de tout le corps les humi-ditez nourrissantes par les mesmes conduits qui les fournissent; car toutes les parties creuses qui ont des orifices longs & estroits venans à s'échauffer, elles attirent plus puissamment que de cou-fume. C'est alors que l'estomach s'humecte excessiuement & s'é-chauffe encore plus qu' auparauant; il commence à faire mal, puis que l'acrimonie des humeurs le pique & y fait de petits vlce-res qui le rendent incapable de retenir la nourriture & d'en souf-frir l'atouchement. L'intempérie chaude & humide produit tous ces symptomes au ventricule, & vient le plus souuent de l'excez du trauail: C'est pourquoy nous deuous diminuer les exercices & les alimens ordinaires; soignans par tout moyen à rafraichir & à seicher.

Il y a des personnes qui font des excréments tout bruslez & arides, ils ont la bouche tousiours si chaude & seiche qu'elle en de- uient amaire à la langue, leur ventre s'endurcit de plus en plus, & l'vrine s'arreste. Or tous ces accidens arriuent à ceux qui ont le corps & les entrailles excessiuement chaudes & seiches, car elles succent pelle mesle & tirent toutes les humiditez du bas ventre, c'est

ART. 2.
*Seconde
troisième
signe du
defaut de
la nourri-
ture.*

L. 3. de dia-
ta f. 105. v.
6. & seq.
Eodem l. &
f. v. 20. &
seq.

ART. 3.
*Quatri-
me signe.*
Ex l. 3. de
diata f. 105
v. 40. &
seq.

pourquoy les boyaux manquans de bile & d'humidité superflüe qui sert de clystere & fait couler les excrements, ils s'enflent & se bouffissent tellement de toutes ces matieres recuites les vnes sur les autres, qu'elles bouchent entierement les passages, & mesme elles pressent les vrteres qui portent l'vrine en la vessie.

C'est alors qu'ils sentent de grands maux, car la fièvre les prend & ils vomissent tout ce qu'ils boient & mangent; ils sont hors d'esperance quand ils en viennent là, puis qu'ils rejettent tout & iusqu'aux excrements; car en suite ils vomissent l'ame. Il faut donc preuenir ces malheurs, & que ces hommes la mangent plus que de coustume, & qu'ils ne prennent que des viandes extremement rafraichissantes, humides & d'eterfines; il faut aussi qu'ils se reposent, qu'ils se tiennent debout, & qu'ils trauaillent peu, puis que l'oisiuete rafraichit le bas ventre, y retenant toutes les humeurs, & y faisant le mouuement circulaire plus frequent & plus prompt à rejeter les excrements.

ART. 4.
Autres signes du
defaut de
la nourri-
ture.

L. 2 de dia-
taf. 98. v.
2. & seq.

La promenade du matin purifie tout le corps, parce qu'elle excite la chaleur qui fortifie les membres, elle subtilise les humeurs & chasse les superfluites par les pores; elle ouure aussi le ventre à cause qu'elle echauffe & qu'elle émeut la bile, car la fraicheur de l'air qu'on respire au matin rafraichissant la teste, & iusqu'à l'estomach, la bile se repousse aux égoufts du bas ventre où elle se décharge. Ainsi la teste & tous les organes des sens se purgent & se nettoient, car le ventre estant vuide & en chaleur il attire toutes les humeurs de la circonference du corps, & nous rend plus alaigres.

Ad calcem
l. 3 de dia-
taf. 106. ii.
& seq.

La promenade du matin se trouue tres-vtile à ceux qui sont pleins, mais elle estres-mauuaise quand les veines sont vuides, & qu'on trauaille trop, puis qu'elle émeut la bile, elle l'augmente & produit des frissons & des fièvres; elle charge & remplit extremement le cerueau, car cette humeur subtile s'y transporte aisément, quand elle abonde & qu'elle se sépare de la masse du sang. Il y en a qui frissonnent en quittant l'exercice, & il y en a d'autres qui sont tout tremblottans, quand ils se des-habillent pour en venir aux mains, & ces mesmes personnes frissonnent encore plus en sortant du combat, quand ils se refroidissent, car ils tremblent si fort qu'ils en grincent les dents; les vapeurs & la bile occupans le cerueau, ils s'endorment, & ils ne se réueillent qu'en baillans plusieurs fois; à l'issuë du repas ils sont tout abbatus, & leurs paupietes tombent.

Ce sont les marques de fièvres tres-malignes, puis que les grands

remèdes y sont pernicious; car la saignée retranche l'aliment, donc ils manquent de sia, & la purgation augmente la chaleur & redouble la fièvre. Ceux donc qui sont malades de trop de travail & faute de nourriture sont en plus grand hazard que ceux qui sont trop pleins, puis qu'il est plus aisé de retrancher & d'oster du sang, que d'en produire dans les veines; c'est pourquoy nous devons manger d'ordinaire plus que moins, & prendre garde que les signes se messent selon les différentes natures, & ne se trouuent pas tous ensemble.

SECTION SECONDE.

COMMENTAIRE, AVEC PARAPHRASE
du Liure des songes du grand Hippocrate.

DES SIGNES DE MALADIE QUI
se tirent des songes.

CHAPITRE PREMIER.

De la nature des songes, de leurs causes & de leurs
qualitez.

Les signes dont nous atons parlé sont de grande importance, **ART. I.**
L & montrent évidemment les fautes que nous commettons au *Quel'ame*
 regime; mais les songes qui se forment en dormant, & paroissent *est libre*
 au sommeil, décourent de plus loin, & nous font voir iusqu'aux *dans le*
 moindres defauts, parce que l'ame est alors éveillée & toute clair- *sommeil,*
 uoyante. L'ame de l'homme se trouue assujettie aux loix du corps *& qu'en*
 quand il est éveillé, elle y est attachée comme vn forsat à la cadei- *veillard*
 ne; elle y est démembrée pour estre en tous ses membres, car elle *elle est su-*
 s'affoiblit, se partageant en tous les lieux où elle se separe, & en *iette aux*
 se diuisant en autant de parties que son corps a d'organes. *loix du*
corps.

L'ame n'est pas suffisamment occupée selon ses forces, encoré
 qu'elle travaille continuellement au dedans à l'entretien de tout
 le corps & à la conseruation de la vie: elle se cōmunique au dehors,
 elle y fait tous les mouuemens, elle découure tout ce qui se passe

en ce grand Vniuers, elle y voit toute chose, elle entend, elle flaire, & en vn mot elle conçoit & elle juge de tout ce qui tombe sous les sens qui sont ses espions. Ainsi l'ame n'est pas à soy quand nous veillons: mais aussi tost que nous dormons & que le corps perd connoissance, c'est alors que l'ame s'éueille & se retire des organes; c'est en ce temps que l'ame ordonne l'œconomie de tous nos membres, elle repare les debris qui se produisent des defauts de tant de mouuemens volontaires & des appetis déreglez, elle perfectionne les humeurs, elle separe les excremens, & elle amasse des esprits en abondance.

L'ame n'est iamais inutile, elle n'est iamais endormie, si le corps s'abbat & s'endort, elle en deuiet plus éueillée, elle s'employe plus que deuant, car estant seule & en retraite elle fait toutes les actions, puis que le corps venant à dormir, & perdant toute connoissance, l'ame comprend & connoit tout, elle voit, elle entend, elle touche, elle flaire, elle s'éjouit & s'attriste, elle souhaite sans cesse & s'occupe; & en vn mot l'ame fait seule toutes les actions qui luy sont propres, & celles qui sont particulieres à chaque partie de nos corps.

ART. 2. Nous auons dit aüec Hippocrate que la perfection de la sagesse & de toutes les connoissances dépend des qualitez des deux principes qui donnent au sang vn temperament tres-exquis, vne consistence tres-pure & tres-delicat, & vn mouuement circulaire toujours égal & tres-moderé: Or le mouuement circulaire est toujours de mesme & tres-moderé dans le sommeil, puis qu'on ne s'endort iamais que ce mouuement ne se calme, diminuant de sa vîteffe; il s'y ralentit de beaucoup, & se fait tres-doucement aux trois cercles, & principalement au cerueau. Le mesme mouuement circulaire se fait également au sommeil, parce que les appetits déreglez & les mouuemens volontaires n'y font aucune violence; l'ame n'est point interrompue; elle n'y est iamais distraite par la varieté des objets, elle est en pleine liberté, & toutes choses sont semblables, demeurant en vn mesme estat. Le sang acquiert dans le sommeil vne consistence delicat, puis que l'ame y travaille sans cesse à la coction des humeurs & à la perfection du mēlange; il y deuiet beaucoup meilleur: à cause que sa masse se purge & se nettoye de tous les excremens qui se separent, & se rejettent aux égouists du bas ventre; & enfin on ne dort iamais que le sang ne se refroidisse & ne se tempere notablement en ses premieres qualitez. Ainsi l'ame est en estat dans le sommeil de bien juger de toutes choses.

Les

Que l'ame
reçoit au
sommeil
toutes les
qualitez
propres à
la sagesse.
Chap. 5. art.
1. de la 4.
Section du
traicté du
mouuemē
circulaire.

Les sens extérieurs sont frappez à toute heure par vne infinité d'objectz qui ne font neantmoins aucune impression remarquable, ils n'ont jamais de suite que le sens commun ne les discerne, & que l'esprit ne s'y occupe; or il ne s'attache qu'à ceux qui luy sont d'importance & qui le touchent de plus pres, car tout le reste se neglige & toutes leurs especes s'écoulent, & se dissipent tout de mesme qu'une foible lumiere s'esteint auprès d'une plus grande, ou comme vn petit mal est insensible quand on endure vne extreme douleur. Mais lors qu'on est en repos & que ces grandes agitations cessent, les choses mediocres & mesme les plus petites se remarquent & font impression. Les objectz donc produisent leurs especes aux organes des sens où elles se propagent, & bien souvent le mouvement circulaire les emporte au dedans sans estre reconnues: Les songes se font sur ces mesmes especes qui se presentent à l'ame & paroissent en dormant, lors qu'elle est calme & libre, car il n'y a que les seules actions de l'ame estant en sa retraite & s'occupant à l'entour des images qu'elle a receu des sens qui doiuent porter le nom de songe, elles luy sont particulieres. Le mesme tour du sang & des esprits, estant inégal & trop prompt, altere les especes, puis qu'elles y sont comme en leur sujet propre, & qu'ils recoiuent les mesmes changemens que les tourbillons d'eau qui se poussent l'un l'autre & se meslent sans cesse, car ils changent de forme à tout moment & reuiennent tousiours en leur premier estat. L'impetuosité du sang, son excessive humidité & le meslange des fumées font que les songes ne se forment iamais aux enfans ny apres le repas, car alors les especes se broüillent & l'ame demeure dénuée de toute connoissance.

ART. 3.
De la nature des songes & comment ils se font.

Or comme l'eau fortement agitée en deuiet incapable de représenter les objets, ou les dépraué & les fait paroître tout autres qu'ils ne sont: & qu'au contraire elle sert de miroir, & les représente nettement & au vray, quand elle est reposée: ainsi les especes & les impressions qui sont venuës des sens s'effacent toutes au sommeil, ou paroissent confuses & monstrueuses, quand l'agitation des humeurs est vehemente. Mais aussi-tost que le mouvement circulaire se fait égal, & que les fumées qui troublent les humeurs se dissipent, le sang & les esprits se purifient, & toutes leurs impuretez se rejettent; & c'est alors que les especes qui se cōseruent apres ces agitations se renouellent & representent fidellement les objets de chaque sens; le sang & les esprits commencent à se respandre, & se communiquent aux organes des sens intérieurs, la

C

phantaisie travaille, & l'ame s'occupe aux objets qui sont en ses thresors, & qu'elle a de reserue.

ART. 4. Ainsi les songes font connoistre les meurs, le temperament & la complexion des personnes, & bien plus, ils decouurent les maladies qui sont auenir, car ceux qui mangent trop, & les yurons, & ceux qui ont la teste, ou tout le corps excessiuement humide ne font iamais de songe, où ils ne les distinguent que tres-confusement, à cause que les esprits se confondent & s'écoulent, & ne retiennent aucune impression des objets, le trouble & l'agitation continuelle fait de mesme en ceux qui sont d'humeur melancholique & flatueuse. Les bilieux & les melancholiques adustes sont tous sujets aux songes, & mesme il s'en rencontre qui les ont si frequens & si manifestes qu'ils en sont extremement importunez, & c'est vne marque assuree de la chaleur & de la seicheresse des humeurs, & de la substance du cerueau qui leur donne sujet de craindre le delire & la phrenesie mesme.

On estime les choses selon que l'ame est affectee, on s'y porte, & on s'y trompe facilement, car les plus foibles ressemblances excitent & réueillent les passions; en sorte que le peuteux s'effraye de la moindre apparence de l'ennemy & du simple soubçon de son approche, vn amoureux se figure aussi-tost sa maistresse qu'il apperçoit vne personne de sa taille, ou qui luy ressemble en quelque chose, & plus on est passionné les plus legeres ressemblances réueillent la memoire, & font de grandes impressions. Les passions font que les febricitans prennent quelquefois pour des animaux des lignes ou quelques fentes qui paroissent en vn mur, & si le mouuement de l'ame est violent, ils s'en émeuent tout de mesme que s'ils estoient effectifs & en vie. Ainsi les sens abusez par les passions nous tromperoient sans cesse, & les appetits dereglez nous emporteroient en beaucoup d'actions vicieuses, si les facultez principales n'en corrigeroient les manquemens, de les connoistre & de les moderer, c'est le haut point de la sagesse. L'ame donc s'attache aux choses où elle se voit interessée, elle ne s'applique qu'à celles qui luy sont agreables ou necessaires, elle forme les songes sur de tres-foibles ressemblances qui paroissent en dormant, & passent pour l'objet mesme qu'elle affecte le plus, elle n'agit alors que comme par instinct & en qualite de nature.

ART. 5. L'ame est la nature & la forme de toutes les choses viuantes, elle fait cet Office en l'homme, car il y en a qui vont & viennent, & qui travaillent tout endormis, & ils font toutes choses bien plus par

faitement que quand ils veulent & qu'ils employent leur industrie particuliere; ils reüssissent aisement en ce qu'ils entreprennent, à cause que l'ame agit alors sans artifice & sans aucun raisonnement, faisant fonction de nature, dont les productions sont infaillibles & tres accomplies; Les actions qu'elle fait seule & qui luy sont particulieres deuiennent aussi plus releuées, pour le mesme sujet, & par ce qu'elle n'est point distraitte par la varieté des objets. Ceux de la lie du peuple & les plus ignorans, dont l'esprit est tout vuid & dénué de connoissance, preuoyent en songe plus certainement l'auenir, à cause que leur ame se porte facilement de soy-mesme iusqu'à la fin des mouuemens, & se laisse aller par instinct à l'impression des objets; au lieu que les sçauans & ceux qui sont eclairez d'une infinité de lumieres en sont interrompus, & tellement préoccupés qu'ils ne voyent iamais rien que confusement & selon leurs maximes particulieres.

qualité de nature.

L'ame dans le sommeil fait presque tout de mesme que deuant la naissance, car alors le fœtus viuant en Zoophyte, éuite tous les maux dont il est menacé, il est si bien conduit par vn sentiment simple, & comme par instinct, que toute la sagesse & tous les artifices dont les hommes s'auiuent ne paruiennent iamais à la perfection de son gouvernement, puis qu'on fait tant de fautes que bien souuent ils meurent aussi tost qu'ils sont nez.

CHAPITRE SECOND.

Des differences de songe, & des fondemens de leur interpretation.

IL y à des songes qui viennent de la part de Dieu, pour seruir d'ad-
uertissement à des Royaumes entiers, à des villes, ou à quelques
familles de leur bonné fortune ou des malheurs qui leurs doiuent
arriuer, sans qu'on puisse connoistre s'ils le meritent ou non; &
il y a des hommes qui se ventent d'auoir acquis cette admirable
industrie de les interpreter avec certitude. Il y à d'autres songes
que nous appellons naturels & qui donnent à connoistre les excez
& les manquemens des humeurs & toutes les qualitez, ou elles
nous inclinent; puis que les bilieux ne se figurent que des combats
& des embrasemens, les melancholiques ne songent que miseres &

ART. I.
des especes
de songe,
& com-
ment ils
decou-
vrent les
maladies
futures.

qu'angoissés, les phlegmatiques s'imaginēt toujours qu'ils voyent des riuieres ou des pluyes, & enfin les sanguins ne songent qu'à faire bonne chere & à se réjouir.

Et en dernier & troisieme lieu, il y a des songes qu'on appelle animaux, à cause qu'ils viennent en fuitte des actions & des pensées qui les ont precedé, parce que l'ame s'applique aisement quand on dort, aux mesmes choses où elle s'occupe quand on est éveillé. Quand donc l'ame s'adonne en songe à ses employs de la journée, & qu'elle represente à propos ce qu'on a fait ou resolu sur quelque proposition raisonnable, c'est fort bon signe, & qui nous éclaircit que la personne est en santé; puis que l'ame demeure en mesme estat, n'estant chargée d'aucune plenitude, n'y épuisée par l'inanition, qui sont des causes internes, c'est aussi vne marque qu'elle n'est point troublée par celles du dehors. Que si les songes vont à rebour des actions precedentes & qu'il paroisse en eux quelque combat, on doit estre assure qu'il y a du trouble aux humeurs & du desordre au moueiment circulaire à proportion de la violence ou de la foiblesse qui paroît en ce combat, & qu'il arriue au mesme lieu où le songe le represente.

On se figure en songe des combats, lors qu'une humeur excède les trois autres & qu'elle se separe de la masse du sang; car cette humeur fait à l'instant impression sur les esprits qui troublent en suite le moueiment circulaire, puis qu'ils en sont les principaux ouuriers; or ces impressions bien que legeres se manifestent tres-aisément en songe. Car le sommeil & les songes releuent, & pour ainsi dire, enluminent les especes, & ne grossissent pas moins les objects que les Lunettes à longue veuë; vn petit bruit paroît vn grand tonnerre, vne goutte de phlegme fait les douceurs du miel, & vne simple vapeur proche du diaphragme semble vn braffier ardent. Ainsi les songes decouurent les defauts les plus imperceptibles & les moindres commencemens des maladies long; temps auant qu'elles nous attaquent.

*ART. 2.
Des dispositions pour
l'interpretation des
songes.* On s'applique facilement à ce qui touche de plus près, & principalement au sommeil, où les petites choses paroissent grandes, & où l'ame n'est point distraite; car alors les objects veritables & tout ce qui leur ressemble, passent pour vne mesme chose, ils l'a retiennent & l'attachent. C'est pourquoy ceux qui peuuent discerner les moindres ressemblances & remarquer la déprauation des especes, qui se changent facilement par le moueiment circulaire du sang & des esprits qui les emportent, ce sont aussi les plus clair-voyans & les plus propres à juger des songes.

Tout ce qui paroît en dormant se trouue en nous ou dans l'Vniuers, d'où toutes choses dépendent, elles y ont toutes du rapport; la ressemblance n'est pas vaine, elle est de leur propre nature, car le Ciel & les autres causes impriment continuellement leurs qualitez à tout ce qui s'engendre icy bas, toutes les choses élémentaires tirent delà leur subsistence.

Arist. ad
calcem li-
belli de di-
uinat. ex
insomnijs.

Les productions de la sagesse qui sont comprises en la nature, se diuisent en trois diuers mondes; le monde celeste est le premier & contient en son sein les deux autres, estant l'ouurier vniuersel de toutes les choses qui y sont. Les Cieux se partagent de mesme en trois differends circuits, & ont des qualitez toutes contraires; le plus grand & qui contient tout, c'est celuy des Estoilles fixes. le second en suite & le moyen, c'est le circuit du Soleil, & enfin la Lune fait le troisieme & le plus bas des circuits, il enferme immediatement en son creux tout ce qui se corrompt & s'engendre.

ART. 3.
Que les
trois mon-
des sens-
bles se res-
semblent
en toutes
leurs par-
ties.

Comment.
nostris in
l. de sept. &
ost partu. f.
43. & 44.

Le second monde est élémentaire & comprend toutes les choses corruptibles, il se diuise aussi comme le ciel en trois differends circuits qui seruent naturellement de matiere; le premier & le plus puissant, est vne substance tres subtile, tres chaude & tres-legere qui s'esleue facilement au dessus en la plus éminente place. Le second & le moyen des circuits élémentaires est humide, tres-souple & tres-delicat, il s'esleue & s'abbaisse indifferemmēt, il se refroidit & s'échauffe, s'accommodant tres-aisement à toutes les impressions estrangeres; & en fin le troisieme & dernier circuit, où nous sommes, se fait de deux éléments joints ensemble qui sont pesans & tres-grossiers, puis qu'ils seruent de principale matiere & de continuelle demeure à toutes les choses d'icy bas.

L'homme, ce rare & tres-delicat ouvrage de la main de Dieu, c'est le troisieme & le dernier monde & le plus accompli de tous, puis qu'il est l'abregé des autres, il enferme toutes leurs merueilles, & bien plus, il s'esleue iusqu'à Dieu, dont il est vne expresse image. L'ame de l'homme possede en soy toutes les qualitez des esprits; & quant au corps, il est construit à la façon de l'Vniuers, & se diuise tout de mesme que les éléments & les cieux en trois circuits differens; car l'alentour du corps humain qui contient toute l'habitude, les extremités & la teste, possede toutes les qualitez des Astres: Le cœur est vn Soleil au petit monde, le foye represente la Lune; & le bas ventre respond à la mer, puis qu'il enuoie par tout le corps les agreables humiditez & qu'il reçoit aussi,

ART. 4.
Que l'ho-
me possede
toutes les
perfections
de l'Vni-
uers.

de mesme les superfluitez des patties. Ainsi l'homme reçoit & possède toutes les perfections de l'univers.

CHAPITRE III.

Des songes qui découvrent les dispositions des trois circuits des humeurs, par celles qui paroissent aux trois cercles du monde celeste.

ART. I. *Que la ressemblance sert de fondement à plusieurs songes & à leur interpretation.* CETTE secrette ressemblance est vtile & tres-efficace, elle fait que les songes representent facilement à l'ame l'vne pour l'autre de ces choses. C'est pourquoy si nous voyons en songe que le Soleil, la Lune & tous les Astres sont clairs & nets, & qu'un chacun paroît en sa place & en sa façon naturelle, c'est fort bon signe, & qui nous fait connoître que nous sommes en santé, puis que toutes les parties sont en fort bon estat, & se representent en cette sorte à l'ame par la bonne disposition de toutes les causes qui les conseruent, & qui les ont produites; il faut se maintenir en cette disposition salutaire par le mesme regime, sans aucun changement.

Que si le songe represente quelque chose de contraire à la constitution naturelle de quelqu'une des parties du Ciel, ce defaut nous indique vne maladie qui est grande ou petite, selon que le manquement est de peu d'importance; ou qu'il est remarquable; & cette maladie se fait au lieu qui dépend de la partie des Cieux, où l'alteration paroît en songe.

ART. 2. *Que l'alteration qui paroît aux cercles du Ciel répond à celle des circuits du corps humain.* Si donc le changement paroît aux astres, le mal est au circuit exterior & au dehors, si le manquement est au Soleil, c'est le circuit du cœur & du milieu qui souffre; & enfin si le defaut est en la Lune, le mal attaque le bas ventre & le creux des entrailles. Car si quelqu'un de ces agens tres-efficaces vient à s'esteindre, à s'éclipser, ou à s'éloigner de son cours ordinaire & à recevoir quelque alteration considerable, on doit juger que la maladie se forme au circuit du corps humain qui répond à celuy du Ciel où le vice paroît en songe.

Que si quelqu'un des astres souffre par les qualitez de l'air ou de quelque nuage le mal est mediocre, & on doit croire que le mal est plus grand, si on songe que l'astre est attaqué de gresse ou de

quelque violente pluye. Car cela signifie qu'une humeur froide & pituiteuse se separe de la masse du sang & se respand au circuit exterior du corps humain qui respand a celui des astres. Ces personnes la doiuent retrancher le tier de leur nourriture & se seruir d'alimens secs & de haut goust, pour cuire & consommer le phlegme qui domine; les promenades & les autres exercices y sont tres propres & lesestuaues seiches, par ce qu'elles digerent le phlegme & le voident par les sueurs qui sont tres-necessaires, puis que toutes les euacuations se doiuent faire par l'égoust le plus proche & que le mal estant au cercle exterior le cuir est la plus proche issuë. Que si au contraire la Lune souffre de ces mesmes causes, il faut tirer au dedans l'humeur pituiteuse, or il est à propos de tirer cette humeur au dedans parce que le mal est aux cauitez des entrailles, le songe paroissant au circuit de la Lune.

Que si enfin nous voyons en songe que le Soleil endure quelque iniure d'une cause froide, le mal sans doute est beaucoup plus à craindre, puis qu'il occupe le circuit du cœur, & que cette espece de mal est contraire à la nature de cette excellente partie. Car le cœur est le foyer de la chaleur & le plus fort de tous les membres, & ne se laisse iamais vaincre que par les plus puissantes causes, le cœur est la ressource de la vie, puisque mesme il guerit les autres parties par ses salutaires influences. D'ailleurs la cause qui fait le mal est tres-difficile à tirer du circuit du milieu, parce qu'elle occupe le centre & le cœur qui se descharge aussi difficilement au dehors qu'au dedans; c'est pourquoy nous sommes obligez pour soulager cette partie de faire des euacuations toutes contraires au mesme temps, car il faut respandre le plus subtil de cette pernicieuse humeur au dehors par les violens exercices, & tirer le plus grossier au dedans & au ventricule affin de le voider en vomissant.

Que si le songe nous represente vn temps clair & serain, & que neantmoins les corps celestes se voyent contraincts en quelque chose & qu'ils paroissent foibles & plus petits que de coustume, c'est vne marque infailible que les circuits des humeurs deuiennēt à sec & se tarissent. La seicheresse & l'extreme aridité de l'air affoiblit & appetisse les grands flambeaux de l'vniuers & au contraire l'humidité les fait paroistre beaucoup plus grands & lumineux, comme si elle estoit leur nourriture. Cette vision decouure la naissance d'une maladie perilleuse & qui commence par l'espuissement des humeurs des circuits ou elle se remarque & mesme de l'humidité radicale.

ART. 3.
Que l'alteration qui paroît au Soleil est la pire de toutes.

C'est pourquoy on doit y pouruoir diminuant les exercices, & s'humectant en toute chose, car les breuuages & les alimens legers & humides y sont tres-vtiles avec les bains naturels & le repos & principalement le sommeil.

Si on voit que les corps celestes sont troublez ou assaillis par quelque substance chaude ou ayant apparence de feu, ce songe signifie que la bile surmonte le phlegme & quelle se separe de la masse du sang; que si ces corps celestes viennent à se laisser vaincre ou disparoissent entierement, les parties nobles qui en dependent sont menacées par vne cause maligne & capable de produire vne maladie mortelle, & s'ils viennent à changer subitement leur cours, c'est vne marque aseeurée que la santé de l'homme se change aussi de mesme.

*ART. 4.
Que la de-
prauation
du cours
des estoil-
les signifie
que le
mouuemēt
circulaire
se depra-
ue.* Que si on voit en songe que quelques-vnes des estoilles s'enfuyent hastiuement & que les autres les poursuiuent, c'est que le mouuement circulaire se depraue & que la bile surmonte l'humeur pituiteuse, & que bien plus elle est preste à se transporter au cerueau, ou elle fait la folie, si on n'y met remede. L'ellobore & l'antimoine sont propres à ces personnes-là pour se purger abondamment & se guerir en peu de temps, s'ils ne preferent à ces remedes violens la guerison qui se fait à la longue par le regime, en s'humectant & se raffraichissant par toutes sortes de moyens, & en s'abstenant de toutes les choses qui eschauffent & desseichent: ils doiuent s'exercer souuent & à leur aise, & ne iamais rien faire de violent, car le repos & le sommeil y sont tres-salutaires, & si la santé ne se repare facilement, les estuues & le vomissement en suite acheuent de la produire; mais on doit s'entretenir au moins trente iours en maigreur, auant que de s'emplire; puis se trouuant assez replet & fort, vomir deux fois le mois, apres auoir mangé force alimens humides & legers affin de s'humecter.

Que si ces nobles corps s'efgarent de leur course, & se voyent uagabons, sans y estre contrains, c'est que l'ame est troublée par quelque inquietude & que le mouuement circulaire se depraue. Le grand repos & les diuertissemens de l'esprit y sont tres-necessaires, car si toutes les recreations qu'on employe ne font cesser en peu de temps ces songes pernicieux, on est en grand danger de tomber en vne maladie mortelle.

*ART. 5.
De la res-
semblance* Si nous voyons en songe que les Astres descendent & se laissent tomber de leur place ordinaire, ce n'est pas mauuais signe; puis qu'au contraire il est fort bon, pourueu qu'ils nous paroissent clairs

clairs & luisans, poursuiuans leur carriere & s'auançans toujours en leur agitation circulaire.

*des estoil-
les & des
humeurs
qui passēt
d'un cir-
cuit en vn
autre.*

Tous les mouuemens du grand monde viennent du leuāt du Soleil & ils finissent à son couché; le cœur est le Soleil & le leuant du petit monde, il communique tous les mouuemens aux parties, il les fait naistre & les produit toutes, il les fournit de nourriture, il donne l'accroissement & la force & en vn mot il est l'origine de toutes les bonnes qualitez & de toutes les actions de la vie. Les extremittez & la teste & toutes les parties du dehors cest le couchant du petit monde, les forces du cœur y vont finir; le sang que le cœur pousse par les arteres en ces lieux la s'y raffroidit notablement, il s'y ralentit en ses mouuemens & s'époissit en sa consistance; il a besoin de se recuire & de r'entrer en ses fournaies qui sont les cauites du cœur, il y retourne par les veines, & il y donne vn rafraichissement tres-necessaire.

Ainsi le sang qui se reiette de l'Occident du petit monde en son leuant & qui retourne des extremittez dans le cœur, ou est le circuit du milieu, fait vn mouuement naturel & tres vtile; car comme les humeurs qui se produisent & se purgent dans le bas ventre se portent aux autres-circuits, celles que toute l'habitude renuoye, par vn mouuement tout contraire, s'attirent aussi naturellement aux autres cercles & au cœur mesme, pourueu qu'elles soient bonnes.

Si les estoilles paroissent troubles, obscures & noires & qu'elles se precipitent au couchant; ou qu'elles tombent dans la mer, ou sur la terre, ou quelles s'eleuent plus haut que de coustume, c'est signe de maladie: car vne estoille qui s'eleue au dessus de son cercle fait voir qu'une humeur vicieuse se transporte à la teste & qu'elle y produira vn rhumatisme. Les estoilles qui se precipitent en la mer signifient que l'humeur se descharge au circuit du bas ventre & qu'une maladie va s'y former, celles qui tombent sur la terre descouurent qu'une humeur superfluë se respand par toute l'habitude, & qu'elle y produira des tumeurs qui se font ordinairement dans la chair; l'abstinence & le vomissement sont capables de seruir de remedes à toutes ces dispositions differentes, puis que les impuretez des trois cercles se desgorgent au ventricule.

ART. 6.
Des im-
pressions
qui paroif-
sēt au Ciel
ou au des-
sus de
l'air.

Si vn songe nous fait paroistre en l'air & au dessous du Ciel vne estoille, ou quelque impression claire, humide & delicate, c'est signe de santé, parce que l'air contribuë dauantage à la santé de l'homme que les autres alimens, comme il est plus subtil, & l'ame en songe le descouure tout tel qu'il est de sa nature, puis qu'il est tres-effi-

D

cace & qu'il entre sans cesse iusqu'au milieu de nous, mais si l'impression paroît grossiere, obscure & noire, elle denote vne maladie qui viendra de ses malignes qualitez qui penetrent à l'interieur, sans aucun defaut du regime, c'est pourquoy sans toucher au corps il faut purifier les esprits par les exercices appropriez, & se seruir d'alimens humides.

Si Dieu nous donne en songe quelque chose bonne & bien nette, c'est signe de santé & que les viandes nous profitent, puis qu'elles sont belles & bonnes & qu'elles viennent d'une si liberale main; celles au contraire qui semblent vicieuses & de mauuaise grace sont aussi de mauuais augure & font voir que les alimens se corrompent. Si nous voyons dans vn beau temps qu'une pluye douce nous arrose sans en estre beaucoup incommodez ny mouillez, c'est bon signe, & que la vapeur de l'air que nous attirons sans cesse au dedans est nette & conuenable à la nature. Que si au contraire nous nous figurons en songe que nous sommes grandement mouillez d'une pluye sale & qui tombe impetueusement & avec vn grand vent, c'est signe d'une maladie qui se fera de l'infection d'un air estrange, & à laquelle il faut pouruoir par les mesmes moyens que nous venons de dire.

Ce sont la les marques des maladies qui sont auenir & que nous preuoyons par les songes qui decouurent les mouuemens & les diuerses qualitez des trois circuits des humeurs, par les differentes dispositions qui peroissent en dormant aux trois cercles celestes, afin qu'on euite ces maladies se seruant du regime, & qu'on prie Dieu de les destourner, ou qu'on le remercie si la santé est bonne. Il s'ensuit à present que nous parlions des songes qui decouurent les qualitez de ces trois mesmes circuits des humeurs par les differentes dispositions qui paroissent aux trois cercles du monde elementaire.

CHAPITRE IV.

Des songes qui decouurent les dispositions des trois circuits des humeurs, par celles qui paroissent aux trois cercles du monde elementaire.

ART. I. *Que les* **L**Es songes qui nous font entendre distinctement & qui representent toutes les choses qui se voyent ordinairement sur la terre,

ce sont des marques de parfaite santé. S'imaginer en songe qu'on marche assurément & qu'on agit librement & sans crainte, qu'on se promene en de belles campagnes & qu'on les trouve également cultivées. Voir d'un costé des arbres verdoyans, couverts de fleurs ou chargez de beaux fruits, & en un autre que les rivières coulent & quelles se remplissent d'eau nette à l'ordinaire, en sorte qu'il n'y en a ni plus ni moins que de raison. Si on descouvre quelque belle fontaine ou quelque puis bien clair & agreable, toutes ces choses & les autres semblables donnent à connoistre qu'un homme est en santé, & que toutes les allées & les venuës des humeurs & leurs alterations reciproques se font bien à propos en leurs trois circuits, les alimens se distribuent convenablement aux parties, & tous les excremens se reietrent aux esgouts.

Songes qui representent les elements en leur estat ordinaire s'ont de bon augure.

Si nous voyons au monde inferieur quelque chose contraire à cette disposition naturelle & à l'ordre des elements, c'est signe de confusion qui arrive aux lieux du petit monde qui ont similitude & qui dependent de ces memes elements. Si donc on voit la terre en songe rude, inégale & sans culture, c'est signe que les parties charniës qui comprennent toute l'habitude, sont infectées d'humours vicieuses qui veulent se reietter par le cuir à force d'exercice & du grand travail.

Les arbres qui paroissent entierement desnuez de fruits ne denotent autre chose que la corruption de la semence & l'aneantissement de la vertu generative qui se fait par la froideur & la superfluité des humeurs, ou par l'excez de la seicheresse & de la chaleur. Ces causes se distinguent en ce que si les feuilles tombent toutes des arbres & qu'ils paroissent nuds, comme en l'hyuer, c'est signe que la semence se destruit par les choses visqueuses, humides & froides; & au contraire si les arbres se voyent chargez de feuilles & verdoyans, & que neantmoins ils ne rapportent point de fruit, c'est vne marque assurée que la chaleur excessiue & l'aridité dissipent la matiere du fruit & de la semence. Ceux donc qui sont menassez de sterilité par l'abondance des humeurs froides & visqueuses, s'en doivent guarentir par les choses capables de les cuire & de les dissiper, comme sont toutes celles qui eschauffent, qui desseichent & qui subtilisent; & ceux qui en sont menassez par l'excez de la seicheresse & de la chaleur doivent employer tous les moyens de se rafraichir & de s'humecter.

ART. 2.
Que les arbres desnuez de fruit signifient la sterilité.

Les arteres & les veines sont les fleuves feconds qui distribuent le sang à toutes les parties, elles sont les organes du mouvement

ART. 3.
Que les

*deregle-
ment des
riuieres si-
gnifie que
le mouue-
ment cir-
culaire se
deprane.*

circulaire, c'est pourquoy si on voit en songe que les riuieres vont autrement que de coustume & quelles se respandent au trauers des campagnes, ou qu'elles se tarissent, c'est signe que le mouuement circulaire se desregle, puisque l'excessiue quantite du sang l'arreste & le defaut le rend trop prompt; ces deux vices du mouuement circulaire se corrigent par le regime augmentant la nourriture, s'il n'y a pas assez de sang, & la diminuant si le sang surabonde.

Si l'eau des fleuues paroît trouble & boieuse les excrements se portent avec le sang en son mouuement circulaire; ils se reiettent de tous les circuits faisant grand exercice & respirant avec vehemence. De mesme les fontaines & les puis qui s'esmeuent & se troublent ne signifient que des ordures & des ventositez qui se coulent aux conduits de l'vrine & en la vessie & se doiuent purger par les diuretiques. Les tempestes & les agitations de la mer donnent à connoître les maladies qui se forment au bas ventre, & se preuiennent par les remedes doux qui purgent par les selles.

*ART. 4.
Que le
tremble-
ment de
terre signi-
fie le chā-
gement de
l'estat ou
on est.*

Les parties contenanttes qu'on appelle charnuës contiennent les esprits & toutes les humeurs, elles seruent de seul & de veritable sujet au temperament, à la santé & à la vie. Ces parties representent la terre au petit monde, c'est pourquoy si la terre ou la maison se voyent trembler & s'esmouoir, c'est signe que le temperament & la santé se changent & que si on est sain on va tomber malade, & si on est malade on reuiet en santé, puisque la nature change, ce qui est impossible qu'on ne passe de l'un de ces estats en l'autre. Ceux donc qui se trouuent en santé doiuent s'y conseruer en changeant de regime pour euitter le mal dont ils sont menassez: Et le vomissement y est tres-propre, puis qu'il euacue tout le corps, & qu'il renouelle les humeurs qui changent le temperament & font la maladie. Et au contraire c'est vne chose tres-vtile à ceux qui sont malades de continuer le mesme regime, puis qu'ils voyent que la nature change & qu'elle passe en vn estat contraire à celuy où elle est, car ils sortent d'une maladie & reuiennent en santé. De voit en songe que la mer ou vne riuiere se desborde & inonde la terre, c'est signe que l'abondance des humeurs fait vne maladie, se respandant par tout le corps, mais il y faut remedier en vomissant & mangeant peu, faisant grand exercice & en prenant des nourritures qui desseichent.

*ART. 5.
Que c'est
vn mau-*

C'est vne chose tres-mauuaise si la terre paroît noire & toute brulée, puisque cela signifie qu'on va tomber en vne maladie violente & mortelle par vn espanchement d'humeur melancholique

& par vne extrême aridité de tout le corps. On peut se garantir de ce mauuais presage retranchant l'exercice, & tous les alimens chauds, acres & diuretiques, & se seruir d'orge mondé bien cuit & de viandes humectantes & legeres, les vins blans delicats & qui ont la consistance d'eau y sont tres-bons, & le bain tiede, parce qu'il resout & addoucit l'humeur atrabilaire, & principalement si on y entre apres auoir mangé, si on se couche mollement & qu'on se repose éuitant le froid & le Soleil. Se figurer en songe qu'on est dans vn marais, qu'on nage dans la mer ou en quelque riuere, c'est mauuais signe puisque cela fait voir vne excessiue humidité, qui se doit dissiper par les grands exercices & le peu d'aliment; Ce mesme songe est fauorable à ceux qui ont la fièvre, car ils doiuent esperer que cette grande humidité moderera la chaleur. Reste à parler des songes qui descouurent les qualitez des trois circuits des humeurs par les differentes dispositions qui paroissent au petit monde, cest adire en nous mesmes.

*uais signa
si la terra
paroit
en son-
ge noire
& brulée*

CHAPITRE V.

Des songes qui descouurent les dispositions des trois circuits des humeurs par ce qui paroît en nous mesmes.

LES choses donc que nous voyons en songe arriuer en nous mesmes, & se faire à propos sans excez ni defaut conformement à nostre naturel, sont des marques assurees d'une santé parfaite; cest aussi fort bon signe de se voir bien couuert, bien chauffé, bien coiffé, & sur tout si l'habit paroît net ou tout blanc. Que si au contraire on s'imagine qu'on a quelque partie du corps plus grande ou plus petite qu'elle n'est de soy mesme, cest mauuais signe & on doit l'augmenter ou diminuer par l'aliment & par le bon regime. Les choses qui paroissent noires, comme les habits, les parties du corps & autres semblables sont de mauuais augure & dangereuses, & montrent que nous auons besoin de rafraichir & d'humecter. Tout ce qui paroît neuf montre du changement qui est vtile en maladie & preiudiciable en santé, puis que ces deux dispositions sont contraires & qu'on passe necessairement de l'vne à l'autre.

ART. I.
Que ce qui arriue d'extraordinaire au sommeil en nous mesmes est de mauuais augure.

ART. 2.
Que la
veue des
morts qui
donnent
quelque
bonne
chose est
vn bon si-
gne.

Voir des morts bien propres & couuerts de blanc, cest bon signe & encore meilleur s'ils donnent quelque chose agreable & bien nette, car cela signifie que nous sommes en santé, & que les alimens profitent; la nourriture & l'accroissement ne se tirent que des choses qui ont perdula vie, & les semences mesmes d'où nous prenons naissance ne viennent que de la; & la plus certaine marque de santé, n'est d'estre fait de bons principes & de voir entrer dans nos veines du sang & des humeurs de bonne qualité. Que si au contraire les morts paroissent nuds, ou habillez de noir, ou sales & vilains, & principalement s'ils prennent quelque chose & qu'ils l'emportent du logis, c'est mauuais signe & que les alimens vont nous faire malades; mais il faut preuenir le mal en vomissant & dissiper le reste par les grands exercices & prendre en suite des viandes de bon suc, humides & legeres. Les Phantomes d'éstrange figure qui se forment en dormant & donnent l'espouuante signifient qu'un humeur vicieuse surcharge la nature & qu'elle se separe de la masse du sang, regorgeant au bas ventre; elle fait de grandes maladies se portant haut & bas, mais il faut la vuidier par le vomissement, puis qu'elle se porte à l'estomach; & se remettre en suite insensiblement par le regime, en s'abstenant de toutes les choses chaudes & seiches, de sel, de poiure & autres épicerries & se seruant du bain tiede & du repos, se garder du grand froid & du Soleil.

ART. 3.
Que le
mangé des
viandes
extraor-
dinares
signifie
l'excez de
nourritu-
re.

Si nous nous figurons en songe que nous prenons des nourritures à l'ordinaire & que nous beuons & mangeons les mesmes choses que de coustume, c'est signe que la nature à besoin d'aliment & que le cœur luy manque; que si on mange d'autres choses & que ce soit des viandes grossieres & qui fournissent beaucoup d'humeur, comme la chair de Bœuf, ce songe signifie qu'on prent trop d'aliment; les viandes plus delicates, & qui neantmoins sont extraordinaires, monstrent que l'excez en est moindre. Les pains & les gasteaux qui se font de fromage & de miel, ou de choses semblables estans mangés en songe signifient, tout de mesme, l'excez de nourriture, & se corrige en faisant abstinence; les choses qui sont veritablement plus vitales & plus ordinaires à manger, sont aussi de meilleur augure si on les mange en songe.

ART. 4.
Que la
boisson
d'eau seu-

De toutes les boissons il n'y a que leau simple qui est de bon augure si on en boit en songe; car leau seule est le veritable breuage & qui est propre à tous les animaux, estant la plus capable de toutes les liqueurs de rafraichir & d'humecter; elle est plus

du sang & des esprits.

31
le en songe
est un bon
signe.

nécessaire à l'homme qu'aux autres animaux, puis qu'il est le plus chaud & que de sa nature le feu domine en son mélange. Tous les autres breuvages apportent prejudice s'ils ne sont employez avec retenue, par ce qu'ils ont tous de vehementes qualitez, & sont plus propres à servir d'aliment que de conuenable boisson.

L'accoustumance est vne autre nature, car l'vne & l'autre agissent tousiours de mesme, parfaitement & sans peine, elles se portent facilement a leurs objets, nous y sommes nourris & nous y subsistons avec complaisance, c'est pourquoy quand on s'imagine voir, entendre ou faire en dormant quelque chose de celles qui nous sont ordinaires & de coustume, c'est signe que l'ame les desire & qu'elle les recherche, parce qu'elle en a besoin pour faire & conseruer son mouuement circulaire & toutes les actions qui en dependent. Et au contraire si on s'enfuit & qu'on rebute quelque chose, en ayant peur, c'est signe que la circulation du sang s'arreste, à cause de son extreme aridité, & que les esprits qui portent les especes se repoussent en arriere. On doit en cette occasion se rafraichir le sang & boire à force affin de l'humecter & d'introduire des serositez dans les veines, pour le faire couler.

Les combats, les piqueures & les liens qu'on se figure en songe, comme s'ils se faisoient par quelques ennemis, ne se font neantmoins que par des causes internes: car si la bile vient à se separer de la masse du sang, elle s'emporte au circuit du dehors, elle monte à la teste par les mesmes vaisseaux qui rapportent le sang pour humecter le cœur, elle s'oppose à son retour & à son mouuement circulaire; & ce combat fait les maux au dedans que nous nous figurons au dehors; ils sont legers & le songe les fait paroistre insupportables. L'objet qui touche immediatement est beaucoup plus sensible que si les simples especes ne penetrent au dedans qu'à trauers les organes, & ne vont iusqu'à l'ame qu'apres auoir passé plusieurs corps intermedes qui les affoiblissent notablement, le sentiment est beaucoup plus exquis, & on est plus sensible au plaisir & à la douleur ou il y en a moins qui se trouuent entredeux, comme aux lieux où la cuticule est subtile, & encore bien plus où il ny en a point.

ART. 3.
Que les
douleurs
interieures
& petites
paroissent
grandes en
songe &
comme ve-
nans du
de hors.

Or en dormant l'ame recoit immediatement les impressions des objets elle n'a point affaire des organes des sens, elle en a les especes empreintes en sa substance, au sang & aux esprits, qui sont ses outils propres & plus immediats; elle les purifie par le mouuement circulaire qui les represente naïuement quand il est bien réglé, car quand il se dépraué & qu'vne des humeurs s'oppose au mouuement

des autres, nous sentons des douleurs à proportion du desordre qui se rencontre entr'elles. Ces douleurs nous menassent de conuulsions & d'apoplexie, puisque la bile dissipe les esprits, elle arreste le sang aux veines de la gorge l'empeschant de descendre; nous pouuons preuenir ces funestes symptomes par le vomissement, afin de reietter les humeurs superflus qui bouchent les passages; nous deuons manger peu & beaucoup travailler, car les humeurs coulent mieux dans les veines estant en moindre quantité.

Les esgaremens, les allées & les venuës frequentes que nous faisons en songe, ne viennent point d'ailleurs que des dereglemens du mouuement circulaire qui se depraue, en sorte que nous attribuons à nos propres personnes tous les mouuemens dereglez qui arriuent aux esprits. Les trajets des riuieres, les gens d'armes & les guerres & les monstres effroyables ne nous paroissent en songe qu'à cause de l'eschauffement des esprits & de leur mouuement deregle, ces visions estranges precedent d'ordinaire les maladies d'esprit & mesme la folie. C'est pourquoy ceux qui en sont menassez doiuent les preuenir en reiettant la bile & les humeurs vicieuses par le vomissement; le bain leur est utile; le repos, l'abstinence, les alimens legers & ceux qui rafraichissent & qui humectent; ils doiuent aussi fuir le froid & le Soleil. Ce sont la les moyens de viure en parfaite santé puis qu'ils seruent à preuoir & mesme à preuenir toutes les maladies.

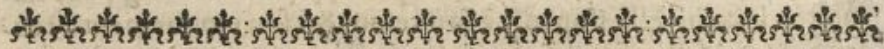


TABLE DES SECTIONS, DES CHAPITRES,
& des Articles de la seconde Partie du Traitté du mou-
uement circulaire du sang & des esprits, ou
Des moyens de preuoir & de preuenir les maladies.

- Art. 1. *Des maladies qui viennent des defauts du mouuement circulaire.*
fol. 1.
- Art. 2. *Que la santé depend de la vicissitude de se remplir & de s'euacuer.* f. 2.
- Art. 3. *Des moyens de preuoir & de preuenir les maladies.* f. 3.
- SECTION I. Commentaire avec Paraphrase du troisieme
liure de la diette du grand Hippocrate.

Des

DES SIGNES DE MALADIE QUI SE TIRENT
des vices de la nourriture.

CHAPITRE I. Des signes des maladies qui viennent
de l'excez de la nourriture.

Art. 1. Premier signe de l'excez de la nourriture.	6
Art. 2. Second signe.	6
Art. 3. Troisième & quatrième signe.	8
Art. 4. Cinquième signe.	8
Art. 5. Sixième & septième signe.	9
Art. 6. Huitième signe.	10

CHAP. II. Des signes des maladies qui viennent du
defaut de la nourriture.

Art. 1. Premier signe du defaut de la nourriture.	11
Art. 2. Second & troisième signe.	13
Art. 3. Quatrième signe.	13
Art. 4. Autres signes du defaut de la nourriture.	14

SECTION II. Commentaire avec Paraphrase du Liure
des songes du grand Hippocrate.

DES SIGNES DE MALADIE QUI SE TIRENT
des songes.

CHAP. I. De la nature des songes, de leurs causes,
& de leurs qualitez.

Art. 1. Que l'ame est libre dans le sommeil, & qu'en veillant elle est suiette aux loix du corps.	15
Art. 2. Que l'ame reçoit au sommeil toutes les qualitez propres à la sagesse.	16
Art. 3. De la nature des songes & comment ils se font.	17
Art. 4. Que les songes font cognoistre le temperament & les maladies futures.	18
Art. 5. Que l'ame agit en songe en qualité de nature.	19

CHAP. II. Des differences de songe; & des fondemens
de leur interpretation.

Art. 1. Des especes de songe & comment ils descourent les maladies futures.	19
Art. 2. Des dispositions pour l'interpretation des songes.	20
Art. 3. Que les trois mondes sensibles se ressemblent en toutes leurs par- ties.	21
Art. 4. Que l'homme possède toutes les perfections de l'univers.	21

E

CHAP. III. DES SONGES QUI DECOUVRENT

les dispositions des trois circuits des humeurs par
celles qui paroissent aux trois cercles
du monde celeste.

- Art. 1. *Que la ressemblance sert de fondement à plusieurs songes & à leur interpretation.* 22
- Art. 2. *Que l'alteration qui paroît aux cercles du Ciel respond à celle des circuits du corps humain.* 22
- Art. 3. *Que l'alteration qui paroît au Soleil est la pire de toutes.* 23
- Art. 4. *Que la depravation du cours des estoilles signifie que le mouvement circulaire se depraue.* 24
- Art. 5. *De là ressemblance des estoilles & des humeurs qui passent d'un circuit en un autre.* 24
- Art. 6. *Des impressions qui paroissent au Ciel, ou au dessus de l'air.* 25

CHAP. IV. Des songes qui descourent les dispositions des
trois circuits des humeurs par celles qui paroissent aux
trois cercles du monde elementaire.

- Art. 1. *Que les songes qui representent les elemens en leur estat ordinaire sont de bon augure.* 26
- Art. 2. *Que les arbres desnués de fruit signifient la sterilité.* 27
- Art. 3. *Que le dereglement des riuieres signifie que le mouvement circulaire se depraue.* 27
- Art. 4. *Que le tremblement de terre signifie le changement de l'estat où l'on est.* 28
- Art. 5. *Que c'est un mauuais signe si la terre paroît en songe noire & bralée.* 29

CHAP. IV. Des songes qui descourent les dispositions des
trois circuits des humeurs par ce qui paroît
en nous mesmes.

- Art. 1. *Que ce qui arriue d'extraordinaire au sommeil en nous mesmes est de mauuais augure.* 29
- Art. 2. *Que la veüe des morts qui donnent quelque bonne chose est un bon signe.* 30
- Art. 3. *Que le mangé des viandes extraordinaires signifie l'excez de nourriture.* 30
- Art. 4. *Que la boisson d'eau seule en songe est un bon signe.* 30
- Art. 5. *Que les douleurs internes & petites paroissent grandes en songe & comme venant du dehors.* 32

TRAITTE' DE LA
MONARCHIE

DV COEVR EN L'HOMME,

Des quatre humeurs & de leurs sources,

Des vsages du foye,

Et des vaisseaux qui contiennent le chyle.

*Par M. CLAUDE TARDY, Conseiller & Me-
decin de Monseigneur le Duc d'Orleans, Docteur
Regent en la Faculté de Medecine à Paris.*



A PARIS,

Chez { LA VEFVE DV PVYS rue S. Iacques à la couronne d'or.
Et au Palais
JEAN GVIGNARD au premier pilier dans la grâde Salle.

M. DC. LVI.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

TABLE DES CHAPITRES ET DES ARTICLES
du Traitté de la Monarchie du cœur en l'Homme.

CHAPITRE PREMIER.

Des vaisseaux qui contiennent le chyle.

- Art. I. *De l'attraction qui se fait par les veines, & de leurs usages.* fol. 1
Art. II. *Des différentes sortes de veines & des matieres qu'elles portent.* fol. 2
Art. III. *Que les vaisseaux du chyle sont de véritables veines.* fol. 3

CHAPITRE SECOND.

Des quatre humeurs & de leurs sources.

- Art. I. *Que le chyle ne contient aucune des humeurs.* fol. 4
Art. II. *Des qualités des humeurs.* fol. 4
Art. III. *Que les humeurs se changent les unes aux autres, comme les elements.* fol. 5
Art. IV. *Des sources des humeurs.* fol. 5
Art. V. *Que le cœur est la source de la masse du sang.* fol. 6

CHAPITRE TROISIEME.

Des usages du foye.

- Art. I. *Que le foye & le cerneau seruent au cœur.* fol. 6
Art. II. *Que le cœur tire en diuers temps & de differens lieux la fraicheur & l'humidité.* fol. 7
Art. III. *Que le foye est la source de l'humeur sanguine proprement dite.* fol. 7

CHAPITRE QUATRIESME ET DERNIER.

De la Monarchie du cœur en l'Homme.

- Art. I. *Que le foye n'est pas le siege de la faculté naturelle.* fol. 9
Art. II. *Que le foye n'est pas la source de la force expulsive.* fol. 9
Art. III. *Que le foye n'est pas le principe des facultés nutritive & generative.* fol. 10
Art. IV. *Que le cœur est le lieu de la faculté naturelle.* fol. 11
Art. V. *Que le cœur est l'origine des arteres & des veines.* fol. 12



DE LA

MONARCHIE

DV COEVR EN L'HOMME,

Des quatre humeurs & de leurs sources, des vsages du foye, & des vaisseaux qui contiennent le chyle.

BIEN que j'aye solidement establi la Monarchie du cœur en mon traité du Mouuement Circulaire, & que j'aye suffisamment monstré que sa force est beaucoup plus grande en tous les lieux du petit monde que celle du Soleil en l'Vniuers, ie suis neantmoins obligé de parler encore de cette matiere, à cause de la diuersité des opinions des modernes touchant les vsages du foye: car il y en a qui luy attribuent des facultés qui ne se trouuent point en luy & d'autres luy ostent celles qui luy appartiennent; ceux cy emploient pour toute raison les vaisseaux qui contiennent le chyle, à cause qu'on en a descouvert vn qui monte dans le thorax iusques à la veine de l'exaile. Ceux qui ont escri depuis peu sur ces matieres se trompent aux vsages de ces vaisseaux, c'est pourquoy deuant que de venir à mon principal dessein ie feray voir que ce sont de veritables veines, puisqu'ils ont tous les mesmes facultés & la structure semblable en toute chose.

CHAPITRE PREMIER.

Des Vaisseaux qui contiennent le chyle.

LA sagesse de la nature est admirable en la nourriture des parties, l'habitude du corps attire l'aliment que le cœur luy enuoie, elle attire aussi l'air qui entre par les pores: l'attraction du dehors au dedans qui se fait par les veines est plus grande que l'attraction qui se fait du dedans au dehors, puisque le cœur est la plus forte des parties & qu'il attire par les veines, l'habitude du corps n'at-

ART. I.

De l'attraction qui se fait par les veines, de leur structure & de leurs vsages.

A

De la Monarchie

Hipp. l. de morbo
facto f. 124. v. 17.
& seq. tum initio
sect. 6. l. 6. Epid.
& l. 1. ac morbis
f. 13. v. 9.

Hip. initio sect.
4. l. de victus rat.
in acutis.

tire que le reste & le recoit par les arteres. Ainsi les veines attirent avec plus de force que l'habitude & que la chair mesme quand elles sont espuisées; si elles ne rencontrent des humeurs naturelles, elles succent, & se remplissent des impuretés & de la bile la plus acre, puis-que l'attraction du cœur qui les espuise est cōtinuelle & vehemente.

C'est vn commerce continuel des parties qui sont au dehors avec celles qui sont au dedans, les veines qui se distribuent sous le cuir attirent par les pores l'air qui nous environne, elles luy donnent entrée jusqu'au dedans du cœur, & mesme si elles viennent a s'eschauffer excessiuement & a s'enflammer par vn trop grand travail, par quelque exercice violent, ou par la soif & l'abstinence dans la saison d'esté, elles tirent aussi-tost les humeurs bilieuses & celles qui s'engendrent de la fonte du corps, elles les introduisent dans les plus grandes veines & dans le cœur, ou elles font la fiere ardente. Car les fierees ne prennent iamais que la corruption des humeurs & des esprits ne se communique par les veines a cette excellente partie. C'est l'usage des veines d'attirer les matieres & de les introduire au dedans des entrailles, pour y seruir de rafraichissement & de nourriture, elles sont toutes propres a rendre cet office, car elles se voyent tres deliées & tres faciles a penetrer, elles ont esté munies de valuelles ou membranes qui sont tousiours ouuertes en dedans & qui empeschent la sortie.

ART. 2.
Des differentes
sortes de veines
& des matieres
qu'elles portent.

Il y a des veines de quatre sortes, differentes a raison des matieres qu'elles portent au dedans, celles qui viennent du milieu de la chair & des grands muscles, comme les thoraciques, les hypogastriques & plusieurs autres, contiennent le sang seul avec les esprits: celles qui sont a la surface & sous le cuir portent l'air & le sang meslés ensemble; la veine du poumon est aussi de cette nature, on l'appelle mal a propos l'artere veneuse, puisque c'est vne veritable veine & qu'elle en a la structure & toutes les qualitez, elle fournit au cœur en sa cavité gauche la nourriture & son principal rafraichissement. La troisieme sorte de veines communique aux entrailles le sang, le chyle & les boissons confuses ensemble & quelquefois separement, les veines de l'estomach & celles de la rate portent vne eau claire peu de temps apres le repas, en suite elles contiennent le chyle & d'ordinaire elles se voyent remplies de sang: les veines mesaraiques contiennent le chyle & le sang meslés ensemble, la veine hamorroidale est de mesme, puis qu'elle vient seule de l'intestin droit & de la plus grande par-

tie du colon, elle attire le reste du chyle qui est meslé parmi les excremens, & les lauemens nutritifs communiquent leur chyle par le moyen de ses rameaux.

IL y a vne quatriesme sorte de veines qui ne paroissent point estant vuides, elles ne contiennent iamais de sang & ne se voyent remplies de chyle que quelque temps apres le repas: les veines qui vont au reservoir du chyle ou qui en viennent sont de cette nature, elles n'attirent iamais le sang a cause qu'elles sont esloignées des arteres qui le communiquent. La difference des matieres qui sont contenuës dans ces quatre sortes de veines ne les rend point de differente nature, ce sont toutes de veritables veines, puis qu'elles agissent tout de mesme ayans les mesmes facultés & la conformation semblable en toute chose.

ART. 3.

Que les vaisseaux du chyle sont de veritables veines.

C'est vne erreur de croire que les veines mesaraiques n'attirent point de chyle, elles en conduisent au foye la plus grande partie, puisqu'elles le communiquent aux intestins par vne infinité de rameaux qui le contiennent, elles en paroissent blanches en quelques lieux peu de temps apres le repas; les veines succent ce qui se presente à leur orifice puisqu'elles ont toutes la vertu d'attirer tres efficace, elles se remplissent indifferemment de toutes les matieres qui se rencontrent, elles ne peuuent demeurer vuides. Le reservoir du chyle est de mediocre grandeur & le canal qui s'esleue du mesentere iusqu'a la gorge est si petit qu'il porte fort peu de chyle, il en contient bien moins que les rameaux de la veine porte qui sont plus gros, plus courts & plus proches de l'attraction des entrailles.

Les anciens n'ont pas ignoré ces vaisseaux, ils en ont eu la connoissance, car Herophile au rapport de Galien auoit remarqué les veines qui contiennent le chyle & les glandes qui composent le reservoir, & luy mesme les a d'escrites dans le quatriesme liure de l'usage des parties; il y a plusieurs Medecins & Chirurgiens qui assurent qu'en l'année 1629 la demonstration du reservoir du chyle fut faite par Monsieur Mentel (alors Archediacre & Bachelier dans les escoles de Medecine à Paris & a present tres sçauant Medecin de cette mesme faculté) cherchant en vn chien les veines qui contiennent le chyle & en les conduisant iusqu'a ce reservoir, ou on les voit toutes aboutir. Et enfin depuis peu d'années Monsieur Pecquet tres habile & tres-curieux Philosophe observant le mouvement du cœur en vn chien tout en vie remarqua le canal tho-

L. 4. de viu
part. cap. 19 & l.
de dissect. vena-
rum & arter. cap.
1.

racique si celebre a present & le conduisit iusqu'au referuoir ou s'amasse le chyle qui est au dessus du diaphragme, il en a fait vn liure ou il conclud que le cœur seul est l'ouurier du sang, & que le foye ne sert qu'a nettoyer la bile. Barthelemy Eustache tres-expert Anatomiste Romain auoit d'escouert & d'escrri tres exactement ce canal thoracique il y a pres de cent ans dans son traitté de la veine azygos imprimé à Venise.

CHAPITRE SECOND.

Des quatre humeurs & de leurs sources.

ART. 1.
*Que la chyle ne
contient aucune
des humeurs.*

L'Estomach est le lieu qui reçoit les boissons & tous les alimens, il les fond tous, il les mesle & les conuertit en vn suc fluide, egal & blanc semblable à sa substance, on le nomme chyle, ce chyle est la matiere de routes les humeurs & neantmoins il n'en contient aucune, si ce n'est qu'il approche des qualités de la pituite, puisqu'il est crud manquant de coction suffisante. Le chyle acquiert en se cuisant vne mediocre consistence, car toute l'humidité superflüe s'attire par les veines qui sont au ventricule pour le rafraichissement du foye, du cœur & de la ratte, ainsi l'excessiue abondance de ce que nous beuons & les eaux minerales coulent par les mesmes veines & vont du cœur aux reins par les arteres emulgentes, c'est le plus court chemin. Je croy que ce sont les vaisseaux lymphatiques que Bartholin remarque, puisqu'on n'en voit point d'autres & qu'ils portent vne liqueur simple aussi tost qu'on a beu, ioint que ces veines entrent dans le foye avec le tronc de la veine porte.

ART. 2.
*Des qualités des
humeurs.*

C'Est vne erreur de croire que le chyle est meslé de bile, il en contient aussi peu que de sang, puisqu'il ny en a point du tout dans ce que nous mangeons & que la chaleur du ventricule est incapable de produire ces excessiues qualités. C'est tres-mai discourir de dire que le foye icette en la vessie qui est en sa partie creuse la bile qui compose le chyle dont le sang se produit, a cause que ce noble viscere separe cette humeur de la masse du sang, la bile se fait dans les entrailles au mesme temps que le sang s'y engendre, & la plus subtile partie du chyle se tourne en bile aussi facilement par l'action de la chaleur, que toute sa substance se conuertit en sang, cette partie subtile se change en bile natu-

du Cœur en l'Homme

relle, en suite elle se tourne en celle qui est non naturelle & en celle qui est contrenature & tres pernicieuse, selon qu'elle croupit & que la chaleur est vehemente; la bile ne se fait iamais en l'estomach que par la corruption des viandes & les veines nel'attirent point de ce lieu la, elles l'y laissent & l'estomach la pousse aux intestins.

Toutes les humeurs degenerent & deuiennent contre nature selon les qualités des parties où elles arrestent, & au contraire elles se conseruent & se perfectionnent par le mouuement circulaire, elles reçoient les impressions des parties ou elles passent, elles y retournent continuellement & y reprennent les qualités qu'elles ont perduës, & la vicissitude de tous ces mouuemens alternatifs & contraires fait le haut point de la perfection du sang & des quatre humeurs. Les quatre humeurs reçoient les memes changemens en l'homme qui est le petit monde que les quatre elemens dans l'vniuers, ils se changent aisement les vns aux autres, l'eau se fait air & l'air en s'eschauffant se tourne en feu, ce mesme air s'espoissit en eau, puisqu'ils ont tous vne mesme matiere & que leurs qualités sont contraires. De mesme le sang se tourne en phlegme ou en bile selon les qualités des parties, car on voit que le sang reçoit au cerueau toutes les qualités du phlegme, le cœur luy donne celles de la bile, il y iaunit & s'y subtilise, il y deuiet imperueux, en sorte que la masse du sang se change au cœur en bile naturelle, cette humeur y surmonte en ses qualités & en quantité toutes les autres, elle reprent en l'habitude toutes les qualités contraires, puisque la teste & les extremités raffroidissent le sang qu'elles reçoient tres subtil & le renuoyent mellé de phlegme.

LES quatre humeurs qui composent le sang se produisent du chyle, elles sont toutes de cette mesme estoffe, a cause des differentes dispositions de ses parties & a cause des qualités toutes contraires des parties principales ou elles passent, Hippocrate les nomme les sources des humeurs. Le cerueau est le lieu du froid & la source des humidités pituiteuses, Hippocrate l'a dit, tout le monde l'auoie, l'humeur melancholique s'engendre dans la ratte, & la bile s'amasse en la vessie qui est en la partie creuse du foye, la difficulté consiste à connoistre la source de l'humeur sanguine.

Le mot de sang s'entent en deux façons, on le prent quelquefois pour l'humeur sanguine proprement ditte qui est la plus humide & celle qui surmonte en quantité toutes les autres, elle

ART. 3.

Que les humeurs se changent les vnes aux autres comme les elemens.

ART. 4.

Des sources des humeurs.

L. nostro de Hippocr. purg. methodo.

de la Monarchie

leur donne la couleur & le nom de sang, on le prend aussi généralement pour la masse du sang qui se compose de toutes les humeurs capables de nourrir contuses ensemble & dilayées de leur ferocité qui les fait couler dans les veines & les conduit par tout le corps.

ART. 5.
Que le cœur est la source de la masse du sang

OR la masse du sang, prise en ce sens, se forme dans le cœur, elle s'y fait par le mélange des quatre humeurs & par leur alteration mutuelle. Les quatre humeurs prennent naissance des parties principales, elles en retiennent les impressions & le reueulent de qualités contraires, elles se font par ce moyen les vnes aux autres vne guerre immortelle, il n'y a que le cœur qui les accorde toutes, il a les qualités & le lieu propre à les vnr tres estroitement, car les humeurs s'entrecommuniquent toutes leurs vertus en ses ventricules, elles se d'espouillent de leurs qualités vehementes & de tout ce qu'elles ont d'indigest, de grossier & d'impur, elles y reçoivent de nouveaux degrés de chaleur & d'vne coction plus accomplie. Ainsi les quatre humeurs qui se combattent continuellement estant separées se ioignent dans le cœur, elles y perdent toutes les qualités nuisibles, elles y conseruent celles qui sont bonnes & s'acquierent en s'vnissant des qualités toutes nouvelles.

La perfection de la nourriture depend de la perfection de ce mélange, car puisque l'homme est le plus accompli de tous les mixtes il est absolument necessaire que les humeurs se meslent tres exactement & qu'elles composent vn aliment qui responde à l'excellence du sujet. Le cœur donc est l'ouurier de cet aliment tres exquis, il est la viue source de la masse du sang & bien plus il enuoye la chaleur qui le change en la nature des parties, car le cœur distribue le sang qui est la matiere du corps & l'esprit qui en est l'Architecte & la propre nature.

CHAPITRE TROISIEME.

Des usages du Foye.

ART. I.
Que le foye & le verueau seruent au cœur.

LA chaleur se conserue par deux qualités differentes, l'humidité luy sert de matiere & de nourriture ordinaire, la froidure est son ennemie, elle reprime ses excès & na point d'autre vtilité que d'arrester sa violence. Le cœur comme le Roy du petit monde est au milieu des deux parties qui ont ces qualités au plus haut

point, elles seruent à la conseruation de la chaleur; le foye fournit l'humidité dont il est la source abondante, sa place est au dessous du cœur, à cause que son feu subtil doit maistriser la nourriture. La teste est fort bien au dessus pour degourter sur les entrailles & distiller insensiblement les humeurs froides & pituiteuses qui tombent sans cesse du cerueau, car elles repriment les excès de la chaleur & seruent au cœur & au poumon de perpetuel arrosoir.

Le meslange se fait aisement, puisque les humeurs froides d'escendent par des conduits imperceptibles & par les veines, & que les chaudes montent tousiours, car en ces mouuemens opposés elles s'vnissent & se temperent facilement. Ainsi le cœur empesche l'engourdissement par la subtilité du sang & des esprits qu'il enuoye continuellement à la teste, & la teste estant au dessus reprime l'excès du feu qui brule sans cesse dans le cœur.

LA fraicheur & l'humidité sont deux qualités agreables au cœur, parceque la chaleur & la seicheresse dominant ordinairement en la nature, elles n'y sont pas tousiours de mesme, le cœur attire quelquefois plus auidement les humeurs froides & quelquefois il attire celles qui sont les plus humides.

ART. 2.

Que le cœur tire en diuers temps & de differens lieux la fraicheur & l'humidité.

La veine Caue & la veine Porte ont deux principales emboucheures, l'vne se fait au foye par vne infinité de rameaux, l'autre se voit au mesentere, le cœur attire son raffraichissement plus vtile par le moyen de cellecy, l'autre fournit l'humidité. Le chyle le plus raffraichissant & le plus subtil s'esleue facilement en la veine axillaire, à cause que l'attraction du cœur est vehemente & qu'elle se fait par vn canal qui est long & estroit, il a de l'interualle où il se mesle avec le sang pituiteux qui descend de la teste, auant que d'entrer dans le cœur, dont ils temperent les ardeurs ayans les mesmes qualités. Car c'est vne imagination ridicule de croire que le chyle monte par vne inclination naturelle, eù que les muscles & la masse des parties qui environnent son reseruoir le pouffent en haut, elles sont plus capables d'estrecir les vaisseaux & de les empescher de recevoir le chyle, que d'en aider la distribution.

ART. 3.

L'Attraction du cœur est la premiere cause qui fait monter le chyle & les veines luy seruent d'organes, puisque cette excellente partie venant à s'enflammer par la douleur & à s'espuiser par l'euacuation qui arriue dans la dissection des animaux viuans, on

Que le foye est la source de l'humour sanguin proprement ditte.

voit que tout le chyle qui est au referuoir s'esleue en peu de temps aux veines souclaieries & qu'il entre en la cavit e droite qui attire plus puiffamment que de coustume, a cause de l'inanition & de l'embrasement de l'humidité radicale. On d'escouure encore cette verité plus euidentement si   l'instant qu'un animal vivant est ouuert on lie le conduit thoracique tout proche de la veine où il aboutit, car on voit que le chyle s'amasse en ce conduit & que le sang estant espuis , si on desnoie la ligature le chyle est aussi tost attiré par le c eur dans la cavit e droite passant de son canal en la veine souclaiere & en la veine caue. Que si au contraire on estrangle subitement vn animal deux ou trois heures apres le repas, les veines demeurant pleines, on voit que le chyle s'arreste au referuoir & tout du long du conduit thoracique. De cette experience on voit aussi que le c eur se raffraichit & fait du sang de toutes les humidités qu'il attire & qui sont contenues dans les veines & que le vaisseau thoracique en est vne, encore que ce canal differe des autres veines en ce que les valuelles qui aident le chyle   monter y sont plus frequentes & que sa membrane est plus delicate,   cause qu'il contient vne liqueur moins chaude & moins subtile.

Le foye se fait en la premiere conformation de la partie la plus exquisite de la semence, sa consistence est molle & tres delicate & son temperament tres humide, il   la force de produire vne humidité fort espur e, puis qu'il   la vertu d'humecter tres efficace & de dissoudre tout ce qui est sec & grossier, ou d'expulser en ses elgouts ce qui ne se peut vaincre, l'excrement sec & chaud qui est la bile s'attire en sa vessie, l'excrement sec & froid se pousse dans la ratte,   cause que la seicheresse est l'ennemie de ce viscere. Ainsi le foye n'attire rien de sec, puisque sa substance est tres delicate, il n'amasse en ses vaisseaux que ce qui est humide & tres exquis, il le cuit parfaitement & ne fournit au c eur que cette humidité tres agreable qui se nomme le sang.

C'est ce qui fait
qu'Hippocrate
nomme le foye
le foye

Le foye donc   deux principaux usages, & on en voit la preuue au f etus, car les vaisseaux umbilicaux portent le sang droit au foye pour y estre purgé de tous ses excrements & pour reprendre la force d'humecter plus eminente. La vertu d'expulser les excrements est remarquable, mais elle n'est qu'en suite de celle d'humecter & de produire l'humeur sanguine proprement dite, car les animaux qui n'ont guiere de bile ont plus de foye, & mesme on voit que les enfans ont tous le foye de grandeur excessiue, encore qu'ils ayent fort peu de bile. Il n'y a point d'apparence qu'une si grande masse,
si delicate

si délicate & si bien aiustée ait esté faite en l'homme pour vn si bas office que de purger la bile, l'esclat de sa couleur dement cette bassesse, sa vessie seule & ses conduits suffisent à recevoir la bile dont ils retiennent la couleur. Le foye rejette cet excrement amer estant doüé de toutes les qualités contraires, ce sont ces mesmes qualités qui le rendent capable d'un bien plus noble usage & de produire l'humeur sanguine, puisqu'elle est semblable à sa substance en toute chose, comme elle est contraire à la bile.

CHAPITRE QUATRIESME ET DERNIER.

De la Monarchie du cœur en l'Homme.

J'AY cydeuant monstré que la chaleur est le premier & le veritable organe de tous les organes de l'ame, qu'elle reside au cœur, & que de la comme de son throsne elle gouverne tout le corps, elle produit generalement toutes les actions, & mesme elle est l'ouuriere des plus releuées connoissances & de toutes les fonctions animales. Nous dirons encore que la faculté naturelle à pour son but la conseruation de l'homme en son espece par la vertu generatiue, où d'un chacun en particulier, puisqu'elle nourrit & qu'elle augmente toutes les parties; ce sont trois facultés maistresses auxquelles cette faculté se diuise, dont quatre autres dependent, car ces trois facultés se seruent toutes de la vertu d'attirer l'aliment, de celle qui le retient, de celle qui le cuit & enfin de la quatrième & dernière qui est d'expulser le superflu.

ART. I.

Que le foye n'est pas le siege de la faculté naturelle.

Le foye n'est pas le siege & l'origine de ces trois facultés maistresses, ni de celles qui en dependent, puisqu'il est impossible qu'il communique suffisamment la vertu d'expulser, dont le mouvement est local n'ayant luy mesme aucune agitation locale, il est trop mol & trop humide, ioint qu'il n'a pas la conformation conuenable pour cet effet.

LA demonstration la plus euidente que le foye n'est pas la source de la force expulsiue, c'est que les veines qui sont les vaisseaux se rendent en sa partie creuse & au cœur, elles n'en viennent pas, elles y vont toutes, elles conduisent les humeurs de toutes les parties du corps au dedans, & il n'y en a pas vne qui porte le sang, ou les excremens au dehors, a cause des membranes ou

ART. 2.

Que le foye n'est pas la source de la force expulsiue.

B

valvules qui les empeschent; ainsi le foye n'a pas la faculté de rejeter les excremens de la masse du sang. L'humeur melancholique ne s'expulse pas du foye dans la ratte, car au contraire le foye tire de la ratte ce qui est capable de coction, & le reste se icte en l'estomach, puisque la veine splenique vient de la ratte & qu'elle se va joindre à la veine porte pour entrer dans le foye. La veine hæmorrhoidale ne rejette point l'humeur melancholique de la ratte, elle porte le sang droit au foye comme les autres; de mesme la serosité des humeurs qui compose l'urine ne va pas du foye dans les reins par les veines, elle y va par les arteres qui la coulent à trauers leur substance, & le sang estant nettoyé retournedans la veine caue, par la veine emulgente.

Ce que ie dis n'est pas vne imagination vaine, cela se voit à l'ouuerture du bas ventre des animaux tout en vie, car si on lie ses veines on voit que la partie de la veine qui est au dessus de la ligature & du costé du cœur se vuide à cause de l'attraction qui l'espuise, & que celle qui est au dessous de la ligature se remplit excessiuelement, à cause de l'abondance du sang qui retourne au cœur & qui est arresté par la ligature. Cette verité ne se voit pas seulement en toute l'estendue de la veine caue, elle se voit au tronc de la veine porte & en tous ses rameaux, & mesme si on lie l'artere qui entre dans le rein on voit aussi-tost que la veine emulgente s'espuise & se vuide entierement.

ART. 3.
Que le foye n'est
pas le principe des
facultés nutritiue
& generatiue.

LE foye n'a pas la faculté de cuire la nourriture & de faire le sang, puisqu'il n'est pas capable de faire le mélange & la coction des humeurs en suffisante quantité pour tout le corps n'ayant aucune cavité, & bien plus il n'a point de vaisseaux pour faire la distribution, puisque toutes les veines ont des valvules qui l'en empeschent, elles rapportent les humeurs du dehors au dedans, joint que le cœur fait seul la distribution du sang à toutes les parties.

On peut tres-euidemment conclure de cette experience que le foye n'est pas le principe de la faculté nutritiue, puisqu'il est incapable de communiquer l'aliment à tout le corps, il l'est encore moins de la faculté qui fait croistre & qui nous donne la grandeur, & de la mesme on scait que le foye n'est pas la source de la vertu generatiue, puisqu'il n'enuoye le sang ni les esprits aux parties genitales, on le voit en liant la veine feminale, dont la partie qui est au dessus de la ligature & du costé du foye se vuide par l'attraction du cœur qui l'espuise, au lieu que celle qui est au dessus se

remplit par excès recevant le sang de l'artere qui l'accompagne, par le moyen de leurs mutuelles embouchures. Que si on lie l'artere feminale en sa partie superieure la veine qui l'accompagne se vuide entierement en toutes les parties.

LE foye n'a pas les qualités propres à tirer à soy puissamment ni à reietter les excremens & le superflu comme le cœur, car il n'y a que trois choses qui donnent cet avantage aux parties, sçavoir la conformation conuenable, le mouuement & la force de la chaleur; or le foye manque euidentement de ces trois choses, & le cœur les a toutes en eminence. Sa structure & la conformation de ses ventricules est tres propre à tirer les humeurs & a les renuoyer par tout le corps, puisqu'ils sont larges & qu'ils tirent tous deux par des embouchures tres estroites. Le cœur attire avec plus de force qu'aucune autre partie, puisqu'il est le foyer de la chaleur & que ses ventricules sont les fournaies de la nature humaine.

ART. 4.
Que le cœur est le lieu de la faculté naturelle.

Et enfin le feu ou consiste la vie s'allume dans le cœur, l'esprit vital est sa flamme, sa forme & l'ouuriere de ses mouuemens infatigables, cette flamme viuante est double dans le cœur, l'une y est propre & demeure arrestée dans son humidité radicale, elle y est la maistresse; l'autre y est estrangere & se nomme influente, elle y est attirée comme seruant de nourriture à la premiere, elle se fait des vapeurs du sang qui contractent vne chaleur si efficace qu'elle aide la faculté vitale à produire les mouuemens du cœur & des arteres. C'est la nature de la flamme & de l'esprit vital de se dilater sans cesse & de se reserrer avec viciffitude, elle se dilate en s'eschauffant & le rafraichissement la reserre, c'est pourquoy ces deux flammes qui sont allumées dans le cœur s'entretiennent, & s'unissent, elles produisent ensemble les deux mouuemens alternatifs & contraires dont ce noble principe s'agite sans relasche, il attire le sang & les douces vapeurs qui sont la nourriture & son rafraichissement ordinaire en se dilatant, & en se reserrant il expulse impetueusement le superflu par les arteres. Ainsi le cœur possede en eminence les facultés d'attirer l'aliment & d'expulser le superflu, il n'y a que luy seul qui distribue le sang à tout le corps.

C'est sans subiet qu'on doute si le cœur à la force de produire du sang, puisque j'ay demonsté qu'il à les qualités tres efficaces & le lieu propre à faire tres parfaitement le mélange & la coction des humeurs, elles y arrestent assez pour recevoir les impressions necessaires. Car le cœur ne communique aux parties que le plus sub-

I. du mouuement circulaire, f. 60.

til & le plus bouillant de ce qui est contenu dans les ventricules ; il retient les humeurs froides & le chyle qui resiste à la force de ses qualités pour se rafraichir, il les diuise en de tres petites parties, il les mesle pour en faire le sang qui se fournit a tout le corps.

ART. 5.
Que le cœur est
l'origine des arte-
res & des veines.

LE foye ne sert à tout le corps que par l'entremise du cœur à qui seul il est vtile immediatement, il ne communique le sang qu'a luy seul, puisque les valvules des veines l'en empeschent & que mesme on voit quelques petites membranes en la veine caue descendente qui facilitent le retour du sang des parties basses dans le cœur, empeschant sa descente; en sorte que celle qui porte le nom de descendente se peut appeller ascendente, puisque le sang y monte droit au cœur, & celle qui se nomme ascendente se doit appeller descendente changeant de nom, puisque le sang y descend dans ce mesme principe.

Enfin le mouuement circulaire est fait & se compose de deux actions differentes, il se diuise en l'attraction de l'aliment & en l'expulsion du superflu, le cœur est l'origine des vaisseaux qui le font, puis qu'il en est le centre & la derniere fin, toutes les veines y vont & les arteres en viennent, elles ne vont au foye que pour se rendre au cœur, la veine portey va, puisqu'elle s'unit à la veine caue par plusieurs embouchures. Ainsi le cœur est la source des veines, elles n'ont esté faites que pour luy rendre office, & le conduit qui se voit au thorax est vn allongement de cette mesme veine qui s'unit & qui s'ouure à sa cavitè droite.

Le cœur donc est le premier principe de toutes les actions de la nature, il est l'ouurier de tout ce petit monde & le souuerain maistre.

FIN.

